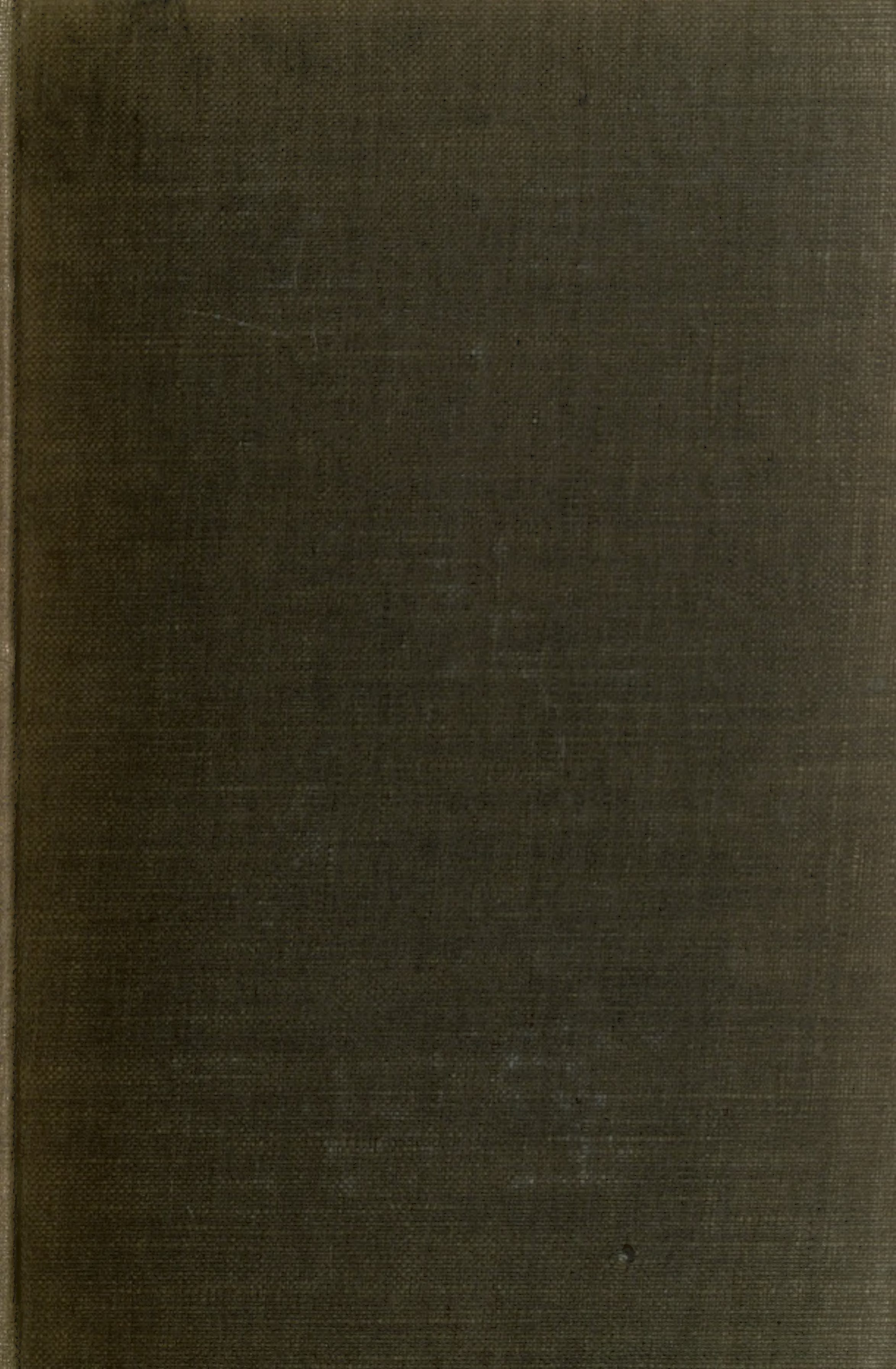
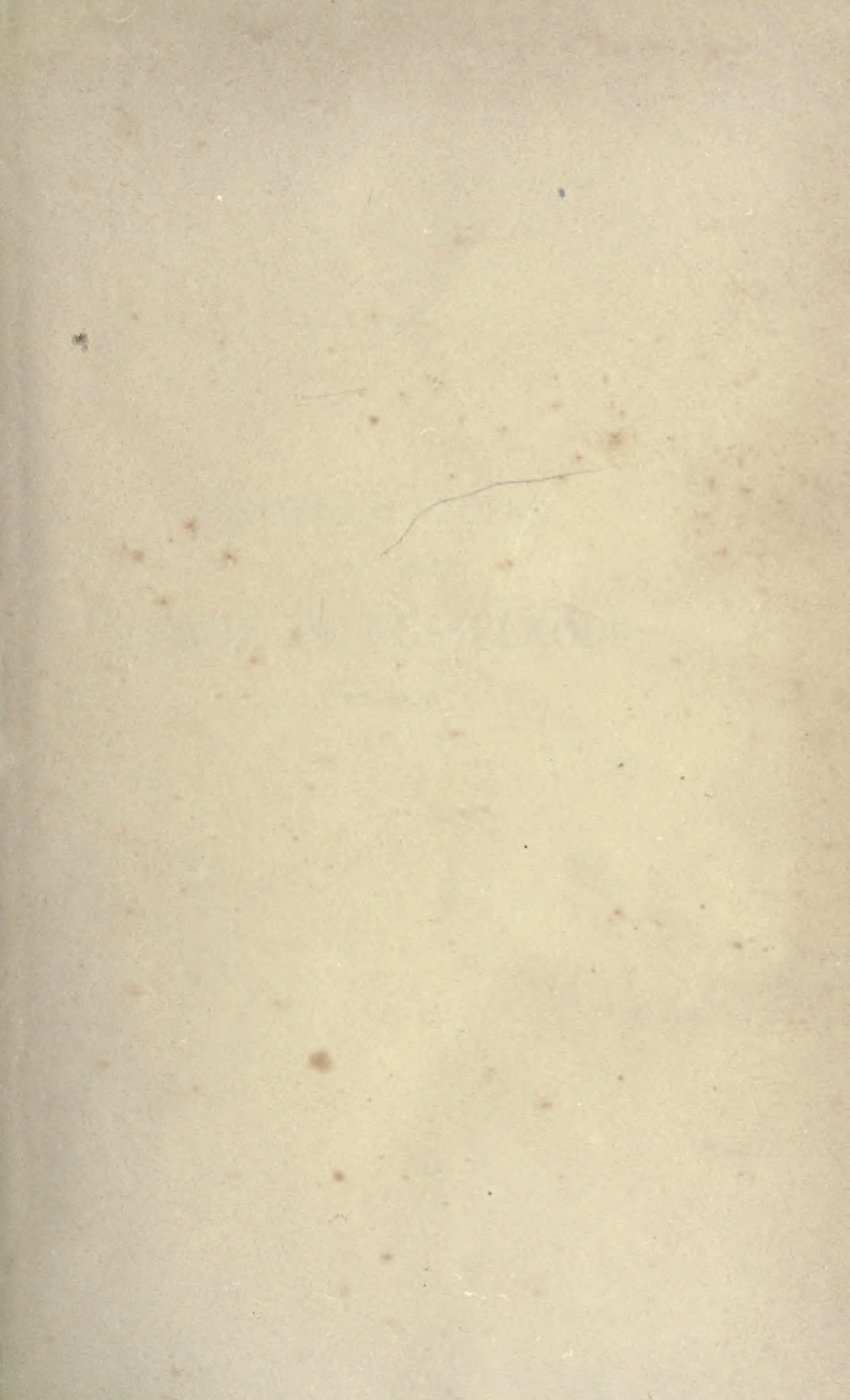






# LETTRES ET PAPIERS

DU CHANCELIER

# COMTE DE NESSELRODE

1760-1850

LETTRES ET PAPIERS

DU CHANCELIER

# COMTE DE NESSELRODE

1760-1850

EXTRAITS DE SES ARCHIVES

Publiés et annotés

AVEC UNE INTRODUCTION

Par le Comte A. DE NESSELRODE

TOME VII

1828-1839



PARIS

A LAHURE, IMPRIMEUR-ÉDITEUR

9, RUE DE FLEURUS, 9



# INTRODUCTION

Les lettres particulières et les pièces diplomatiques que contient le présent volume offrent sur les grands événements politiques qui se déroulèrent en Europe de 1828 à 1839 d'importants et inédits commentaires, et précisent non seulement le rôle qu'y jouèrent respectivement les puissances, mais celui de tous les hommes d'État qui y prirent part. Pendant la 'guerre russo-turque de 1828, le comte Ch. de Nesselrode entretient avec sa femme une correspondance des plus intéressantes, qu'il lui adresse du quartier général où il se trouve avec l'empereur Nicolas et dans laquelle il lui rend compte des divers incidents de la campagne. Ce quartier général où la plupart des membres du corps diplomatique, entre autres le duc de Mortemart, ambassadeur de France, lord Heytesbury, ambassadeur d'Angleterre, le comte Blome, ministre de Danemark, le comte Palmstierna, ministre de Suède, se sont réunis, comme pour prouver aux Turcs qu'il existe entre les puissances de l'Europe une imposante union contre eux, présente un spectacle aussi nouveau que curieux dont le tableau qu'en trace le comte de Nesselrode ne laisse pas d'être piquant· Cette guerre où les Turcs ne pouvaient manquer d'être vaincus aboutit au traité d'Andrinople par lequel ceux-ci cédaient à la Russie les bouches du Danube et reconnaissaient l'indépendance politique de la Grèce. Parmi les nombreux Fran-

çais qui avaient pris du service dans l'armée russe pendant cette campagne se trouvaient au premier rang le marquis de La Rochejaquelein et Charles de la Ferronnays, le fils du président du conseil de Charles X.

Ce volume contient, en outre, d'intéressantes communications du prince de Lieven sur la révolution de Portugal et l'avènement au trône de don Miguel ; des lettres importantes de Jean-Gabriel Eynard, le célèbre philhellène français, qui, emporté par son zèle pour toute cause généreuse, travailla de tout son pouvoir, avec une ardeur inlassable, à l'affranchissement de ce malheureux pays, fonda des comités, ouvrit des souscriptions, contracta des emprunts, expédia des convois d'armes et de vivres, contribua puissamment à la signature du traité entre les trois puissances, qui devait assurer le triomphe de la cause des Grecs, et enfin, dès que la Grèce fut libre, ne s'en tint pas là, voulut l'organiser et, pour aider à ce résultat, avança de ses propres deniers, au refus de la France et de la Russie, quinze cent mille francs.

Nous signalerons également, relativement à la chute de Charles X et à l'avènement de Louis-Philippe, le roi des barricades, comme le nommaient les royalistes, la correspondance du prince et de la princesse de Lieven, du comte de la Ferronnays et du prince de Metternich ; un entretien de Nicolas Ier avec le prince Lubetski, ministre des finances du royaume de Pologne, sur les émeutes qui avaient éclaté dans ce pays, et qui se termine par ces mots de l'empereur de Russie au comte Diebitch Zabalkansky : « Donc c'est la guerre. Maréchal, vous partirez immédiatement. » On sait le conflit terrible qui en résulta, qui dura dix mois et à la fin duquel la Pologne, épuisée de sang et d'efforts, se vit enlever sa charte et ses privilèges.

Le 1er février 1831, le comte Ch. de Nesselrode écrit à la princesse de Lieven : « Chère princesse, tant que nous vivrons, il n'y aura plus un instant de tranquillité dans le monde.

Hâtons-nous, par conséquent, d'arranger la Belgique, la Grèce et la Pologne; dans deux mois, il n'en sera peut-être plus temps. » Et le 21 août de la même année, la comtesse Ch. de Nesselrode mande à son fils : « Voici maintenant qu'ils (les Français) ne veulent pas retirer leurs troupes de la Belgique malgré la convention signée à Londres, par laquelle ils s'étaient engagés à les faire rentrer dans leurs foyers dès la fin des hostilités. Comme j'ai été contente de voir les Belges battus partout par les Hollandais ! Ces succès remportés par les troupes hollandaises ont fait beaucoup de bien au prince d'Orange qui les dirigeait. Ces Français entraîneront encore l'Europe dans de grands désastres et passeront eux-mêmes par de fortes secousses. Il est malheureux que rien ne puisse avoir lieu dans ce pays sans que les autres en subissent le contre-coup. »

A citer aussi les lettres de Metternich, de lord Aberdeen à la princesse Lieven, de Mattuszewic à la comtesse de Nesselrode et une très intéressante épître adressée à cette dernière par sa grande amie Mme de Swetchine, dans laquelle il est question d'abord du mariage de la grande-duchesse Marie, fille aînée de l'empereur Nicolas, avec le prince de Leuchtenberg, et ensuite de l'état prospère de la religion en France sous le règne de Louis-Philippe.

A la fin de ce volume on trouvera quelques lettres du chancelier de Nesselrode au baron de Meyendorff, ambassadeur de Russie à Berlin, lettres où tous les dessous de la politique extérieure de la Russie sont confidentiellement dévoilés.

A. de Nesselrode.

Paris, 1908.



# ARCHIVES

DU

# COMTE CH. DE NESSELRODE

## 1828-1839

---

*La comtesse Sophie Bobrinski*
*à la comtesse Charles de Nesselrode.*

17 mars 1828.

Votre lettre si longue, si délicieuse, était pleine d'un intérêt douloureux pour mon cœur par les détails que vous me donnez sur les derniers moments de la princesse Lieven. Je me croyais préparée à cette séparation, mais j'ai senti un chagrin si vif à l'idée de ne plus revoir cette excellente vieille que j'ai bien compris que la raison est faible contre le cœur.

La situation de l'Impératrice-mère qui survit à tout ce qu'elle aime fait mal à la pensée; à ce prix, je sens que je refuserais les années. Comme vous, bonne Comtesse, je me révolte au mot *remplacer*. Une lettre de Pétersbourg me parle du choix de la comtesse Esrupt pour demeurer au château comme surintendante des

demoiselles d'honneur. Cela se pourrait bien, mais il faudrait une cocarde bleue à côté de la rouge et cet article mérite un point d'interrogation.

Les *tempi passati* sont pleins de charmes pour moi. Grand merci pour la *Contemporaine*, je l'ai lue avec infiniment d'intérêt et j'attends avec impatience la suite promise. Grâce à Bellizard (Saint-Florent) nous sommes assez au courant des nouveautés permises. Quant au *Journal des Débats*, j'y ai en vain cherché le discours de Châteaubriand; le grand nombre des numéros prohibés fait que nous ne pouvons admirer que ce qui plaît à notre stricte censure; et, sans l'offenser, les déclamations insoutenables contre l'éternel M. de Villèle et compagnie me mettaient hors des gonds, d'impatience, tout comme les *vents contraires* à M. de Ribeaupierre, qui revenaient sans cesse dans tous les journaux. Si nous étions au temps des sacrifices, il eût éprouvé le besoin, je n'en doute pas, de faire de l'une de ses filles une Iphigénie.

---

*La comtesse de la Ferronnays*
*à la comtesse Charles de Nesselrode.*

Paris, 13 avril 1828.

Je ne puis laisser partir le nouvel ambassadeur, ma chère Comtesse, sans le charger d'un petit mot pour

vous. Je vous avoue qu'il m'est impossible de me défendre d'un petit mouvement de jalousie, en pensant que nous allons être remplacés à Pétersbourg, que cette maison où je me croyais si bien *at home* va être occupée par de nouveaux venus. Il me semble que ce n'est qu'un prêt que nous leur faisons et qu'il est impossible que je n'y revienne pas un jour. Enfin à moins d'un détachement complet des choses de ce monde, il est impossible de voir un aussi bon temps fini sans retour, sans éprouver de vrais regrets. Et si cette nouvelle ambassade allait nous faire oublier ou même diminuer le souvenir qu'on veut bien nous conserver, je vous avoue, ma chère Comtesse, que je ne m'en consolerais pas. J'espère cependant qu'il est quelques personnes qui *résisteront à toutes les séductions* et qui seront fidèles à leurs anciens amis, comme elles peuvent compter sur eux en tous les temps et dans tous les lieux. Cette espérance est tout à fait nécessaire à ma tranquillité. Je souhaite tout le bien possible au duc de Mortemart, qui est mon cousin germain et un homme excellent. Je suis persuadée qu'il plaira beaucoup; je crois aussi que vous serez contente de ses jeunes gens. Celui de tous que je vous recommande le plus particulièrement, c'est Hector de Béarn[1], un autre cousin à

1. Béarn (Louis-Hector de Galard, comte de), né à Paris en 1802, mort à Bruxelles en 1871. Sous la Restauration, il entra dans le corps diplomatique et jusqu'à la fin du règne de Louis-Philippe il remplit plusieurs missions à l'étranger. Grand officier de la Légion d'honneur depuis 1846, M. de Béarn fut nommé sénateur en 1854.

moi. Recevez-le bien, chère Comtesse, je vous en aurai une véritable obligation. C'est un homme tout à fait excellent et d'une société bien sûre; il laisse ici une jeune femme très jolie, très intéressante, et deux enfants. C'est le fils de la comtesse de Béarn, cette fameuse Pauline dont vous avez tant entendu parler par la comtesse Golovine. Nous avions espéré vous le présenter nous-mêmes, il y a deux ans, M. de La Ferronnays l'avait instamment demandé comme attaché, mais le baron de Damas le lui avait refusé. . . .

. . . . J'aurai bientôt un vaste champ de tourments. Figurez-vous que mon pauvre Ferdinand, qui n'a que treize ans et demi, est sur le point de s'embarquer avec l'amiral Roussin, comme aspirant de marine. C'est lui qui l'a désiré avec une volonté et une persévérance qui ont fait penser à son père qu'il ne devait pas s'y opposer. Le récit du combat de Navarin avait commencé par lui monter la tête et lui rendre son ancienne vocation pour la marine. Il avait demandé qu'on le fît travailler pour l'école d'Angoulême et il devait y entrer au mois d'août prochain. Apprenant le départ de l'amiral Roussin pour le Brésil, il demanda en grâce à son père de le faire admettre comme aspirant, disant qu'il achèverait ses études bien mieux et plus utilement sur un vaisseau qu'à l'école. Cela s'est arrangé sans la moindre difficulté et il est bien certain que ce sera pour lui un avantage énorme sur tous ceux de son âge. Mais je suis bien sûre, chère Comtesse, que votre cœur maternel comprendra toutes

les angoisses du mien. Si mon pauvre garçon avait dix-sept ans, je m'y résignerais plus facilement, mais à son âge, malgré sa forte santé, peut-on répondre que sa santé ne va pas s'altérer. Et puis que de dangers, que de hasards à affronter! Enfin, comme il s'agit de sa destinée toute entière, j'ai cru que je ne devais pas m'en mêler et laisser faire son père et les circonstances. Mais s'il survenait quelque incident qui le fît rester, je m'en réjouirais plus que je ne puis l'exprimer.

---

15 avril.

Le duc de Mortemart[1] n'étant point encore parti,

1. MORTEMART (Casimir-Louis-Victorien de Rochechouart, prince de Tonnay-Charente, duc de), diplomate et général français, né à Paris en 1787. Élevé en Angleterre pendant l'émigration, il rentra en France en 1801, prit du service en 1803. Blessé à Friedland, fut nommé lieutenant, aide de camp du général Nansouty (1809), capitaine (1810). Napoléon en fit son officier d'ordonnance (1811) et le chargea de plusieurs missions, entre autres de l'inspection des côtes de Hollande et de Danemark. Pendant la campagne de Russie, à laquelle il prit part, il reçut le titre de baron de l'Empire et fut décoré de la croix d'officier de la Légion d'Honneur pour sa conduite à Hanau.

Malgré la faveur dont il avait joui sous l'Empire, le duc de Mortemart fut un des premiers à se prononcer pour la déchéance de Napoléon. Louis XVIII le nomma colonel des cent-suisses et pair de France (1814). Major général de la garde nationale (1815), maréchal de camp (1815), ambassadeur en Russie (1828), lieutenant général (1829), ambassadeur en Russie (1831-1833), commandant de la 19e division militaire et sénateur en 1852.

Rentra dans la vie privée en 1870 et mourut en 1875.

j'ajoute un mot pour vous remercier de votre bonne lettre qui m'a fait un bien vif plaisir. L'idée que vous voulez bien partager le sentiment de regret qui remplit mon cœur est un vrai bien pour moi. Je ne saurais assez vous répéter avec quelle tristesse je pense à ce temps si heureux pour moi et qui est passé, je le crains bien, sans retour. Ce qu'il y a de certain, c'est que je me regarderai comme *des vôtres* et que tout ce qui se passera dans votre pays aura pour moi un intérêt direct. Vous n'avez pas douté, j'en suis sûre, de la part bien vive que j'ai prise aux derniers événements, si heureux et si brillants pour votre admirable Souverain. Je jouis de cœur et d'âme de ses succès et je vous assure que j'éprouve une véritable fierté en le voyant toujours, dans toutes les occasions, si parfaitement ce qu'il y a de plus grand, de plus noble, de plus généreux. L'âme a besoin de temps en temps de rencontrer de ces grands caractères qui la consolent de voir dans le monde tant de petitesses et tant d'égoïsme. Je n'imagine rien de plus délicat et de plus aimable que le présent fait à M. Obreskof, par les mains de celle qu'il aime, afin qu'il lui doive son bonheur dans tous les genres. C'est une nuance qui est bien digne d'avoir été saisie par lui et qui porte tout à fait son cachet. Mes vœux les plus sincères l'accompagnent dans ce qui lui reste encore à faire. Mais quels que soient les événements que la Providence lui prépare, je suis bien sûre qu'il saura les faire tourner à sa gloire, par la manière dont il les dirigera. Ne perdez jamais une occasion, ma

chère Comtesse, je vous en prie, de mettre mes hommages à ses pieds et à ceux de l'Impératrice; je vous en aurai une véritable obligation.

Je vous demande pour ce pauvre duc de Mortemart une petite diminution de la figure glaciale que vous lui réservez. Car, il faut être juste, il mérite bien votre bienveillance et vous le reconnaîtrez avec le temps. Au reste, peut-être le trouverez-vous froid aussi, au premier abord, mais je suis persuadée qu'il finira par vous plaire. Vous voyez que je suis généreuse, mais il faut rendre justice à qui il appartient.

Les eaux de Carlsbad seraient assurément bien nécessaires à M. de La Ferronnays; les sources salutaires et le repos d'esprit qu'on y trouve n'auraient jamais été aussi utiles qu'en ce moment. Vous ne vous trompez pas, ma chère Comtesse, en vous figurant les tracas qui l'accablent. Tout serait oublié et réparé si un peu de bien venait le consoler.

---

*Le comte de la Ferronnays*
*au comte Charles de Nesselrode.*

Paris, 1er mai 1828.

J'ai beau être accablé de travail, écrasé d'occupations, de tribulations et d'ennuis, je ne veux cependant pas laisser partir le duc de Mortemart, sans causer

un instant avec vous, mon cher Comte, et je veux profiter au moins de cette occasion pour vous dire tout le plaisir que j'ai éprouvé en apprenant votre élévation à la dignité de vice-chancelier. En vous donnant cette preuve nouvelle de sa juste bienveillance, on pourrait croire que l'Empereur a eu la double intention d'accorder à vos services une récompense méritée, et d'offrir, en même temps, à nous tous, une preuve de plus de la sincérité de son désir de maintenir, autant qu'il dépendra de lui de le faire, la paix et la tranquillité de l'Europe, aussi bien que de la rassurer sur ses intentions.

Vous comprenez bien que ce n'est pas moi qui avais besoin à cet égard de nouvelles garanties; mais vous êtes à même de savoir que cette confiance et cette sécurité n'étaient pas partagées par tous. L'Empereur ne peut s'en étonner, ni s'en montrer offensé de la part surtout de ceux qui n'ont pas comme moi le bonheur de le connaître, ni d'avoir pu apprécier les admirables qualités de son âme et de son caractère. Ma voix pour les proclamer était faible et même un peu profane. La vive reconnaissance dont me pénètre le souvenir de ses bontés, et que je me fais gloire de publier, me rend un peu suspect, et il faut bien reconnaître que dans tout ce qui se passe aujourd'hui, ma position a cela de si délicat, que l'on m'accuse d'être aveuglé par mes sentiments et d'être encore trop sous l'empire de mes souvenirs et de mes impressions; je sais que c'est un des arguments que l'on oppose à mes efforts et à mes

démarches; on ne fait pas difficulté d'admettre que mes affections offusquent ma raison ou que je suis de caractère à leur sacrifier mes devoirs et les intérêts qui me sont confiés. Cette manière de juger les hommes est un peu sévère; vous sentez bien cependant, mon cher Comte, que je me mets facilement au-dessus de pareils soupçons; mais il n'en est pas moins vrai que cette préoccupation, vraie ou simulée, a servi de motif ou de prétexte aux oppositions que j'ai rencontrées jusqu'à ce moment aux idées que je croyais utile de faire prévaloir. Depuis quelques jours, cependant, ces oppositions deviennent moins vives, les obstacles commencent à s'aplanir, et j'ai aujourd'hui quelque espérance d'amener l'Angleterre à nous entendre, et à prévenir aussi les dangereuses complications que sa résistance ou son isolement ne manquerait pas de faire naître. La dernière déclaration de la Prusse, sur sa manière d'envisager cette question, et les explications si satisfaisantes que les dépêches de Fontenay m'ont donné occasion de fournir, paraissent avoir produit une forte et salutaire impression. On commence à croire que je pouvais bien être de bonne foi, quand je me rendais garant de la franchise des intentions, du désintéressement des vues de l'Empereur; et l'on commence à croire aussi que le meilleur, le plus sûr et peut-être le seul moyen de prévenir les dangers dont on se montre justement effrayé, est d'accorder à ce noble caractère toute la confiance qu'il a le droit de réclamer. Pour moi, mon cher Comte, j'ai la consolation de voir que,

de la part du Roi, cette confiance est sans bornes; il sait que la modération est toujours l'apanage de la force et de la puissance; il compte sur celle de l'Empereur, et sûr, d'avance, des nouveaux succès qui attendent les armées russes, il est convaincu que le seul usage que l'Empereur fera de la victoire sera d'assurer et de confirmer la paix et la tranquillité de l'Europe. Quant à nous, j'espère que, sans acquérir autant de gloire, nous parviendrons, de notre côté, à atteindre le but pacifique de notre traité du 6 juillet. Le duc de Wellington ne marche pas encore très vite, mais il commence à se mettre en mouvement, et peut-être finirons-nous par lui faire prendre notre pas et notre allure, surtout si, comme je l'espère, le prince de Lieven lui dit de bonnes paroles et parvient à le rassurer sur l'intention qu'il vous suppose de vouloir, quelque chose qui arrive, dévorer l'Empire ottoman.

En attendant que l'Angleterre se décide à quelque chose, je viens de prendre le parti d'envoyer à titre de secours 500 000 francs aux Grecs; ce secours se renouvellera tous les mois, jusqu'à ce qu'il devienne une mesure commune, prise alors dans un but politique, et non plus seulement comme un acte de charité et d'humanité; j'ai jugé aussi qu'il était convenable d'envoyer, auprès du comte Capo d'Istria, un agent commercial et maritime, chargé exclusivement de veiller aux intérêts de notre commerce et de faire auprès des autorités grecques les réclamations malheureusement trop fréquentes, auxquelles donnent lieu le brigandage

et les excès de tout genre, exercés par les pirates. J'ai eu soin de prévenir le Cabinet anglais de cette double démarche que l'extrême détresse des Grecs rendait indispensable et urgente.

Je n'ai pas besoin de vous dire, mon cher Comte, combien le Roi a été sensible à la lettre de l'Empereur; Sa Majesté apprécie dans toute son étendue cette preuve nouvelle de confiance et d'abandon, et je puis vous assurer que les sentiments qui ont dicté cette lettre, nous ont trouvés ici bien disposés à les entendre et à y répondre.

Le Roi a vu surtout avec une vive satisfaction que Sa Majesté Impériale ne se fait point illusion sur les ménagements que nous sommes dans le cas de garder, et qu'il est pour nous des intérêts de premier ordre, que nous ne pouvons pas légèrement compromettre; nous pensons qu'en agir autrement serait s'exposer, sans utilité pour personne, à mettre en grand danger les intérêts de tous.

J'espère que l'Empereur sera content de l'Ambassadeur que nous lui envoyons et auquel je porte envie. Le duc de Mortemart est plein d'honneur, de franchise et de loyauté; il me semble que c'est bien ainsi qu'il faut être pour convenir à l'Empereur, et c'est ce qui m'a déterminé à fixer sur lui le choix du Roi. Le duc de Mortemart est de plus excellent officier, passionné pour l'état militaire, ayant bien fait la guerre; ce n'est pas une raison pour déplaire à l'Empereur et on ne lui en voudra pas d'avoir fait la fameuse campagne. Il part

enchanté d'une mission qui va le mettre à même de connaître par lui-même un caractère que je lui ai déjà appris à admirer; enfin, j'espère, cher Comte, que vous serez promptement en bonne harmonie avec lui et, qu'avec un tel intermédiaire, nos rapports continueront à rester ce qu'ils doivent toujours être.

Adieu, gagnez des batailles, si vous ne pouvez pas faire autrement, mais surtout arrivez promptement à la paix. Ménagez un ennemi dont la faiblesse égale la témérité; dans l'état où se trouve ce fou de Mahmoud[1], il y aura plus de gloire encore à lui pardonner qu'à le vaincre. Songez que l'Europe tremble en vous voyant jouer à ce terrible jeu de la guerre. Hâtez-vous de nous rassurer.

---

### *Le comte Charles de Nesselrode à sa femme.*

Birsalovka, 12 mai 1828.

Après huit jours et huit nuits passés en calèche, me voilà enfin arrivé à Birsalovka. Je comptais, chère amie, y être au moins vingt-quatre heures plus tôt, mais les mauvais chemins du gouvernement de Pskov et de Witebsk, les sables et les mauvais chevaux de celui de

1. Mahmoud-Kan II, sultan des Ottomans, né en 1785, mort en 1839.

Minsk, enfin le voyage de l'Impératrice, que j'avais presque réussi à obtenir, ont considérablement retardé le mien et prolongé mes ennuis. Cela me contrarie d'autant plus qu'avant de me lancer dans le grand brouhaha, j'aurais bien voulu prendre ici deux ou trois jours de repos. Malheureusement, un ambassadeur de France va nous arriver au quartier général; il faut faire des réponses aux dépêches venues de Paris, et mille autres raisons m'obligent à partir d'ici dès demain matin. Un feldjaeger s'est croisé avec moi la nuit. Les maîtres de poste ont prétendu qu'il avait dit qu'on avait déjà fait beaucoup de prisonniers turcs, mais où et comment, personne n'en disait rien. Peut-être de très grands événements se sont-ils passés, peut-être a-t-on pris déjà des villes, des camps, des pachas? Dans peu de jours je saurai un peu mieux à quoi m'en tenir sur la nature de cette guerre. Dieu veuille qu'elle prenne une tournure à rendre notre séparation moins longue.

---

13 mai 1828.

Je viens de passer une assez bonne nuit et je poursuis aujourd'hui mon voyage pour me rendre au quartier général.

---

*Le comte Charles de Nesselrode*
*à sa femme.*

Odessa, 16 mai 1828.

Tu seras sans doute très étonnée, chère amie, de recevoir de moi une lettre, datée d'Odessa. Lorsque je t'écrivais ma dernière lettre de Birsalovka, j'étais loin de prévoir que je reverrais de sitôt ce charmant endroit. Parti de là dimanche au soir, je me rendis à Kichinev, où j'appris que l'Impératrice était encore à Bender et que l'on y attendait l'Empereur; mais ce bruit était vague et Alexis Orlof[1], avec lequel je carambolai, ne put m'en dire davantage. Je résolus donc de continuer ma route vers Ismaïl, en faisant un petit détour pour passer par Manzir, la terre de la comtesse Edeling[2]. J'y

1. Orlof (Alexis-Fœdorovitch, prince), général et homme d'État russe, né en 1786, mort en 1861. Il prit part aux guerres de la Russie contre Napoléon, sauva la vie à Nicolas Ier, lors de la révolte militaire qui éclata à Saint-Pétersbourg, le 25 décembre 1825. Commanda en 1828 une division d'infanterie dans la guerre contre les Turcs, et fut chargé, l'année suivante, de négocier avec la Porte le traité d'Andrinople. Ambassadeur extraordinaire à Constantinople en 1830; général de cavalerie, conseiller d'État, commandant de la gendarmerie (1844), directeur de la police secrète, accompagna l'empereur Nicolas dans ses voyages à Londres, à Palerme, à Naples et prit part aux conférences de Berlin et d'Olmutz en 1853. Représenta la Russie, lors de la conclusion du traité de Paris (1851) et reçut peu après le titre de prince, la présidence du conseil de l'empire et la Présidence du conseil des ministres.

1. Edeling (comtesse), très connue par les intéressants mémoires qu'elle a laissés et que la *Revue des Archives russes* a publiés.

arrivai lundi soir et y appris que l'Empereur avait passé aux environs, se rendant à Bender. Une demi-heure après, je reçus un courrier par lequel on m'annonçait que la cour allait à Odessa et qu'on m'invitait à m'y rendre aussi. Je passai donc le reste de la soirée dans la jolie résidence de Mme Edeling et hier, à l'aube du jour, je me remis en route. A sept heures du matin, j'arrivai à Bender, où je trouvai encore l'Empereur au moment où il allait monter en calèche. J'y ai vu aussi l'Impératrice, ainsi que toutes ces dames, se portant à merveille. On me donna les premières nouvelles de l'armée, du siège de Braïla et on m'apprit les difficultés que nous oppose encore le Danube. Il sera impossible de le passer avant les derniers jours de mai. Si cela pouvait décider l'Empereur à prolonger de quelques jours son séjour à Odessa, ce serait bien agréable pour nous tous. Mais il est question de repartir d'ici demain au soir. Pour moi, je tâcherai de gagner au moins un jour.

J'ai passé la soirée avec la famille impériale, qui s'est trouvée réunie comme au palais de Jélaguine. Le comte et la comtesse Worontzof étaient de la partie; on a été fort gai; Modène même était de bonne humeur. Tu vois que l'influence du midi s'étend aux plus hypocondres. D'après les détails que je te donne, tu vois, chère amie, que depuis mon départ de Birsalovka, j'ai fait assez de choses et assez de chemin, et au milieu de tout cela, nous avons encore donné audience au duc de Mortemart, qui s'est rendu droit de Paris à Bender.

L'Empereur l'y a reçu dans un petit coin, et moi, j'ai déjà eu avec lui une longue et bonne conférence. Il m'a porté une excellente lettre de La Ferronnays, qui préférerait aussi se battre avec les Turcs qu'avec les députés de la gauche et de la droite.

---

*Le comte Charles de Nesselrode à sa femme.*

Odessa, 18 mai 1828.

L'Empereur est parti cette nuit, l'Impératrice en est toute triste; il n'y a pas eu moyen de le retenir davantage. Quant à moi, je passe encore la journée de demain ici. Nous avons eu hier les premières nouvelles de l'amiral Greigh[1]; il n'a pas pris encore Anapa, mais il a intercepté un renfort de 900 hommes, que le pacha de Trébizonde y envoyait. Le siège de Braïla avance aussi, la seconde parallèle est enlevée.

---

Ismaïl, 22 mai 1828.

Cette nuit, l'Empereur nous est revenu et j'espère qu'il passera quelque temps avec nous, c'est-à-dire 24 heures et que cela me permettra de terminer diffé-

1. Greigh (Alexis), amiral russe, 1775-1845.

rentes affaires. Hier, j'ai reçu un courrier de Vienne qui nous annonce le prince de Hesse-Homburg. Ce choix est certainement le meilleur qu'ils pouvaient faire. Ici, je suis parfaitement logé; si cela pouvait toujours être ainsi, ce serait parfait. Mais je crains bien que ce ne soit la dernière fois et qu'au delà du Danube, nous ne devions nous contenter de la tente. Le moment du passage approche et l'on quittera, je suppose, Ismaïl demain pour se rapprocher de l'endroit où l'on passera, Braïla ne s'est pas rendu encore, mais on m'écrit que cela ne pourra pas durer longtemps. J'ai revu ici Troubezkoï, chez lequel on passe les soirées. avec Stanislas Orloff et tous les joyeux de la bande. Je ne crois pas que l'ambassadeur de France fasse précisément partie de ceux-ci, mais il a l'air brave homme, très comme il faut et simple dans ses manières et son langage, nullement phraseur. La Rochejaquelein a été placé à une division de hussards et ne se possède pas de joie. L'Empereur vient de me faire dire d'aller travailler avec lui. Il nous quitte ce soir et demain nous nous mettrons tous en mouvement. Le quartier général se déplace encore. Je regretterai mon petit coin de travail, où je suis à merveille. Au delà du Danube, où nous serons, j'espère, dans peu de jours, il faudra s'installer sous la tente. Nous avons tous dîné avec l'Empereur; il a été comme toujours très aimable.

---

*Le comte Charles de Nesselrode*
*à sa femme.*

Ismaïl, 25 mai 1828.

Ton genre de vie offre avec le mien un contraste complet. Cependant, que tu ne bouges pour ainsi dire point, je ne puis, moi, rester un moment à la même place et me trouve dans un perpétuel mouvement. Aussitôt que j'aurai terminé un tas d'affaires, j'irai dîner et me remettrai ensuite en route. J'ai quarante verstes à faire pour rejoindre l'Empereur à Bolgrad et j'espère y être rendu dans le courant de la soirée. Nous n'avons aucunes nouvelles depuis hier. Aussi ne pourrai-je donner un peu plus d'intérêt à mes lettres que lorsque j'aurai rejoint l'Empereur. On se flatte toujours d'être à même de passer le Danube dans quelques jours et je le désire, car ce ne sera qu'alors que la campagne devenant plus active, pourra amener promptement des résultats.

J'ai fait hier mon trajet sans le moindre encombre, mais quand je suis arrivé ici, l'Empereur en était parti, de sorte que j'ai dû le rejoindre aujourd'hui et revenir ce soir à Bolgrad, où j'ai rencontré Langeron[1], qui a eu aussi des aventures comiques. Voilà quinze jours qu'il

1. Langeron (Andrault, comte de), général français, au service de la Russie, né à Paris en 1763, mort à Saint-Pétersbourg en 1831.

court après l'Empereur sans parvenir à le rejoindre nulle part.

L'ordre est arrivé, ce soir, de se mettre en route, à l'aube, et de se transporter à un village, nommé Bilboc, à 30 verstes d'ici. Matussevitch et Alexis Orlof sont partis à cheval, mais je compte faire ce trajet paisiblement en calèche. Nous serons dans ce village à 17 verstes de l'endroit où l'on va passer le Danube. Aujourd'hui, on prétend qu'on va attaquer avec des troupes de descente les batteries que les Turcs ont élevées sur l'autre rive et j'espère qu'on ne tardera pas à franchir ce fameux fleuve. Je désire surtout que nous soyons réunis à l'Empereur, car à la distance où nous sommes, nous ne savons absolument rien de ce qui se passe. C'est comme si nous étions à cent lieues des événements.

---

### *Le comte Charles de Nesselrode à sa femme.*

Au camp, près Latournow, 28 mai 1828.

Aujourd'hui, chère amie, nous avons enfin entendu ronfler le canon turc. Le passage du Danube a été effectué de vive force. J'ai quitté à cheval notre quartier de Bilboc, à 4 heures du matin, et j'ai rejoint l'Empereur sur les bords du Danube, d'où l'on voyait admirablement et à l'abri de tout danger ce qui se passait de

l'autre côté. L'affaire a été très brillante et il faut convenir que la présence de l'Empereur imprime une grande ardeur aux troupes. Il nous faudra encore deux jours pour placer et achever le pont, et ensuite, à la grâce de Dieu, on se portera en avant. En attendant, Constantin Benkendorf va passer le Danube dans des chaloupes avec un corps volant. Notre fameux La Rochejaquelein va l'accompagner dans cette expédition. Je crains qu'il ne se fasse casser la tête; il est tout à fait fou. Pour l'instant, il fait les délices du quartier général. Je regrette que Mortemart soit resté en arrière; il vient seulement de nous rejoindre.

Après l'affaire d'avant-hier, nous sommes restés pendant deux jours dans le calme. Les troupes passent le Danube en bateau; il y a déjà 27 000 hommes sur l'autre rive, mais le pont ne sera achevé que dans deux jours. L'Empereur inspecte quotidiennement les travaux. Moi, je reste tranquillement dans le camp; nous y menons une vie assez joyeuse, grâce à l'intarissable gaîté d'Alexis Orlof et à l'amabilité de Langeron, qui dit des choses très intéressantes sur les anciennes guerres de Turquie. On se réunit, le soir, chez l'un ou l'autre, souvent chez Stanislas, qui est vraiment parfait et, pour tout le monde, d'une obligeance rare. J'en dirai autant de Benkendorf, dont les fonctions sont des plus délicates, des plus ennuyeuses et qui s'en acquitte avec une politesse et un sentiment de bienveillance qui savent lui concilier tous les suffrages. L'ambassadeur de France est très bien, nullement gênant, tout à fait

habitué à la vie et aux usages militaires et bien vu déjà de tous. Il paraît convenir à l'Empereur. Quant à Blome, je suis complètement de ton avis ; à sa place, je serais allé passer tranquillement une année dans le Holstein et serais revenu à Pétersbourg. C'eût été là de la véritable dignité. Je crains beaucoup qu'au milieu de nos chaleurs et de cette perpétuelle poussière, il ne perde les yeux et sa santé. Pour moi, je serai certainement heureux de le revoir, mais comme il faut aimer ses amis pour eux et non pour soi, je suis sincèrement au regret de la tournure que cette affaire a prise.

L'arrivée de ces étrangers augmente notre train, qui était déjà assez grand. Les quatre ou cinq Prussiens surtout qu'on nous annonce seront fort peu agréables.

Le duc de Mortemart vient de recevoir un courrier de Paris. Il paraît que la position de notre ami La Ferronnays se raffermit. Il est lui-même plus rassuré et plus content ; la majorité, en effet, avec laquelle il a fait passer les deux dernières lois, doit lui faire espérer que la session se terminera bien et qu'il se maintiendra. Ses discours sont excellents et si ses ennemis de la droite comme de la gauche avaient un peu de bonne foi, on lui rendrait plus de justice. Au fond, je ne sais pas comment dans les circonstances présentes on composerait un meilleur ministère ; il est comme il faut, j'ajouterai même comme il nous en faut. Il se prononce si bien dans les affaires de l'Orient que rien n'ajoutera autant à sa force qu'un heureux dénouement de cette grande crise. Jusqu'à ce jour, tout semble le présager, quoique

les choses n'aillent pas aussi rapidement que le voudrait peut-être l'impatience de Pétersbourg. On veut marcher à coup sûr et, pour ma part, je suis charmé qu'on ne précipite rien.

Le passage du Danube, tel qu'il s'est effectué l'autre jour, est regardé toutefois par tous les militaires, le duc de Mortemart y compris, comme une opération très audacieuse. Le pont sera achevé ce soir, mais l'armée devant le franchir avant nous, notre quartier général restera ici deux jours encore. On a pris à Braïla la flottille turque et Isatcha commence à capituler. C'est sur Baba-Dagh que nous allons marcher; on dit le pays très bon.

Le gros Nicolas Dolgorouki entre en ce moment dans ma tente et m'annonce qu'Isatcha vient de se rendre et que l'Empereur dîne sur une hauteur qui s'appelle le Kourgan du Visir et qui se trouve vis-à-vis de cette place. Cette reddition est importante parce qu'Isatcha se trouvait sur le point culminant de notre passage et qu'il eût fallu laisser du monde pour le bloquer. Il y a encore une autre place qui n'est pas éloignée d'ici et qu'on nomme Toultcha, mais on croit qu'elle ne se rendra pas aussi facilement. L'Empereur est revenu, il a expédié un courrier pour Pétersbourg. La nouvelle de la reddition d'Isatcha se confirme; la garnison a obtenu la libre sortie avec armes et bagages et nos troupes viennent de prendre possession de la place.

---

*Le comte de la Ferronnays*
*au comte Charles de Nesselrode.*

(Particulière.) Paris, 28 mai 1828.

Je ne puis me défendre de quelques regrets, mon cher Comte, en pensant que si la volonté du Roi ne m'eût appelé aux fonctions pénibles et compliquées que je remplis, je serais, en ce moment, auprès de vous, ayant pour unique affaire de maintenir entre les deux États une bonne harmonie, également nécessaire à l'un et à l'autre et de suivre en cela une tâche qu'il m'était bien agréable de remplir, et que votre amitié et les bontés dont m'honorait l'Empereur me rendaient si légère et si douce. Je me serais retrouvé avec bien du plaisir, mon cher Comte, auprès de vous et dans cette vie de camps qui a été celle de ma jeunesse. Mais puisqu'il me faut renoncer à ces idées, permettez-moi, du moins, d'en réaliser une partie en faveur de mon fils, de le faire jouir de quelques-uns des avantages que je dois me refuser à moi-même et de réclamer pour lui l'amitié à laquelle vous m'avez accoutumé. Vous avez déjà vu Charles à Saint-Pétersbourg : quelques torts de jeunesse qu'il a pu y avoir seront facilement couverts par les qualités d'un bon cœur et d'un jeune militaire plein d'ardeur, qui brûle de se distinguer sous les yeux d'une armée dont l'aspect guerrier a plus vivement encore excité en lui la passion de son état. Je l'envoie

à Mortemart et si l'Empereur voulait bien autoriser un de ses généraux à le prendre auprès de lui, ce serait une marque de distinction à laquelle je serais on ne peut plus sensible. Je lui donne, dans cette idée, une lettre pour Benkendorf, pensant qu'il ne saurait avoir un meilleur guide et un meilleur exemple pour faire ses premières armes.

Je me laisserai volontiers aller, mon cher Comte, à profiter de cette occasion pour causer avec vous de nos affaires, en déposant toute forme officielle et avec toute la confiance à laquelle nous sommes accoutumés l'un envers l'autre.

Il était naturel que le mouvement de vos troupes produisît une forte impression en France et même que quelques esprits, qui n'avaient pas la même garantie que moi dans la connaissance du caractère de l'Empereur et dans les assurances que nous en avons reçues, s'en inquiétassent un peu : l'influence des intérêts communs qui tendent continuellement, et souvent même à l'insu des deux nations, à les rapprocher l'une de l'autre, n'a pas permis à ce sentiment de prendre ici de consistance; mais il devait nécessairement en acquérir davantage en Angleterre. Tous mes efforts ont donc été dirigés depuis ce moment pour agir sur le ministère anglais qui semblait craindre lui-même d'être retenu en arrière du traité du 6 juillet par une opinion à laquelle, à son avènement, il avait été obligé de faire plusieurs concessions. Le maintien et l'exécution du traité du 6 juillet est devenu le but de toute la poli-

tique du gouvernement du Roi. Le discours du Trône et les différents discours que j'ai prononcés à la tribune ont signalé ce but à la nation.

Nous nous sommes rencontrés dans cette voie avec vous, et il me semble que nous n'avons mutuellement qu'à y persévérer. Ce qu'il importe surtout, c'est de maintenir, aux yeux de l'Europe, le corps ou même, si l'on ne peut faire mieux, l'apparence du moins de ce traité. Pour cela, il faut avant tout réunir les ambassadeurs à Corfou et renouveler les conférences de Londres. Il suffit de ces deux faits pour assurer l'effet essentiel du traité et nous devrons ensuite, dans les délibérations qui auront lieu dans ces réunions, entrer autant que possible dans les scrupules, dans les exigences et dans les nécessités inhérentes à la situation du ministère britannique. C'est ce que vous avez parfaitement compris par les réserves que vous avez prescrites à l'amiral Heyden. Cependant mon cher Comte, comme il est dans la nature même d'une pareille situation de ne pouvoir que difficilement se maintenir longtemps, je fais des vœux ardents pour que vos opérations soient assez promptes et assez décisives pour forcer bientôt les Turcs à la paix.

Je ne m'étendrai pas davantage sur cet objet, mon cher Comte; la manière dont j'ai l'habitude de parler à Pozzo rendrait, d'ailleurs, tout développement inutile. Quant à nos affaires intérieures, elles nous causent plutôt des embarras que des inquiétudes sérieuses, et je vous dirai avec la même confiance ce que j'en pense.

Notre situation intérieure intéresse les cours étrangères sous deux rapports principaux : celui où une révolution deviendrait imminente et celui où l'action du gouvernement serait assez entravée par les partis, pour qu'il n'eût plus la liberté nécessaire pour agir à l'extérieur.

Quant à une révolution intérieure, le calme de la France entière au milieu des clameurs des journaux e' de toutes les criailleries dont elle est étourdie, et l'on peut même dire l'attitude de la Chambre des députés, avec et malgré plusieurs de ses éléments naturels, peuvent, il me semble, inspirer assez de sécurité et répondre aux prédictions funestes qui se renouvellent encore après avoir tant de fois dépassé les époques fatales qu'elles assignaient à l'existence de notre gouvernement. — Et pour ce que l'on a dit de l'impuissance d'agir à l'extérieur où nous jetteraient nos embarras intérieurs nous venons de faire une épreuve qui me semble de nature à laisser peu de doutes.

Il nous eût sans doute été facile d'éviter la demande de fonds extraordinaires que nous avons portée à la Chambre, mais la création de bons royaux ou tout autre moyen que nous aurions employé eût laissé l'Europe incertaine de savoir si, en effet, les Chambres étaient disposées à soutenir de leur assentiment les efforts que nous devions faire pour remplir nos engagements et maintenir notre considération au dehors. Cette incertitude, nous devions à nous-même et à nos alliés de la détruire, et nous avons fait notre proposition en pas-

sant par-dessus l'inconvénient des discussions qu'elle pouvait provoquer.

Vous avez vu, mon cher Comte, quel a été le résultat, malgré quelques discours assez emportés, non seulement les 80 millions nous ont été accordés, mais la Chambre nous a donné beaucoup plus que nous ne demandions, en laissant à notre discrétion le mode de nous les procurer, et cela à une majorité de 252 voix contre 65. Ça été, sans doute, un spectacle assez remarquable de voir la confiance de la Chambre dépasser les demandes formées par le ministère et lui laisser une liberté à laquelle il n'avait lui-même osé prétendre.

Permettez, mon cher Comte, en me séparant de vous, que je vous recommande de nouveau mon fils et que j'invoque en sa faveur une ancienne amitié dont le souvenir me sera toujours bien cher et bien précieux.

---

1er juin 1828.

Je viens d'apprendre par une lettre de Polignac les changements survenus dans le ministère anglais. L'esprit dans lequel ces changements sont opérés peut sans doute nous présenter quelques difficultés de plus à combattre. Cependant la manière même dont lord Wellington, M. Peel[1] et les membres les plus influents

1. PEEL (sir Robert), célèbre homme d'État anglais, né en 1788, mort en 1850.

du ministère britannique se sont exprimés dans ces derniers temps, la disposition des esprits en Angleterre, l'état moral et industriel du pays, toutes ces circonstances me portent également à espérer que le cabinet de Saint-James n'en continuera pas moins à sentir la nécessité de s'en tenir à l'exécution du traité du 6 juillet. C'est même dans ce sens que lord Aberdeen[1] s'en est déjà expliqué avec le prince de Polignac. J'ai l'espoir que les conférences vont êtres reprises; les ministres anglais se montrent encore inquiets et soupçonneux; nous ferons de notre mieux pour leur faire partager notre confiance; et l'esprit conciliant de M. de Lieven, qui saura faire à propos quelques légères concessions à des gens effrayés sans raison, nous donnera le moyen d'arriver enfin à une entente commune. Ce sera le miracle du siècle.

1. Aberdeen (George-Hamilton-Gordon, comte d'), célèbre homme d'État anglais et pair d'Angleterre, né en 1784, mort en 1860. Ambassadeur à Vienne (1813), il détacha l'Autriche de l'alliance française et la fit entrer dans la coalition formée contre Napoléon. Il courut ensuite à Naples, décida le faible Murat à tourner ses armes contre la France, signa le traité de paix du 1er juin 1814 avec Louis XVIII, puis fut élevé à la pairie héréditaire. Il combattit vivement à la Chambre haute la politique de Canning, devint ministre des affaires étrangères dans le cabinet du duc de Wellington, fut ministre des colonies dans le premier ministère Peel, et des affaires étrangères dans le second.

### *Le comte Charles de Nesselrode à sa femme.*

Au camp, près de Baba-Dagh, 3 juin 1828.

Après deux marches, dont l'une a été assez pénible, nous voilà arrivés, chère amie, à un endroit nommé Baba-Dagh. Le pays que nous avons traversé est magnifique et contraste absolument avec celui qu'on voit de l'autre côté du Danube. Ce ne sont plus des plaines à perte de vue, où l'on n'aperçoit pas un arbre, mais des montagnes, offrant des sites très pittoresques, de jolis bois remplis de superbes chênes et de noyers énormes. On y respire, cela va sans dire, un air pur et très sain. Nous n'avons pas rencontré un seul Turc, au milieu de tout cela, et c'est la description du pays que je dois t'offrir aujourd'hui, au lieu de grands événements militaires. Le fait est que, depuis deux jours, rien ne s'est passé de bien marquant. Nous allons aller en avant et nous verrons ce qui se trouvera plus loin.

Une secte de vieux croyants, appelée les Nekrassovtzy, vient de se soumettre à l'Empereur. Demande à Rodofinikin ce que c'est que ces braves gens ; dans les dernières guerres ils nous faisaient beaucoup de mal. Alexis Orlof continue à faire les délices du quartier général. Hier au soir, après une marche de quatorze heures, des plus ennuyeuses, il a fait montre d'une verve impayable, en se moquant très joliment des

petites infortunes de chacun. Il n'a pas même épargné mon Friedrich qui trouve que dans cette guerre tout est plus mal que dans les autres. Ils ont de la peine à se faire à l'idée de ne pas arriver tous les soirs, comme en Allemagne et en France, dans une bonne chambre où ils trouvaient le dîner tout prêt, tandis qu'ici on est obligé de se construire soi-même la maison et de se cuire son dîner. L'histoire de dresser et de lever les tentes est terrible. Pour les dresser, il faut chaque fois deux heures pendant lesquelles on est là à bayer aux corneilles, sans savoir que devenir.

Nous venons de recevoir un courrier de Mentschikof[1] qui a eu encore une jolie affaire. Dieu veuille qu'elle contribue à la reddition de la place! Le bulletin que vous recevez est un peu maigre, mais on ne peut pas tous les jours prendre des villes et gagner des batailles, surtout avec un ennemi qui ne nous fait pas l'honneur de se montrer souvent. D'après les rapports de Greigh que je viens de lire, l'affaire de Mentschikof a été plus importante que je ne le croyais.

1. Mentschikof (Alexandre-Sergevitch, prince), amiral et homme d'État, né en 1789 à Saint-Pétersbourg et mort dans la même ville en 1869. Ambassadeur en Turquie en 1853, il montra une hauteur et des exigences qui amenèrent la guerre d'Orient, commanda l'armée russe en Crimée, fut battu à l'Alma et à Inkermann et organisa la longue résistance de Sébastopol.

## *Le comte Charles de Nesselrode à sa femme.*

Au camp, près du mur de Trajan, 9 juin 1828.

Nous voilà, chère amie, arrivés, au bout de trois marches, au rempart de Trajan. Depuis ma dernière lettre, nous n'avons fait qu'avancer, sans voir d'ennemi et sans qu'aucun événement ait signalé notre mouvement. Nous avons malheureusement quitté les beaux bois de chênes et de noyers ; nous sommes de nouveau relancés dans les steppes où l'on ne voit pas un seul arbre et où l'on trouve même rarement de l'eau. Je pense que nous aurons ici quelques jours de repos, pendant lesquels la seconde division, où est réunie toute la diplomatie, nous rejoindra. Depuis le Danube, nous avons déjà fait cent verstes et nous n'en sommes plus qu'à cinq cents de Constantinople. Malgré cela, il vaut mieux ne pas y aller. On s'efforce, pour le moment, de s'emparer d'une quantité de petites bicoques, situées sur nos derrières. Alexis Orlof est chargé de Matschin et le général Rudiger[1] a poussé jusque devant Kostendjé qui est un port fortifié sur la mer Noire, dont la possession est très importante pour nous, parce que c'est par là que doivent nous venir tous les approvisionnements que nous tirons d'Odessa et par mer.

1. Rudiger (Fédor-Vasilievitch, comte), général russe, né en 1784, mort en 1856.

L'Empereur est parti pour Kostendjé avec le maréchal et ne reviendra que ce soir. Personne d'autre ne l'a accompagné. Ainsi que je te l'ai dit déjà, l'ambassadeur de France nous convient beaucoup. Il est très simple dans ses manières et très facile à vivre; les jeunes gens qui l'accompagnent sont très comme il faut.

Wassiltchikof nous est enfin arrivé. Je lui trouve, hélas! bien mauvaise mine et Dieu sait comment il pourra soutenir la campagne. Hier, il a fait une marche très forte par l'orage et sous une pluie battante. Il est venu droit dans ma tente et j'ai été heureux de pouvoir le restaurer avec une bonne tasse de thé. Il a passé une nuit chez moi à Birsalovka et paraît enchanté de mon établissement.

Braïla paraît enfin vouloir se rendre. Le pacha, après une très belle défense, a demandé à capituler. Mais tu verras par le bulletin que dans une attaque qui a eu lieu, après que l'on eût fait sauter une mine, nous avons perdu beaucoup de monde, entre autres le général Wolf, qui était un excellent officier, mais qui, dans cette circonstance, a agi avec trop d'ardeur et de précipitation, en ne laissant pas le temps aux deux autres mines de sauter. Nous avons perdu encore deux autres généraux Timroth et Stepanof et beaucoup d'officiers. Le pauvre grand-duc Michel est, dit-on, désolé d'avoir vu périr tant de braves gens sous ses yeux.

Wassiltchikof avait ce matin meilleure mine. Dieu

veuille qu'il se soutienne! Sa présence sera précieuse et je suis, quant à moi, particulièrement heureux d'avoir avec nous un homme si digne de toute confiance. L'Empereur devient tous les jours plus raisonnable et ne s'expose pas autant que vous le croyez. Lors du passage du Danube, qui est la seule affaire où il se soit trouvé jusqu'ici, il s'est tenu à sa place et n'a couru aucun danger.

On nous apporte à l'instant la nouvelle de la reddition de Braïla et de Matschin. Ce sont deux événements très importants pour la suite de nos opérations.

---

*Le comte Charles de Nesselrode*
*à sa femme.*

Au camp, près de Karassou, 12 juin 1828.

Voilà deux forteresses de plus de prises. Celle de Kostendjé, qui est à vingt verstes d'ici, a une grande importance, parce qu'elle ouvre nos communications par mer avec Odessa et nous fournira des vivres. Au reste, nous n'avons manqué de rien jusqu'à présent. Blome n'est pas encore arrivé, mais, en revanche, nous possédons Nostitz, ce qui est une triste compensation. Tous les jeunes Français ont été distribués dans les corps. Le fils de La Ferronnays sera auprès d'Alexis

Orlof qui aura le commandement d'une division de chasseurs à cheval. La Rochejaquelein est venu hier, des avant-postes, me voir et se rappelle à ton souvenir. Il est dans l'enchantement de son général Rudiger. Voici une lettre de Wassiltchikof que je te prie d'envoyer à sa femme. Il va, grâce à Dieu, très bien, et j'espère qu'il se conservera de même. Nous nous voyons, comme de raison, beaucoup, et plus je le vois, plus je l'aime. Jusqu'à ce jour, nous ignorons complètement ce que nos succès ont produit sur l'esprit des Turcs. Quant au fanatisme, nous n'en rencontrons nulle part; il faut donc espérer que la résistance ne sera ni longue, ni opiniâtre. Je t'écris pendant qu'on chante à cent pas de moi, en plein air un Te Deum pour la reddition de Hirsova et Kostendjé. Le coup d'œil est magnifique.

---

*La comtesse Sophie Bobrinski*
*à la comtesse Charles de Nesselrode.*

16 juin 1828.

*Ismaïl* et *Odessa* me font l'effet de deux chapitres des *Mille et une Nuits*. Il y a de la magie, du prodige dans tout cela, et si tous les poètes de l'univers ne saisissent leurs lyres, c'est qu'ils sont brouillés avec leurs Muses. Y eut-il jamais sujets plus dignes d'être chantés? Un jeune et beau Souverain, une jeune et belle Souveraine,

tous deux régnant sur les cœurs et les imaginations, sans compter les Empires et les Royaumes. Une guerre magnifique et loyale. *Une cause*, la plus juste qui fut jamais. Enfin le *chant* qui dirait l'entrée à Odessa ; ce palais, ces dorures, ces peintures, ces fleurs, ces fenêtres à une glace, ces balcons suspendus sur la mer, et celle-ci couverte de bateaux pavoisés ; ces feux de joie de toutes les nations amies, ces Turcs, enfin, avec leurs turbans et leur croissant, tout cela porte à l'imagination et je serais surprise si Delavigne, Lamartine ou Ancelot même n'en étaient inspirés.

Ma belle-mère m'écrit qu'elle voit souvent la famille de notre ex-ambassadeur, dont le fils et notre ami Charles *vient* d'essuyer le refus d'une riche héritière.

---

### *Le comte Charles de Nesselrode à sa femme.*

Karassou, 13/20 juin 1828.

13 *juin*. Ce que je puis te dire de plus essentiel pour le moment, c'est qu'il fait chaud à mourir. On prétend que ce n'est que le commencement. Le fait est que c'est la journée la plus chaude que nous ayons encore eue. J'ai échangé ma tente turque contre une autre moins magnifique mais plus confortable ; on m'assure aussi qu'il y fait moins chaud. Cette nuit, le

ciel nous avait fait espérer un orage, mais cela s'est borné à une violente tempête sans pluie. Ce soir, Benkendorf, l'ambassadeur de France et Matussevitch vont faire une partie de plaisir à Kostendjé; j'aurais été charmé de les accompagner, mais la sagesse l'emporte et je reste tranquillement sous la tente.

Le joyeux Orlof nous est revenu, hier au soir, après avoir passé son temps avec les pachas de Matschin et d'Hirchowa; sa division campe à côté de nous, j'espère que nous jouirons donc souvent de son aimable société.

14 *juin*. Tu veux que je te dise ce que je pense des Turcs et de leurs intentions. Je t'avouerai que je n'en pense rien jusqu'à présent, nous n'avons aucune idée de l'effet que nos succès auront produit. Si nous n'allons pas très vite en besogne, nous agissons, du moins, avec la plus grande circonspection. Il est probable que nous resterons encore ici, quatre ou cinq jours, jusqu'à ce que les corps d'armée nous aient rejoints. Alors nous nous porterons vigoureusement en avant, sur Bazardjik, d'abord, et peut-être sur Schoumla, après. C'est là que doivent avoir lieu les premiers événements décisifs.

15 *juin*. Tout le monde est revenu, hier, pour l'heure du dîner, de cette promenade sur les bords de la mer. Le duc de Mortemart a été particulièrement bien traité par l'Empereur, auquel il convient tous les jours davantage. Il est avec nous tous sur le meilleur

pied, sans gêne, mais à toi j'avouerai franchement qu'il me paraît avoir peu de moyens; quant à l'amabilité, nous serons souvent dans le cas de regretter La Ferronnays. Au reste, la perfection n'est pas de ce monde et sous beaucoup de rapports, je le préfère à tout beau parleur que l'on aurait pu nous envoyer. Soyons donc content de ce que nous avons.

On vient de m'annoncer l'arrivée de Charles La Ferronnays, mais je ne le verrai que demain. C'est à Alexis Orlof qu'on l'a attaché. Il m'a apporté une longue lettre du père, qui, à tout prendre, ne me paraît pas mécontent de la situation de la France et a l'air de compter sur la majorité.

17 *juin.* On attend à tout instant la nouvelle de la reddition de Toultcha qui a commencé à capituler. Nos avant-gardes ont poussé jusqu'à Bazardjik et occupé Mingalia sans coup férir. Le grand duc Michel est attendu ce soir.

20 *juin.* Le bulletin nous annonce aujourd'hui la reddition de ce fameux Anapa auquel nous attachons, comme de raison, une si grande importance. N'ayant attaqué qu'avec des moyens extrêmement faibles, nous commencions déjà à craindre qu'on ne pût parvenir à s'en rendre maître. Mais la persévérance et le savoir-faire de Mentschikof et de l'amiral Greigh sont venus à bout de tous les obstacles. Cette affaire leur fait à l'un comme à l'autre le plus grand honneur. Greigh est

devenu amiral et Mentschikof, vice-amiral et chef d'état-major effectif de la marine. La garnison a été faite prisonnière de guerre, de sorte que sous le rapport des conditions, il ne nous reste rien à désirer. A présent la flotte deviendra entièrement disponible et secondera efficacement nos opérations le long de la côte.

Nous venons de recevoir la nouvelle de la mort du duc Weimar[1]. Cela fera partir, je suppose, la grande Duchesse plus tôt de Pétersbourg. Au moment d'aller au Te Deum, on est venu nous annoncer la reddition de Toultcha.

---

*Le comte Charles de Nesselrode à sa femme.*

Bazardjik, 29 juin 1828.

Nous sommes partis de Korassou depuis trois jours. Malgré l'extrême chaleur, nous avons fait assez gaiement ces marches. J'y ai rencontré souvent le grand duc

1. Saxe-Weimar (Charles-Auguste, grand duc de), né en 1757, mort à Graditz, près de Torgan, en 1828. Entré au service de la Prusse, il fit la campagne de France en 1792, et commanda, en 1806, un corps d'armée contre Napoléon I^er^. Après la bataille d'Iéna, le duché de Saxe-Weimar fut mis à contribution. Charles-Auguste entra dans la confédération rhénane, et après les désastres de la France, il se retourna contre cette puissance. Il assista, en 1815, au congrès de Vienne et obtint le titre de grand-duc avec un accroissement de territoire.

Michel qui a pris part à nos joies. Lui et Langeron sont vraiment impayables lorsqu'ils se trouvent ensemble. Le pays commence à devenir plus beau; on voit de nouveau par-ci, par-là, quelques arbres. Quant aux Turcs, nous n'en verrons probablement qu'à Schoumla où nous arriverons dans quatre ou cinq jours. Le jour anniversaire de la naissance de l'Empereur a donné lieu à nombre de grâces et de promotions dans le militaire.

Nous sommes arrivés, après trois jours de marches, le 27 juin, devant la ville de Bazardjik, qui est une véritable horreur comme toutes les villes turques. Le pays cependant est, de nouveau, plus boisé et offre de jolies vues. La ville est entourée de jardins; le camp est établi à côté. Il y a eu, hier, une petite rencontre de cavalerie avec les Turcs, mais qui n'a eu aucun résultat, ceux-ci s'étant retirés. Je pense que nous nous reposerons ici, deux jours, avant de pousser plus loin vers Schoumla.

Si la société de Pétersbourg ne sait où se réunir le soir, celle du camp n'est nullement embarrassée. Nous avons plusieurs maisons ouvertes. Hier, par exemple, le général Wassiltchikof a donné un très bon déjeuner et Blome un magnifique souper. Quant à la conversation, je te défie d'en trouver une plus agréable; c'est, du matin au soir, un feu roulant, non interrompu, de saillies, de bons mots, de choses aimables et même de mystifications de la façon de Troubetzkoï. Il est vraiment extraordinaire que Troubetzkoï qui, dans un salon,

ne desserre presque pas les dents, soit, entre hommes, aussi amusant. Alexis Orlof, depuis qu'il commande une division, est moins souvent avec nous.

La chaleur est insupportable; elle est, au moment où je t'écris, de 44 degrés, au soleil, mais les nuits sont moins froides que celles que nous avons passées sur les bords du Danube. Nous attendons, d'un moment à l'autre, le prince de Hesse-Hombourg. Tatichtchef nous mande que ses instructions et l'ordre de partir lui sont déjà envoyés. Mais s'il tarde, il aura de la peine à nous atteindre, car toute notre armée, une fois concentrée ici, nous irons en avant et marcherons droit sur Schoumla, ce qui aura lieu dans trois jours. Jusque-là, nous n'aurons aucun événement à vous apprendre, ni même de supposition à vous fournir sur les vues et les dispositions de l'ennemi.

---

*Le prince de Lieven*
*au comte Charles de Nesselrode.*

Londres, 18/30 juin 1828.

Je me figure, mon cher comte, que vous êtes fort mécontent et fort impatienté de ne point voir arriver mon courrier. Je sais parfaitement que l'expédition que je vous fais aujourd'hui eût dû être faite, il y a trois semaines; cependant j'espère que, lorsque vous

connaîtrez et que vous pèserez les motifs qui ont causé ce retard, vous m'accorderez votre pardon et même votre aveu.

Un nouveau bouleversement ministériel avait dans le temps retardé la réplique du cabinet anglais à la dernière réponse que nous lui avons adressée, et lorsque enfin cette réplique est venue, je l'ai jugée de nature à provoquer des conséquences dont les auteurs n'avaient point la pensée et qu'il était de mon devoir de chercher à prévenir.

Je me flattais de parvenir à faire changer de couleur à cette œuvre de la malveillance et du dépit personnel du duc de Wellington. Présentée sous son aspect primitif, elle était propre à produire une impresssion grave sur l'esprit de l'Empereur et à promouvoir des résolutions imminentes. Il n'était point possible à distance de caractériser cette pièce comme elle méritait de l'être : placé sur les lieux, discernant les passions contradictoires qui l'avaient dictée, j'en distinguai plus facilement les formes du fond, mais le jugement que je vous en eusse présenté n'eût point porté dans votre esprit la conviction qui existait dans le mien. Il vous eût fallu des preuves, je devais tenter de les acquérir, et il devenait de mon devoir de risquer de déplaire à l'Empereur, plutôt que de l'exposer à fonder une opinion, et peut-être des mesures, sur une base décevante, dans un moment surtout où la moindre erreur peut avoir des suites si importantes.

Mon travail sous ce rapport n'a pas été facile. L'irri-

tation, la vanité blessée du maréchal, son ressentiment étaient au delà de tout ce qu'on peut imaginer de la part d'un homme de son âge et dans sa position. Il fallait commencer par dissiper et dompter ces sentiments dans un caractère inflexible. J'y suis parvenu. La défense d'une cause juste, d'une politique loyale et franche, soutenue avec les ménagements que réclamait l'irritabilité de son esprit, enfin la force des choses ont triomphé de sa passion. Mes dépêches de ce jour et les documents qui les accompagnent vous feront juger du progrès qu'ont fait nos rapports officiels; je dois ajouter encore que nos relations individuelles se sont sensiblement améliorées aussi.

Tout n'est point atteint encore; le sentiment de défiance contre nous n'est pas détruit, les blessures de son amour-propre ne sont point cicatrisées; et poussé, comme il l'est, par les intrigues insidieuses de l'Autriche, il pourrait encore être disposé à une attitude hostile contre nous, si l'occasion lui en était offerte. Toutefois, malgré l'ascendant qu'il a gagné sur l'esprit de la nation anglaise, et cela avec une rapidité dont l'histoire de la dernière année m'a offert plus d'un exemple, et en dépit de la solidité de caractère dont on fait gratuitement honneur aux Anglais, je ne crains point que cette propension malveillante puisse devenir redoutable, tant que nous ne lui fournirons point des armes contre nous-mêmes. Et, à cet égard, j'ose vous observer, mon cher comte, qu'il serait désirable, que les intentions de l'Empereur pour l'annexion très nécessaire d'Anapa et

de Poti à l'Empire n'acquissent point de publicité officielle avant les arrangements définitifs qui termineront la lutte actuelle.

Nos préparatifs pour cette guerre avaient excité ici la méfiance contre nous à un haut degré, parce que la magnitude de ces préparatifs était jugée hors de proportion avec le but que nous annoncions dans la guerre. Depuis cependant qu'on voit les Turcs nous opposer quelque résistance, on s'est calmé, et les esprits actifs vont même jusqu'à spéculer sur des obstacles, des revers pour nos armes. Jusqu'à un certain point, ces hypothèses ne sont point défavorables ; elles établissent une certaine balance contre les terreurs imaginaires sur notre ambition. Au reste, on ne possède ici aucun renseignement correct sur l'état des choses en Turquie, sur la disposition des esprits, ni sur les moyens matériels de défense.

Le duc de Wellington, qui n'a rien de plus à cœur que d'en avoir fini d'une façon ou d'autre avec le traité de Londres, entrevoit les moyens d'atteindre ce but dans la dernière démarche du Divan de Constantinople auprès des cabinets de France et d'Angleterre. Vous jugerez mieux que moi, en combien il se trompe dans ce calcul.

Lord Heytesbury[1] vous arrivera, sinon plus tôt, du

1. Heytesbury (William A'Court, baron), diplomate anglais, né en 1779, mort en 1860. Membre de la Chambre des Communes (1817), ministre plénipotentiaire à Naples, puis en Espagne (1820) ; ambassadeur à Lisbonne (1824). Heytesbury, rappelé en Angleterre, nommé

moins presque en même temps que le présent courrier. Vous trouverez en lui un homme éclairé, plus Européen que les Anglais ne le sont, en général, de manières conciliantes et faciles. Ses opinions, autant que j'ai pu les juger par mes rapports directs avec lui et par ce qui m'est revenu sur son compte, nous sont favorables sur toutes les questions qui nous intéressent. L'avantage que nous recueillerons de sa résidence auprès de notre cabinet est que son jugement sera du plus grand poids ici, où il est reconnu comme le diplomate le plus fort.

Lord Stuart retourne à Paris. C'est un des disciples et adhérents les plus serviles du duc de Wellington : comme tel, il lui devait tout naturellement le premier poste vacant. Il y fera plus de mal que de bien, mais l'inconvénient de sa nomination était inévitable.

Le prince Léopold a fait des tentatives, jusqu'ici infructueuses, pour être envoyé au quartier général de l'Empereur. Il ambitionne vivement cette mission par zèle politique et particulier. C'est ici la place de vous dire qu'il est d'une ardeur très active pour nos intérêts.

Je partage complètement le jugement que vous m'énoncez, mon cher comte, à l'égard de mes relations avec lord Holland ; et mon sentiment individuel à cet égard ne peut être autre que celui de l'Empereur. En

membre de la Chambre des Lords, avec le titre de baron, fut envoyé en qualité d'ambassadeur à Saint-Pétersbourg (janvier 1828) et conserva ce poste jusqu'en 1835. Remplit ensuite les fonctions de gouverneur de l'île de Wight, puis celles de vice-roi d'Irlande (1844-1846), et vécut ensuite dans la retraite.

effet, il est l'un des principaux membres de l'opposition, que j'ai cru qu'il était de notre intérêt d'instruire de l'état de nos affaires, tant à cause de sa haute position au Parlement, que de la politique bienveillante qu'il professe dans les affaires du moment; mais je n'ai jamais perdu de vue dans la nature de ces courts rapports avec lui les considérations de convenance que m'imposent d'anciens souvenirs. Au surplus, comme le duc de Wellington a été contraint de faire les premiers pas, vis-à-vis de nous, et que sa marche s'est sensiblement amendée, il en résulte naturellement que mes relations éphémères avec l'opposition, sans être suspendues, se sont un peu relâchées depuis quelque temps.

Je termine cette longue lettre, mon cher comte, en vous offrant mille vœux ardents pour le succès de notre Empereur. Que le ciel le protège, et que les personnes qui ont, comme vous, le bonheur d'en être rapprochées, lui rappellent, sans cesse, que sa conservation nous est encore bien plus précieuse que ses triomphes.

Je suis bien heureux de la promesse que vous me faites, de m'instruire avec exactitude de nos opérations; il sera fort utile que je me trouve à même de tenir le public au courant de nos faits d'armes. De mon côté, j'espère bien ne plus voir se renouveler la nécessité de demeurer si longtemps sans vous écrire.

Adieu, mon très cher comte, recevez l'hommage de mon amitié la plus constante.

---

*Le comte Charles de Nesselrode*
*à sa femme.*

Bazardjik, 2 juillet 1828.

Nous nous sommes arrêtés, ici, deux jours de plus que je ne l'avais supposé. Ce n'est qu'après demain que nous nous mettrons en marche, il a fallu donner à plusieurs détachements le temps de nous rejoindre, car on veut se présenter en forces, devant Schoumla. En attendant, il y a eu à l'avant-garde une affaire de cavalerie que l'on dit avoir été assez chaude. Crussol[1] et La Rochejaquelein sont enchantés d'avoir été à cette affaire.

Hier, nous avons eu un grand dîner à la Cour pour la fête de l'Impératrice. Le peintre Worobief[2] nous étant arrivé, l'Empereur lui a fait prendre la vue de notre camp avec la ville de Bazardjik dans le fond et l'a envoyée à l'Impératrice. Comme mot d'ordre on a donné : Odessa, Alexandre, Amour. J'espère que nous sommes galants. Pour te donner une idée de la manière dont nous passons notre temps, je te dirai qu'avant-hier il y a eu un grand souper chez Alexis Orlof à son camp et,

1. Crussol (Emmanuel, duc d'Uzès, de), né en 1808, mort en 1872. Fit comme volontaire dans l'armée russe la campagne du Balkan. Député de 1844 à 1848. Fut en 1852 un des rares députés non officiels élus à cette époque.

2. Worobief (Maxime-Nikiforovitch), 1787-1855, célèbre peintre russe.

nier, deux soirées pour moi, chez l'ambassadeur de France et chez le ministre de Danemark.

Il y a une éternité que je n'ai rien reçu de Paris, je ne sais ce qui s'y passe que par les gazettes, d'après lesquelles il paraîtrait que le ministère se soutient et se consolide même. Nous verrons comment il se tirera de l'accusation de l'ancien ministère que je regarde comme un grand scandale, d'autant plus intempestif qu'il n'aboutira absolument à rien. Le fils de La Ferronnays, qui est auprès d'Alexis Orlof, se conduit très bien et je le trouve très changé à son avantage.

---

### *Le comte Charles de Nesselrode à sa femme.*

Au camp, près de Ienibazar, 7 juillet 1828.

Le pays que nous avons parcouru depuis Bazardjik est de toute beauté. Hier, notre camp a été placé sur des hauteurs, à l'entrée d'une vallée qui ressemble beaucoup à celle de Tœplitz et offre des sites très pittoresques. Ici, nous sommes à 17 verstes du fameux Schoumla. Les Turcs ont continué à se retirer devant nous. Le bulletin que vous allez lire contient l'annonce de quelques avantages partiels. Bientôt, j'espère, nous pourrons vous en offrir de plus importants.

---

*Le comte Charles de Nesselrode*
*à sa femme.*

Au camp, près de Schoumla, 8 juillet 1828.

Le courrier qui devait partir hier ne part qu'aujourd'hui, et je ne sais, en vérité, pas, chère amie, comment faire pour t'écrire ces lignes. Je n'ai ni chaise, ni table. Depuis six heures du matin, nous sommes en mouvement. Il est huit heures du soir et l'affaire vient seulement de finir. C'était tout à fait une bataille pour amateurs. Nous avons poussé les Turcs jusqu'à peu de distance de Schoumla. La contrée est très belle et, sans courir le moindre danger, on pouvait voir l'affaire comme au spectacle. Le temps était superbe. Grâce à Dieu, tout le monde se porte bien et l'Empereur ne s'est point exposé du tout. Nous n'avons à regretter que le pauvre colonel Read qui a été tué d'un coup de canon. Adieu, très chère amie, pardonne le désordre de cette lettre, mais je tombe de fatigue et de sommeil.

## *Le comte Charles de Nesselrode à sa femme.*

**Au camp, près de Schoumla, 10 juillet 1828.**

Depuis l'affaire d'avant-hier, il ne s'est rien passé de nouveau. Les Turcs se sont tenus tranquilles, et nous travaillons à des ouvrages qui sont destinés à nous faire approcher de la place. On ne veut plus livrer d'assauts, et on a raison; la méthode qu'on a adoptée est peut-être plus lente, mais elle est plus sûre. Hier, on a encore bivouaqué toute la journée, mais aujourd'hui nos tentes sont installées. Nous sommes campés sur des hauteurs et entourés de très belles montagnes. Je pense qu'on y restera quelques semaines, car avec le système qu'on a adopté, c'est difficilement qu'on viendra plus tôt à bout de cette position qui est importante et, j'espère même, décisive.

---

**15 juillet 1828.**

Comme la position des Turcs dans leur camp retranché est très forte, on ne veut pas tenter un assaut qui, à mon avis, réussirait, mais qui nous coûterait beaucoup de monde. On en approche donc par des ouvrages et on fait presqu'un siège en règle. C'est plus

sûr, mais beaucoup plus lent; cela nous tiendra ici encore au moins une quinzaine de jours. Notre camp vient d'être placé ce matin sur des hauteurs charmantes, d'où nous apercevons devant nous Schoumla avec ses minarets et le camp des Turcs. Avec une bonne lunette, on peut voir ceux-ci se promener sur la grande place de la ville; on distingue même chaque tente et presque chaque pacha. Ce matin, l'ambassadeur de France, Blome et moi, de la hauteur où nous étions, nous avons pu voir les Turcs caracoler devant nos avant-postes. Pendant le jour, la chaleur est excessive, le soleil darde de toute sa force sur nos tentes, et ce n'est qu'en ouvrant le bas qu'on réussit quelquefois à établir un courant d'air. Mais le soir, dès que la lune paraît, c'est un vrai délice, et je ne connais rien de plus agréable que de faire en société une promenade à cheval, au pas. Je me figure que les nuits de Naples dont on parle tant doivent ressembler à celles dont nous jouissons ici. Nous attendons d'un moment à l'autre le prince de Hesse, et lord Heytesbury, qui déjà est arrivé à Vienne, ne tardera pas à le suivre. Je ne sais pas comment cet ambassadeur, qu'on dit très maladif, s'accommodera de la vie des camps. Sa présence ici prouvera tout au moins aux Turcs qu'il existe entre les puissances de l'Europe une imposante union contre eux. Si cela pouvait nous donner la paix un peu plus tôt, ce serait fort heureux, mais avant que Schoumla et Varna ne soient entre nos mains, je ne crois pas qu'il faille y songer, ni qu'on puisse se bercer de cet espoir.

L'ambassadeur a expédié hier le jeune Crussol à Paris. C'est un charmant jeune homme, tout aussi brave que La Rochejaquelein, mais d'une toute autre éducation. Il y a encore un jeune Béarn avec l'ambassadeur qui est encore mieux. Quant au duc de Mortemart, on l'aime tous les jours davantage. Il est plein de délicatesse et de discrétion, et sans avoir les moyens de La Ferronnays, il est quelquefois très gai et très amusant.

---

*M. Schrœder*
*à la comtesse Charles de Nesselrode.*

Paris, 28 juin/10 juillet 1828.

J'ai un million de remerciements à vous faire, Madame, pour la lettre que vous avez eu l'extrême bonté de m'écrire par Labensky. Les occasions directes de chez vous sont si rares maintenant que je vous suis doublement reconnaissant de n'avoir pas laissé échapper celle-là. Vos lettres sont de véritables bienfaits pour moi. Je vois avec peine que vous étiez bien agitée au moment où vous m'avez écrit. Tout ce qui s'était passé autour de vous devait naturellement produire cet effet, mais je me flatte que la manière dont les événements se sont développés depuis a contribué à son tour à vous calmer.

Nous avons perdu quelques semaines par la crue extraordinaire des eaux du Danube, mais à l'impossible nul n'est tenu, et depuis que l'armée a pu commencer ses opérations, nos succès sont allés en augmentant. Nous venons de recevoir la nouvelle de la reddition de Brahilow et de Matuzin. La première de ces forteresses a fait une vigoureuse résistance, mais cela n'a jamais été autrement dans les guerres précédentes, et nous savons, par expérience, que les Turcs se battent toujours supérieurement derrière le mur. Les moyens que l'Empereur a réunis et tout ce que le duc de Mortemart mande de l'état de notre armée inspirent tellement la confiance et annoncent une supériorité si décidée, que je ne puis admettre la possibilité d'une défaite. Chaque succès diminuera donc la force morale de notre adversaire et poussera l'influence étrangère à Constantinople à conseiller enfin, de bonne foi, au grand Seigneur de signer la paix.

Quant à nos relations avec les autres Cabinets, elles sont aussi bonnes que nous pouvons le désirer. La ligne de conduite que tient la France est parfaite, et nous avons d'autant moins à craindre un changement que, depuis un mois, les affaires de l'intérieur ici ont éprouvé une grande amélioration. La crise dont je vous ai parlé dans une de mes dernières lettres a tourné en bien. Le Roi, frappé et intimidé par la pente qui se manifestait et par les représentations énergiques de ses conseils a suivi une autre marche, il y a été confirmé par la découverte de quelque intrigue et maintenant il

est tout content de voir qu'en accordant plus de confiance à ses ministres, l'état des affaires change et les clameurs diminuent. Par contre, les ministres marchent d'un pas plus pesant et résistent mieux aux attaques qu'on leur prépare. Ainsi, vous aurez vu, Madame, sans que je vous y rende attentive, que leur majorité dans les deux Chambres s'est considérablement accrue, que plusieurs bonnes ordonnances ont paru et que la fin de la session s'annonce beaucoup mieux que le commencement. Il est juste de reconnaître que le comte de La Ferronnays a une grande part à cette marche progressive en bien. Mais ses efforts lui ont coûté cher, sa santé en a eu de fortes atteintes et, dès que la session sera close, il se propose d'aller à Carlsbad pour reprendre des forces. M. de Rayneval[1] viendra ici de Suisse pour prendre le portefeuille en son absence.

Pour ce qui concerne l'Angleterre, sa jalousie est toujours la même et elle déguise mal son dépit. Cependant le duc de Wellington est devenu plus coulant depuis quinze jours, qu'il n'a été depuis longtemps. Lord Heytesbury est parti pour le quartier général de l'Empereur, où il se rend par Vienne. Les conférences longtemps suspendues viennent d'être reprises à Lon-

1. Rayneval (François-Maximilien-Gérard de), diplomate, né en 1778, mort en 1836. Sous-secrétaire d'État (1820), ministre plénipotentiaire en Prusse (1821), en Suisse (1825), ministre des affaires étrangères par intérim (1828) et ambassadeur à Vienne (1829). Un an auparavant, il avait reçu le titre de comte. Ambassadeur en Espagne (1832), même année nommé pair de France.

dres, des instructions communes ont été expédiées aux amiraux, et l'exécution du traité du 6 juillet se remet en vigueur. Voilà donc un grand point de gagné avec le cabinet de Saint-James. Il y a derechef apparence d'accord et, *ce qu'il y a de sûr*, c'est qu'il n'agira pas hostilement contre nous dans le courant de cette année. Or, il faut espérer que notre campagne de Turquie amènera en automne des événements propres à en laisser entrevoir du moins la fin, si d'ici là la guerre n'est pas terminée.

En résumé, il paraît que difficilement l'Angleterre rompra seule avec nous, et l'Autriche ne saurait s'unir à elle, parce que cette alliance nous vaudrait l'avantage de tomber sur elle à bras raccourci et de nous dédommager par là des pertes que pourrait nous faire essuyer la Grande-Bretagne. Vous voyez, Madame, que la position de l'Empereur n'est pas mauvaise et que vous n'avez pas à vous plaindre de celle de M. le comte de Nesselrode. Avec les principes de modération qui les guident, ils ne peuvent que sortir honorablement et glorieusement de cette belle et grande entreprise.

Le Portugal est encore bien malade et le rôle que le Cabinet anglais y joue n'est pas fort brillant. D'après les dernières nouvelles, il paraît que décidément Don Miguel[1] aura le dessus. Le duc de Wellington aura en ce cas une besogne de plus, et l'Espagne, j'espère, une de moins. C'est la conservation ou le rétablissement du

1. Miguel (dom Maria-Evaristo), roi de Portugal, né en 1802, mort en 1866.

régime constitutionnel qui l'entraînerait à faire de nouvelles folies. D'autres complications peuvent survenir pour le Portugal par le contre-coup de Rio Janeiro. Le Cabinet anglais y a fait des communications dès le commencement du trouble et les réponses accompagnées de l'effet des fureurs de Don Pedro[1] peuvent arriver en Europe d'un moment à l'autre.

En attendant, les catholiques en Irlande profitent de l'occasion pour tailler de la besogne au duc. Il est clair que M. O'Connel[2] a le projet d'établir la guerre civile, s'il peut y parvenir. Le Maréchal, de son côté, prend ses précautions et renforce les troupes, mais quelque certitude qu'il ait de contenir les mécontents, la nécessité de les surveiller et de se mettre en garde ne l'oblige pas moins à diviser son attention et ses moyens. Or, c'est précisément ce qu'il nous faut dans les circonstances présentes où la Providence nous protège visiblement. Qu'elle veille aussi sur la personne de notre bon Empereur !

Le public d'ici, qui prend beaucoup de part à nos succès et nous en félicite avec intérêt, observe avec nous que Sa Majesté Impériale s'expose beaucoup trop. Il y a de quoi frémir en se figurant la possibilité d'un malheur. Que deviendrions-nous ?

1. PEDRO Ier (Antoine-Joseph de Alcantara, dom), empereur du Brésil et roi de Portugal, sous le nom de Pedro IV, né en 1798, mort en 1834.

2. O'CONNELL (Daniel), célèbre homme politique, surnommé le grand agitateur de l'Irlande, né en 1775, mort en 1847.

## *M. G. de Fontenay à la comtesse Charles de Nesselrode.*

Paris, 14 juillet 1828.

Je ne puis pas, madame la Comtesse, retarder plus longtemps le besoin que j'ai de venir me rappeler à votre bon souvenir et de vous témoigner, bien faiblement lorsque je compare les expressions dont je me sers aux sentiments que j'éprouve, toute la reconnaissance que je conserverai éternellement pour les bontés dont vous m'avez honoré pendant mon trop court séjour à Saint-Pétersbourg. Je ne puis vous dire, Madame, combien je regrette sincèrement un pays, dont personne plus que moi ne connaît peut-être aussi bien les grands avantages et n'est plus en état d'apprécier les immenses compensations qu'offrent les salons et la société pour faire oublier les inconvénients des thermomètres. J'ai traversé rapidement l'Allemagne, je n'ai passé que sept jours à Stuttgart, et un mois, jour pour jour, après mon dernier diner à Kamenoi-Ostrow, je dînais à Paris chez M. de La Ferronnays. J'ai trouvé notre ami souffrant, accablé, ennuyé et malade, comme nous l'avons vu à Saint-Pétersbourg. C'est bien dommage, car il a complètement réussi ; toutes les opinions se groupent autour de son loyal caractère, il inspire confiance à tout le monde. Mais je crains que Dieu ne lui ait pas donné le tempérament ministériel dont il aurait

besoin dans ce poste fatigant. Enfin, la session va bientôt se terminer, il ira prendre des eaux, peut-être à Carlsbad, et retrouvera dans quelques fontaines les forces dont il aura besoin pour achever l'ouvrage qu'il a si bien commencé. Vous pensez bien qu'il m'a fait beaucoup de questions sur tout ce qui l'intéresse autour de vous et que je me suis acquitté de tous les ordres que vous m'avez donnés. J'ai vu Stuttgart dans un mauvais moment: il n'y avait presque plus de société et, la tête et le cœur encore pleins du grand théâtre dont je sortais, j'étais peu disposé à admirer ce qui me paraissait un peu rétréci. Mais, l'hiver prochain, nous tâcherons, grâce à Obreskof et à Mme Diwof, de tirer parti du Wurtemberg, sans oublier les bords de la Néva.

J'ai été parfaitement accueilli par le Roi, mon maître, et mon intention est d'aller passer deux mois en province, de revenir à Paris faire mes préparatifs de départ, tout doucement et de ne me mettre en route qu'au commencement de l'hiver. Nous avons les nouvelles de l'armée très promptement; le dernier courrier est arrivé en onze jours. Vous ne doutez pas de l'intérêt que je mets aux succès de l'Empereur et des vœux que je forme pour une prompte fin à la guerre. Les grandes chaleurs m'avaient effrayé, mais depuis quelques jours le temps s'est rafraîchi et je me réjouis d'être mouillé, si l'armée du Danube s'en trouve mieux. J'ai retrouvé encore ici la princesse Sophie qui est ressuscitée et la princesse Aline; j'ai dîné avec ces dames chez le géné-

ral Pozzo qui avait ce jour-là le jeune ménage Blome; j'aime mieux l'oncle en habit orange que le neveu en frac. Je passe toutes mes soirées chez les La Ferronnays; j'y ai repris mon ancienne place.

Adieu, Madame; si quelquefois les Dolgorouki, les Galitzine, les Apraxine daignent se souvenir de moi, assurez-les que c'est bien à charge de revanche et que, de mon côté, je n'oublie pas les ombrages de Kamenoi-Ostrow, le beau pont de la Néva et la douce vie que j'ai menée au milieu d'une société comme on n'en trouve plus nulle part. Je me recommande au souvenir du prince Alexandre. Quelqu'un qui l'a connu *page* m'a demandé de ses nouvelles avec intérêt. Daignez aussi me rappeler au souvenir de vos enfants et agréer l'assurance d'un bien respectueux et éternel dévouement.

---

### *Le prince de Lieven au comte Charles de Nesselrode.*

Londres, 3/15 juillet 1828.

Mon courrier de ce jour vous porte, mon cher comte, le complément de ma dernière expédition. Ce que vous recevez aujourd'hui est tel que je vous l'avais fait présager, et je crois que vous en serez passablement content. Les dispositions du duc s'adoucissent; il finira par faire de nécessité vertu; il s'accommodera à nos suc-

cès, il ira peut-être jusqu'à se vanter d'en avoir le mérite. La mention du régiment de son nom dans notre dernier bulletin de Karassou a trouvé le chemin de sa vanité, comme vous le verrez par son billet ci-joint en réponse à l'envoi que je lui avais fait de ce bulletin et de votre dépêche. Je les ai reçus hier. Ils déroulent un peu le tableau de l'avenir. On voit que nous avons préparé une forte base, et que, dès lors, nous marcherons avec vigueur.

Les fréquentes nouvelles que vous me communiquez sur nos opérations font le meilleur effet, et sont toujours attendues avec une vive impatience. Celles-ci, aussi bien que votre expédition de Satounova me sont parvenues également très vite : à quinze jours de date.

Le duc de Wellington a répondu hier à quelques interrogations de lord Holland, qu'il n'entrait point dans les intentions du gouvernement de demander au Parlement un vote de crédit réservé, ni de lui soumettre des explications sur l'état des relations extérieures de l'Angleterre. — Il paraîtrait donc d'après cela qu'en effet le ministère ne nourrit aucun plan, ni aucune arrière-pensée.

Don Miguel est enfin roi absolu et maître de tout le royaume. La diplomatie étrangère a quitté Lisbonne; l'ambassadeur d'Angleterre et le ministre d'Autriche sont arrivés hier à Londres. Les Pédristes se sont dispersés et Palmella[1] et ses camarades sont attendus ici à tout instant : le drame est fini pour le moment.

1. Palmella (dom Pedro de Souza-Holstein, duc de) homme d'Etat

Le gouvernement anglais, toujours prêt à composer avec les circonstances, afin de s'épargner la nécessité d'une résolution forte, est, je pense, très disposé aujourd'hui à admettre ce Roi de fait, et n'y verra d'autre embarras que celui de colorer ce pas rétrograde, de façon à ne pas trop inculper ses procédés passés. — Il se concertera avec la France pour la forme ; mais avec l'Autriche pour le fond.

Je calcule d'après votre lettre du 15/27 juin, mon cher comte, que nous nous trouvons, à l'heure où je vous écris, en présence, et probablement en action avec l'armée ennemie à Schoumla. Le sort de la guerre s'y décide sans doute : il ne peut l'être que d'une façon ; mais il nous coûtera des sacrifices, Vous concevez si mes pensées et mes vœux sont auprès de vous.

Une lettre de Dornberg[1] au comte Munster[2] m'apprend

portugais, né en 1781, mort en 1850. Fils du diplomate Alexandre de Souza.

1. Dornberg (Ferdinand-Guillaume-Gaspard, vicomte de), général allemand, né en 1768, mort en 1850. Il était colonel de la garde du roi de Westphalie, Jérôme Bonaparte, lorsqu'il entra dans un complot qui avait pour but de provoquer le soulèvement du peuple et de l'armée, de renverser Jérôme et de s'emparer de sa personne (1809). La conspiration ayant échoué, Dornberg, condamné à mort par contumace, se retira en Autriche où il prit du service, puis passa en Russie et battit, en 1813, le général Morand. Après la paix, il entra dans l'armée du roi de Hanovre, qui le nomma successivement général-major et lieutenant-général. En 1842, il fut envoyé par ce souverain en Russie, en qualité de ministre plénipotentiaire, et dans ce poste se fit remarquer par son antipathie prononcée contre la France et ses institutions.

2. Munster (Adolphe, comte de), vicomte Fitz-Clarence, général et écrivain anglais, né en 1794, mort en 1842. Il était fils naturel d'une

que vous avez été indisposé. J'espère, mon cher comte, qu'il n'en est plus question et que vous conserverez vos forces, comme je vois que vous avez tous vos *good spirits* pour suivre vaillamment nos succès.

Je finis en vous offrant, mon cher comte, mes amitiés les plus sincères.

---

*Le comte Capo d'Istria*
*au comte Charles de Nesselrode.*

(*Particulière.*) 4/16 juillet 1828.

Quoiqu'à bord de l'*Azof*, je suis condamné, mon cher comte, à vous écrire à la hâte, et d'une autre main. Il y a bientôt quatre semaines que j'ai reçu votre bonne lettre du 27 avril/9 mai, en quittant Poros, à bord du *Warspite*.

Je vous écris maintenant en retournant sur mes pas, et après avoir vu pour la première fois ce que nous appelons la Grèce occidentale, et l'armée du général Church[1]. J'en ai le cœur serré. Tout est à faire dans cette

actrice, mistress Jordan, et du duc de Clarence, qui devait monter sur le trône.

1. Church (Richard), officier anglais, né en 1780. Il joua un rôle très brillant dans la guerre de l'indépendance grecque, et fut nommé généralissime en 1827 par l'assemblée nationale de Damala (Trézène). Mal secondé, il ne put empêcher les Turcs de s'emparer de l'Acropole d'Athènes, mais résista avec succès à Reschild-Pacha, et fit de grands

nouvelle vallée de misères, mais ce qu'il serait de la plus grande urgence de faire est hors de mon pouvoir. Dieu ne m'a pas donné la grâce d'improviser des chefs, et surtout les généraux qui sachent et puissent commander à des Rouméliotes. S'il y avait eu ici un homme à demi capable, ces braves seraient actuellement dans le golfe d'Arta, et plus loin. C'est vous dire dans d'autres termes que le général Church n'est pas ici à sa place, et que je doute qu'il y en ait une en Grèce pour lui. Quoi qu'il en soit, faute de mieux, je dois l'y laisser.

D'autre part, nos voisins des îles Ioniennes entravent toutes nos opérations militaires en poussant leur juridiction *neutre* jusqu'au port de Dragomestre, et sur presque tout le littoral. A peine pouvons-nous faire subsister à grands frais l'armée qui se trouve sur le continent et les nombreuses familles qui sont sans foyer, et si nous y réussissons, c'est encore parce que le général Church a le commandement de cette armée et de cette contrée. Varnakioti, qui est des nôtres et qui désormais ne peut être qu'à nous, prétend savoir que M. Mayer, consul anglais à Prevesa, travaille à une négociation secrète avec Veli-bey qui commande dans cette place pour en faire donner, au cas de besoin, la possession aux *îles Ioniennes*. Quoi qu'il en soit de cette nouvelle, ce que je sais, c'est que le ministère anglais

progrès dans l'ouest de la Grèce. Écarté par Capo d'Istria, opposé alors à l'influence britannique, il fut nommé conseiller d'État par Othon, après la création du royaume grec.

fera tous ses efforts pour laisser la Grèce occidentale aux Turcs, ou pour placer sous le protectorat britannique le littoral anciennement vénitien, savoir Vonitza, Prevesa, Arta, etc. Veuillez conséquemment, mon cher comte, en être averti, et ne laissez pas ignorer à Sa Majesté Impériale ces données. Vous pouvez assurer l'Empereur que j'ai fait, et que je ferai tout ce qui peut dépendre de moi, afin de déjouer toutes les intrigues par lesquelles on prépare ce résultat. Il m'est impossible de concevoir dans l'esprit du traité de Londres d'autre Grèce que celle qui aurait les limites tracées en projet dans les conférences de Constantinople et de Londres. Je dis dans l'esprit du traité de Londres, parce que cette Grèce doit pouvoir exister sans qu'aucune des trois puissances alliées ait sur elle une influence prépondérante. Or, la Grèce, que Sa Grâce le duc de Wellington voudrait composer, serait, par le fait, une colonie anglaise, ou bien une colonie à demi anglaise et à demi française, mais ce qui me console, c'est la conviction que j'ai que l'Empereur ne le souffrira pas et que sa justice nous sauvera des combinaisons autrichiennes et anglaises. Assurez encore une fois Sa Majesté Impériale du zèle que je mets et du prix que j'attache à faire remplir aux Grecs leurs devoirs, et de les porter par leurs armes à contribuer à se donner une frontière dans la Grèce continentale. Je ne vous en réponds pas cependant, parce que je ne peux pas être de ma personne en même temps à Eleusis, à Nauplie, à Dragomestre et dans l'archipel. Or, je n'ai

pas un seul homme à qui je puisse confier la moindre affaire importante, et ce qui me manque le plus, c'est un chef militaire. M. Richter qui est depuis longtemps à Corfou, ne paraît pas.

Les nouvelles qui nous parviennent de Janina et de l'Albanie nous annoncent les progrès glorieux de l'armée impériale. Nous serions heureux de pouvoir en être informés directement au moins par vos agents en Italie, mais ils n'en sont pas plus instruits que nous, et je vous prie d'y mettre ordre.

Je finis en vous annonçant que nous avons fêté dans la Grèce occidentale le jour de la naissance de S. M. l'Impératrice, en distribuant, grâce aux bienfaits de Sa Majesté Impériale, quatre mille rations de pain à des femmes, enfants et vieillards qui mouraient de faim. Ces malheureux bénissent le nom de leur auguste bienfaiteur, et sont désormais assurés qu'ils auront au moins du pain. La cessation de leurs longues infortunes et le commencement d'un meilleur avenir date du 1er de juillet.

Veuillez mettre aux pieds de l'Empereur mes hommages, et agréer l'expression bien sincère et bien cordiale de toutes mes amitiés.

*Le comte Charles de Nesselrode*
*à sa femme.*

Au camp, près de Schoumla, 18 juillet 1828.

Je t'écris, chère amie, au bruit du canon. Hier, après dîner, nous avons attaqué pour nous rendre maîtres de quelques bastions sur notre droite, ce qui a parfaitement réussi. Aujourd'hui les Turcs ont commencé à tirer et la canonnade se prolonge. De cette manière, nous nous approchons insensiblement de la place devant laquelle on continue à élever des ouvrages, afin de la prendre dans toutes les règles, ce qui est plus sûr, mais un peu long.

En attendant, nous avons d'excellentes nouvelles du général Paskévitch[1]. Il a pris d'assaut la place de Kars, s'est emparé de 150 canons, de plusieurs drapeaux et

1. Paskévitch (Ivan Fédorovitch, prince), feld-maréchal russe, 1782-1856, s'était signalé dans les campagnes contre les Turcs et les Français, lorsqu'il fut chargé en 1826, par l'empereur Nicolas, de diriger la guerre contre la Perse ; il conquit rapidement l'Arménie persane, et prit d'assaut la capitale, Erivan (1827), ce qui lui valut le titre de comte et le surnom d'Erivanski, et signa la paix avantageuse de Tourkmantchaï. Il marcha en 1828 contre la Turquie, prit Kars, Akhaltsikhé, Erzeroum (1829) et fut nommé feld-maréchal. En 1831, fut envoyé en Pologne, réussit à y comprimer l'insurrection et à reprendre la capitale et fut aussitôt nommé prince de Varsovie et gouverneur général de la Pologne. Il prit encore part, en 1849, à l'expédition de Hongrie, et, en 1853, à la guerre contre la Turquie ; mais, malheureux cette dernière fois, il se vit obligé d'abandonner le siège de Silistrie, après y avoir été blessé.

a fait prisonnier un pacha. C'est un fait d'armes fort brillant, et qui, en attirant l'attention des Turcs sur l'Asie, les empêchera d'employer toutes leurs forces ici contre nous. Hier, nous avons eu le plaisir de voir paraître Mentschikof et Perowski[1]. Ils vont de nouveau nous quitter demain, Mentschikof étant chargé du siège de Varna, qu'il conduira avec l'amiral Greigh, avec autant de bonheur et de succès, je l'espère, que celui d'Anapa. Notre camp est si bien placé ici, qu'on voit tout, sans sortir de sa tente. On y est comme aux premières loges. Sur le devant, il y a deux petites tentes, placées comme des belvédères, d'où l'on découvre tout le champ de bataille. L'Empereur se tient, en ce moment, dans une de ces tentes et je l'entends, en t'écrivant, prendre ses dispositions et donner des ordres.

Blome est très bien et très aimé; il ne sert nullement de plastron à la bande joyeuse. Il y en a d'autres qui jouent ce rôle et sont les victimes du grand mystificateur Troubezkoi. Nous continuons à faire tous le meilleur ménage ensemble, à être aussi unis que pos-

1. Perowski (Basile-Alexejewitch, comte), général russe célèbre par ses campagnes dans l'Asie centrale, né en 1794, mort en 1857. Pendant la campagne de Turquie en 1828, il fut chef d'état-major du prince Mentschikof, eut une part importante à la prise d'Anapa et fut grièvement blessé au siège de Varna. Lieutenant-général et gouverneur d'Orenbourg en 1833, jusqu'en 1842, il fut nommé successivement général de cavalerie (1843), membre du conseil impérial (1845) et membre du conseil d'amirauté (1847). En 1851 devint de nouveau gouverneur d'Orenbourg et commandant en chef de l'armée d'Asie.

sible. Qui est vraiment étonnant par sa gaîté intarissable et du meilleur aloi, c'est Langeron. Je voudrais bien, à son âge, être aussi frais d'esprit, car cet aimable vieillard n'a pas moins de 66 ans. Je dîne aujourd'hui chez l'ambassadeur de France, en petit comité, c'est-à-dire avec Benkendorf, Langeron et Troubezkoi. Cette réunion sera certainement des plus agréables.

---

*La comtesse Sophie Bobrinski*
*à la comtesse Charles de Nesselrode.*

19 juillet 1828.

Avez-vous des nouvelles de la grande Duchesse, de sa santé? J'en veux à la *Gazette* d'être si brève sur son compte. A propos de gazettes, j'espère que l'Europe va être contente de l'article qui nous concerne, et sept forteresses en trois mois, c'est du positif. La croix de Saint-Georges doit bien réjouir le grand Duc. Et la signature du Roi de France au contrat de mariage de la comtesse Schouvalof, qui est devenue comtesse S..., qu'en dites-vous? Et n'êtes-vous pas contente de voir ce vieux et gros roman terminé, enfin à la satisfaction publique et particulière des deux nations intéressées? Que dites-vous encore du mariage de Mlle Clémentine avec le comte Blome et ne trouvez-vous pas que toute sa vie, la princesse Bagration a joué à qui perd gagne?

*Le prince de Lieven*
*au comte Charles de Nesselrode.*

Londres, 13/25 juillet 1828.

Quelque favorable qu'ait pu vous sembler, mon cher Comte, l'amendement dans les dispositions du Cabinet anglais, que vous annonçait mon dernier courrier, vous ne vous trouverez assurément point préparé à la démonstration que je vous en offre aujourd'hui. Il n'y a pas dix jours que je vous rendais compte de tous les efforts qu'il en avait coûtés pour mettre le duc de Wellington en train d'une marche décente dans l'affaire du traité, et aujourd'hui, vous apprendrez non seulement son assentiment absolu à la proposition de la France de faire une expédition en Morée pour en chasser Ibrahim Pacha, mais encore que l'Angleterre lui fournit son assistance navale et ses conseils pour en assurer la réussite. Vous voyez que nous marchons vite dans la carrière du mieux. Cependant les paroles et les formes se ressentent toujours encore des anciennes aigreurs et des mauvaises inclinations; mais peu nous importent les formes si nous obtenons le fond.

Je vous rends également compte aujourd'hui d'une discussion à la Chambre Haute provoquée par lord Holland, sous le prétexte d'obtenir des renseignements officiels sur les affaires de la Grèce et du Portugal. Le but de lord Holland était plus spécialement de servir

notre cause et de se réhabiliter auprès de nous. C'était la première discussion directe sur le Protocole et le Traité. Le duc de Wellington y a déchargé son dernier venin sur ces deux actes d'incommode mémoire pour lui. Son discours au Parlement placé en regard de sa déclaration au Protocole que je vous envoie aujourd'hui (et dont l'original anglais est de sa propre rédaction) atteste la contradiction la plus extraordinaire entre ses paroles et ses actions. Cette déclaration porte en outre la preuve la plus flagrante du peu de capacité de cet homme d'État, et de son fiel, de son obstination, à côté de sa médiocrité. Il va être débarrassé du Parlement sous peu de jours; mais les affaires du Portugal, et plus immédiatement celles de l'Irlande, lui donneront, j'espère, assez de besogne pour le rendre traitable sur nos intérêts.

L'apparition à Londres du baron de Humboldt, et plus tard, et pour quelques jours seulement du comte de Walmoden, a excité quelques conjectures. Si je vous en parle, mon cher Comte, ce n'est que pour vous dire que, ni le voyage de l'un, ni celui de l'autre, n'avaient de but politique; j'en suis parfaitement sûr.

L'arrivée du comte Bjœrnstjerna[1], nommé ministre

1. Bjœrnstjerna (Magnus-Frédéric-Ferdinand), diplomate, général et écrivain suédois, né en 1779, mort en 1847. Entré fort jeune au service militaire, il prit part à la guerre de Finlande en 1808 et fut un des plus ardents promoteurs de la révolution qui en 1809 renversa du trône de Suède la dynastie des Wasa. Après avoir rempli, à cette occasion, une mission secrète auprès de l'empereur Napoléon, il servit avec éclat dans la guerre contre ce dernier, devint lieutenant-

du Roi de Suède à Londres (poste qui se trouvait vacant depuis plusieurs mois) attire aussi l'attention des spéculateurs en politique. Je ne puis encore aujourd'hui ni admettre, ni repousser ces conjectures. Je vous en parlerai avec plus de certitude dans quelque temps.

Je donnerai, ainsi qu'il convient, les informations nécessaires à Ribeaupierre et au comte Heyden à l'égard de l'expédition française. C'est, en vérité, une bonne affaire que nous devons, je pense, à l'habileté de Pozzo et aux bonnes et loyales dispositions de La Ferronnays.

Je me trouve en possession de nos bulletins jusqu'à celui du 20 juin/2 juillet de Karassou, qui donne le sommaire de nos succès depuis le commencement de la campagne. — Rien de plus brillant, de mieux combiné et de plus savamment exécuté. — Que la fin réponde à cet heureux début et nous n'aurons plus de vœux à former!

Je vous adresse ci-joint, mon cher Comte, une lunette d'approche dont j'ose faire hommage à l'Empereur.

Tout à vous, mon cher Comte, avec mes amitiés les plus sincères.

général en 1820 et fut nommé en 1828 ministre de Suède à Londres, où il séjourna jusqu'en 1846.

---

### *Le comte Charles de Nesselrode à sa femme.*

Odessa, 27 juillet 1828.

Tu seras sûrement bien surprise, chère amie, lorsque tu recevras une lettre de moi, datée d'Odessa. C'est au milieu de la mer Noire que je la commence pour avoir le loisir de te raconter tout ce qui s'est passé depuis Schoumla. Le siège de cette place pouvant traîner en longueur, vu la méthode prudente qu'on a adoptée pour s'en rendre maître, sans rien risquer, il a paru qu'il serait tout à fait inutile et jusqu'à un certain point, peut-être même, inconvenant que l'Empereur demeurât devant cette position pour diriger lui-même les travaux de cette espèce de siège. Sa Majesté a donc pris, à la satisfaction de tout le monde, le parti de profiter de cet entre-temps pour aller à Odessa passer quelques semaines auprès de l'Impératrice. En conséquence, nous sommes partis de Schoumla, le 21, au matin, sous une bonne escorte, commandée par Alexandre Benkendorf, et après trois marches nous sommes arrivés devant Varna. Là, l'Empereur a consacré une matinée à se rendre compte des préparatifs que Mentschikof a faits pour le siège de cette place. On s'est embarqué ensuite sur un bateau à vapeur qui nous a transportés à bord du vaisseau le *Paris* où cet excellent amiral Greigh nous a donné un excellent dîner, à

la suite duquel nous nous sommes rendus sur la frégate la *Flore* qui était destinée à nous faire voguer vers Odessa. Malheureusement les vents ne nous poussent pas autant que nous le voudrions. C'est le troisième jour que nous naviguons et ce n'est que demain au soir, au plus tôt qu'on nous donne l'espoir d'atteindre le port. Notre société est parfaitement bien composée et l'on est, du matin au soir, d'une gaîté charmante. Il y a avec l'Empereur, le grand-duc Michel, Wassiltchikof, Benkendorf, Potocki, Adlerberg[1], Serge Strogonof, Matussevitch, Bibikof[2] et moi.

Nous venons de débarquer, et je n'ai que le temps d'ajouter quelques mots pour t'annoncer que la traversée a été des plus heureuses et la surprise complète. L'Impératrice a appris l'arrivée de l'Empereur par les coups de canon que la frégate a tirés pour saluer.

1. Adlerberg (Wladimir Fedorowitch, comte), général russe, 1790-1884. Major général en 1828 se distingua dans l'expédition de Turquie, lieutenant général en 1833, directeur des postes en 1841, général d'infanterie en 1843, il fut créé comte et en 1852, l'Empereur le fit chancelier des ordres russes et ministre de sa maison. Comme homme d'État, il fut toujours le plus intime conseiller de l'empereur Nicolas, puis d'Alexandre II. Il prit sa retraite en 1872, mais resta membre du Conseil d'État.

2. Bibikof (Dmitri-Gavrilovitch), général russe, 1792-1870, fut gouverneur général de Kief et devint en 1852 ministre de l'intérieur.

*Le même à la même.*

Odessa, 30 juillet 1828.

Alexandre Tolstoï vient de m'apporter une expédition de Paris, très volumineuse qui, hélas! ne me laissera guère le temps de t'écrire longuement aujourd'hui. Ce qu'elle contient de plus remarquable, cette expédition, c'est que le pauvre La Ferronnays, après la clôture des Chambres, est obligé d'aller à Carlsbad chercher à rétablir sa santé qui s'affaiblit tous les jours davantage. C'est Rayneval qui le remplacera durant cette absence, ce qui veut dire que dans l'intérim rien ne sera changé à la politique de la France. Dieu le veuille, car jusqu'à présent elle a été parfaite pour nous! Les autres commencent aussi à s'humaniser. Metternich fait de nécessité vertu, et Wellington se calme de son côté. Lord Heytesbury est arrivé ici avant-hier et a eu ses audiences, hier. La première impression a été favorable. Je crois qu'il conviendra ; sa conversation est assez animée ; il a de l'esprit et de la finesse. Ce ne sera pas un ambassadeur silencieux et je vois en lui une bonne acquisition pour la société.

Je pense que nous passerons environ trois semaines ici. Dieu veuille que dans l'intervalle Schoumla et Varna tombent! Il ne nous faudrait plus alors que faire une apparition à l'armée, pour obtenir la paix. Je l'espère du moins, car avec ce Sultan, on n'est jamais sûr de

rien. C'est ainsi, chère amie, qu'avec la meilleure volonté du monde, et en mettant toute diplomatie de côté, il m'est absolument impossible de rien te dire sur les probabilités de l'avenir.

---

*Le même à la même.*

Odessa, 1er août 1828.

Pour te prouver, chère amie, que dans le monde politique tout va pour le mieux, je t'annonce que la France va envoyer 12 000 hommes en Morée et que les Anglais fourniront des vaisseaux pour les y transporter. En attendant, Ibrahim pacha a déjà fait des propositions pour évacuer la Grèce ; donc la voilà sauvée de l'une ou de l'autre manière, et Capo d'Istria est triomphant. Jamais l'union entre les trois Cours n'a été plus intime et jamais, je crois, on ne s'est attendu à en recevoir un plus éclatant témoignage. Cette heureuse détermination va également influer favorablement sur notre guerre. Se voyant ainsi abandonné et cerné de toutes parts, le Sultan devra se résoudre à céder à tant d'efforts réunis. Nos affaires prennent donc une bonne tournure, et c'est la première fois que je me permets des suppositions sur l'avenir et une réponse à la question que tu m'as si souvent adressée. C'est un courrier français qui m'a apporté cette bonne nouvelle.

Nous venons de recevoir de bonnes nouvelles de Georgie. Une expédition que Sipiaguin a dirigée sur Poti s'est rendue maîtresse de cette place importante, parce qu'elle est au nombre de celles que les Turcs n'auront plus le bonheur de revoir en leur possession et que de les avoir, c'est une facilité de plus pour la paix.

---

*Le même à la même.*

Odessa, 5 août 1828.

Les membres de notre corps diplomatique ont, pour la plupart, assez de la guerre et du quartier général. Lord Heytesbury en a une peur affreuse à cause de son état maladif, et a été enchanté d'apprendre que le duc de Mortemart, tout soldat qu'il est, préférera pourtant rester ici. Nous verrons comment on pourra les satisfaire sous ce rapport. Mais je prévois que Blome ne sera pas à retenir. Il est même déjà peiné d'être ici ; il ne voudrait manquer aucun coup de fusil et a vraiment le diable au corps. Il finira pas s'abîmer les yeux et la santé, ou bien il prendra un Turc pour un cosaque et sera fait prisonnier.

Nous n'avons aucune nouvelle de l'armée. L'amiral Greigh a eu une jolie affaire ; il a fait prendre par des chaloupes à l'abordage, dans le port même de Varna, 14 bâtiments. Notre marine se distingue un peu partout.

8 août 1828.

Les nouvelles de Constantinople nous annoncent le départ du grand vizir qui se rend au camp d'Andrinople avec tout le ministère. J'espère que c'est avec le dessein de traiter de la paix, je n'ose cependant pas m'en flatter avant la prise de Schoumla et de Varna.

---

13 août 1828.

Je n'ai rien de bien nouveau à te mander aujourd'hui. Paskévitch a pris encore deux petites forteresses. De la grande armée rien qui vaille la peine d'être cité. Le siège de Varna avance. On est déjà à 100 toises de la place. A Constantinople, il y a eu un mouvement des anciens janissaires. Mais le Sultan en a fait noyer trois cents et pour le moment l'insurrection se trouve réprimée. Le grand vizir, qui devait partir pour l'armée, a suspendu son départ.

---

*Le même à la même.*

Odessa, 20 août 1828.

Tu as tort de croire que l'Ambassadeur d'Angleterre

t'en imposera. Il est très simple et très rond dans ses manières, d'un commerce facile et agréable; sa conversation est enjouée et ses observations très fines. Je t'avoue qu'il me plaît beaucoup; il a eu le même succès auprès du couple impérial et si la suite répond au début, il ne laissera rien à désirer.

L'Impératrice part d'ici le 25; elle va visiter la Crimée et retournera ensuite directement à Pétersbourg, sans repasser par ici. Elle va par terre. Modène avec les demoiselles d'honneur, la comtesse Worontzof, Mme de Kissélef et peut-être Olga Narischkin iront par eau.

---

21 août 1828.

Un courrier que l'on attend de Schoumla ayant été retardé, nous avons encore passé la nuit ici et ne nous embarquerons que dans une couple d'heures. Je me trouve donc encore à même de t'écrire quelques lignes. Ce retard m'a procuré l'honneur et le plaisir de voir Mme Tatichtchef qui est arrivée hier au soir, très tard. Et comme il y a des gens heureux en tout, elle attrape encore l'Empereur ici et le verra au dîner de la Cour, auquel elle est invitée. Elle dit que le public autrichien est détestable pour nous. Elle vient demander pour son mari la permission de faire une apparition à Pétersbourg, et si elle obtient quelque espoir à ce sujet, elle s'y rendra elle-même, d'ici en droiture, sans retourner à Vienne où elle n'a pas l'heur de se plaire.

Je dîne à la Cour et aussitôt après le dîner nous nous rendons à bord du vaisseau. Le vent est excellent ; j'espère donc qu'on ne sera pas longtemps en mer. Mais il s'en faut de beaucoup que ce soit avec les mêmes sentiments que je ferai ce voyage. Nous nous éloignons; nous allons encore nous rejeter dans les grands événements de la guerre et nous nous trouverons pendant six semaines au moins dans une espèce de crise. Pour moi, mon espoir en Dieu est inébranlable et j'ai la conviction que la campagne, quand même elle ne nous conduirait pas aux portes de Constantinople, offrira des résultats bien glorieux, bien efficaces et tels qu'ils nous feront avoir la paix probablement dans le courant de l'hiver.

L'Impératrice laisse ici la petite grande Duchesse et y repassera pour la prendre, en revenant de la Crimée.

---

*Le même à la même.*

Odessa, 23 août 1828.

Tu seras bien surprise, chère amie, de recevoir encore une lettre de moi, datée d'Odessa, mais telles sont les vicissitudes des choses humaines. Avant-hier, nous sommes partis par le meilleur vent du monde, mais tout d'un coup il est devenu contraire et nous risquions de rester très longtemps en mer. Comme nous n'avions pas fait beaucoup de chemin, l'Empereur a mieux aimé

retourner à Odessa et faire le voyage par terre. Il avait ses calèches avec lui à bord et par conséquent, tous les moyens d'exécuter ce projet. Il emmène avec lui Benkendorf et nous nous rendons tous de nouveau par mer à Varna, sur la même frégate la *Flore*; mais nous sommes bien décidés à ne remettre à la voile que lorsque le vent sera très décidément favorable. A cet effet, nous coucherons à bord et ne descendrons à terre que pendant la journée. Je t'avoue franchement que je commence à prendre goût aux voyages sur mer. Même pendant que le vent était contraire et le roulis assez fort, je n'ai pas été malade; aussi trouvè-je cette manière de se transporter d'un endroit à l'autre assez commode, surtout lorsqu'on est, comme nous l'étions, en bonne société. Tout le monde restant avec nous, j'espère que notre traversée sera agréable. En chemin, nous avons eu de très bonnes nouvelles de l'amiral Greigh et de Worontzof. Elles compensent un peu l'effet fâcheux qu'ont produit quelques petits échecs essuyés devant Schoumla. L'Empereur veut toujours que l'on instruise le public de ces petites mésaventures, avec beaucoup de franchise et de vérité, aussi n'y a-t-il pas un mot à retrancher, ni à ajouter dans ce que tu liras dans le bulletin. Le dernier coup de main de Greigh est très hardi. Je suis enchanté de tout ce qui arrive d'heureux à ce brave amiral, dont le mérite a été souvent méconnu et qui a essuyé des persécutions.

L'histoire de La Rochejaquelein que racontent les gazettes n'est pas vraie. Lui et l'ambassadeur ont été

très peinés de voir ainsi dénaturé un fait très simple. La Rochejaquelein se trouvait à côté de l'Empereur lorsqu'on vit de loin s'avancer des cosaques portant des drapeaux turcs, pris à l'ennemi ; l'Empereur lui dit d'aller chercher un de ces drapeaux, ce qu'il s'empressa de faire immédiatement. Et voilà tout. C'est d'ailleurs de cette manière que La Rochejaquelein a relaté le fait à sa mère.

L'Impératrice me traite à merveille. Le voyage en Crimée n'aura plus lieu et elle repart dans 10 jours pour Pétersbourg.

---

*Le même à la même.*

A bord de la frégate *la Flore*, 24 août 1828.

Nous nous sommes embarqués au moment où l'Empereur a quitté Odessa. D'ailleurs, il a eu raison d'aller par terre, car le vent est très faible ; nous faisons peu de chemin et s'il ne souffle pas plus fort nous pourrions bien rester quatre ou cinq jours en mer. On rencontre quelquefois des vaisseaux venant de Constantinople ; les nouvelles que les derniers nous ont données, quoique très fraîches, ne nous apprennent rien de saillant. Le grand vizir est sorti de Constantinople et amène avec lui un drogman grec rappelé de l'exil, ainsi que Hadi-Effendi, le signataire de la convention d'Akkerman. On

veut en conclure que leurs dispositions sont devenues plus pacifiques. Dieu le veuille, mais je n'ose pas encore me livrer à cet espoir.

---

26 août 1828.

Depuis avant-hier le vent nous est devenu entièrement favorable et il a été si frais que nous venons de jeter l'ancre à Kavarna. Ici nous attendrons l'arrivée de l'Empereur qui ne peut pas y être encore. Il se rembarquera avec nous et nous le conduirons sur notre frégate. Nous n'avons été en mer que deux jours et demi. Nous resterons à bord jusqu'à l'arrivée de l'Empereur.

---

*Le même à la même.*

A bord de la *Ville-de-Paris*, 27 août 1828.

Nous avons été agréablement surpris, hier au soir, par l'apparition de l'Empereur qui a très heureusement traversé la route d'Odessa à Kavarna et qui est venu s'embarquer avec nous. Cependant le vent étant encore très fort le capitaine n'a fait lever l'ancre qu'à 9 heures du matin. Arrivé à Varna, on expédiera un bateau à vapeur à Odessa pour y porter les lettres de l'Empereur

à l'Impératrice et c'est de cette occasion que je profiterai pour t'envoyer mon épître.

L'Empereur a été fort content de son voyage, surtout de la cavalerie légère de la garde qu'il a trouvée dans le meilleur état possible. Le reste de la garde a marché sur Varna que l'on veut enlever à tout prix.

Ce post-scriptum était commencé devant Kavarna, je le termine devant Varna, à bord du vaisseau amiral, la *Ville-de-Paris*, où nous nous sommes tous transportés et où nous passerons la nuit. Demain nous descendrons à terre. Mentschikof continue à aller aussi bien que possible, mais sa blessure est grave. J'irai le voir, aussitôt que j'aurai débarqué, et, dans ma première lettre, je t'en parlerai avec plus de détails et te donnerai, sur les opérations devant Varna dont je n'ai encore qu'une idée confuse, des indications exactes. Nous avons dîné chez l'amiral, au bruit du canon qui tirait sur la place. L'Empereur est allé encore ce soir à terre pour voir le comte Worontzof et Mentschikof.

---

29 août 1828.

Nous sommes encore, chère amie, à bord de notre bonne *Ville-de-Paris*. L'Empereur est allé hier à terre, mais est revenu pour dîner. On prétend que c'est aujourd'hui que nous débarquons, mais on ne sait pas encore où placer le camp. Je t'avoue que ce retard ne

me chagrine aucunement. On est parfaitement ici et beaucoup mieux que sous la tente, d'autant plus que tous ces jours-ci le temps a été assez froid. L'équinoxe passé, on prétend que les chaleurs reviennent encore et que le mois d'octobre est très beau. Nous resterons décidément devant Varna; on ne retourne plus à Schoumla, car c'est d'ici que sera le point de départ pour les opérations ultérieures, si elles doivent et peuvent avoir lieu encore. L'Empereur a été extrêmement content de tout ce qu'il a vu devant Varna; il a donné à Mentschikof le Saint-Alexandre et à Perowski le grand Sainte-Anne.

Les gardes vont être employés tout de suite et c'est le général Golovine[1] qui aura un commandement important de l'autre côté de ce que l'on appelle le Liman, nom donné aux lagunes de la mer Noire, où il pourra fermer aux Turcs toute communication avec Varna. Je reviens de ma visite au camp et j'y ai vu Mentschikof. Il est encore faible et a l'air de beaucoup souffrir; sa guérison sera une affaire de quatre à cinq mois. Dieu veuille qu'il ait la force de résister à tant de souffrances. Il cause, plaisante même et a toute sa tête à lui. On l'embarquera demain pour le transporter à Nikolaïev où il désire rester. De chez lui, je suis allé chez Worontzof qui est comme dans son élément; c'est un tout autre homme à la tête des troupes. En le voyant au milieu de son quartier général, donnant des ordres à droite et à

1. Golovine (Eugène-Alexandrovitch), général russe, 1795-1858.

gauche, adressant à chacun la phrase qui lui convient, je me suis rendu compte de son caractère éminemment militaire et j'espère qu'il achèvera ce que Mentschikof a si bien commencé. Perowski est aussi sur les dents; il passe les nuits dans les tranchées.

---

*Le même à la même.*

A bord de la *Ville-de Paris*, 31 août 1828.

C'est toujours de la bonne *Ville-de-Paris* que je t'écris, chère amie. Il a été décidé, hier, que l'on y resterait tout à fait jusqu'à la prise de Varna, tellement on s'y trouve bien. Pour ma part, j'applaudis fort à cette résolution, car on est dans une bonne chambre qui vaut mieux que la tente, les nuits, sous ce beau climat, étant déjà très froides. On continue à bombarder Varna; aujourd'hui on y lance des fusées à la Congrève. Un corps qui essayait de nous tourner sur notre droite a été repoussé. Aussi ai-je l'espoir que dans quelques jours nous pourrons vous annoncer la reddition de la place. J'irai aujourd'hui à terre pour organiser une Chancellerie dans une tente, au bord de la mer, car le vaisseau est tellement plein qu'il n'y a plus un coin à y occuper, ce qui me fournira l'occasion de faire une bonne course à cheval, dont je sens vivement le besoin. Mais ce que je désire plus vivement encore, ce sont des

lettres de toi; Odessa m'avait gâté, maintenant il n'y aura plus aucune régularité dans l'arrivée des postes et des courriers. Les communications avec Odessa sont fréquentes et l'Empereur a eu, hier, avec le bateau à vapeur, en quarante heures, des nouvelles de l'Impératrice. Nous avons reçu par le même bateau la nouvelle d'un avantage que Paskévitch a remporté. Il faut convenir que celui-là n'est pas malheureux, tout lui réussit.

J'ai eu hier, une lettre de Blome, qui se désole de ne pas être avec nous; j'espère que ses regrets diminueront lorsqu'il saura que le quartier général est établi à bord d'un vaisseau. Depuis notre départ d'Odessa, nous ignorons tout à fait ce qui se passe dans le reste de l'univers; je n'ai eu ni gazette, ni dépêche, ni lettre.

---

1er septembre 1828.

La journée d'hier a été signalée par quelques faits heureux. On a enlevé à la baïonnette une redoute que les Turcs conservaient en avant de la place. Le général Golovine a pris position de l'autre côté de Varna et un débarquement qui devait soutenir ces mouvements a parfaitement réussi. On a surpris du bétail et fait quelques prisonniers. Dans la redoute, tout a été passé au fil de l'épée. En même temps, nous avons reçu de meilleures nouvelles de Schoumla. Les Turcs, encou-

ragés par un premier succès, ont fait une attaque générale et particulièrement sur notre ligne, mais ils ont été repoussés de toutes parts et ont essuyé des pertes considérables. Il en résulte qu'on n'a plus autant d'empressement pour se retirer de devant Schoumla.

Hier, on a embarqué le pauvre Mentschikof. J'ai été le voir auparavant; je l'ai trouvé bien faible et avec de la fièvre. Je t'avoue que je ne suis pas sans inquiétude à son égard. On dit cependant qu'il a bien supporté le transport assez difficile à bord de la frégate, et qu'il y était mieux, hier au soir, qu'il n'avait été, le matin, à terre. L'Empereur est allé le voir sur la frégate.

La Rochejaquelein est ici; je l'ai vu, hier. Il en a assez de Schoumla; je crois même qu'il a assez de la guerre. Il ne se portait pas très bien et se plaignait d'avoir de la fièvre; cela peut avoir, à la vérité, calmé son ardeur.

Benkendorf, qui entre chez moi, te dit mille choses aimables. On n'est pas meilleur que lui. Il m'a appelé pour voir un engagement de cavalerie avec un parti turc qui a fait une sortie. On est ici comme aux premières loges; c'est vraiment un spectacle unique. Dieu veuille cependant que nous n'en jouissions pas trop longtemps!

*Le même à la même.*

A bord de la *Ville-de-Paris*, 4 septembre 1828.

J'ai passé hier la matinée à terre. J'ai voulu, entre autres, voir le pauvre Perowski qui est grièvement blessé, mais il dormait lorsque je me suis présenté chez lui et comme les médecins ne veulent pas qu'il voie trop de monde, je suis parti sans le voir. La balle lui est entrée sous l'aisselle et est sortie à l'omoplate. Il a été saigné deux fois, on espère le sauver, mais c'est néanmoins un cas bien grave. En arrivant à bord et en parlant de la blessure de Mentschikof, l'amiral Greigh me disait que si Perowski n'avait pas encore eu le même sort, c'était un vrai miracle, tellement il s'exposait. L'amiral n'a été que trop prophète; c'est dans la tranchée qu'il a été blessé; il y restait jour et nuit et n'en sortait pas. George Tolstoï a eu aussi une légère égratignure. Un éclat de bombe lui a donné une tape sur l'oreille. C'est une véritable fatalité qui s'attache à tout ce que nous avons de distingué en fait de généraux et d'officiers. Perowski a été victime de son zèle et de son ardeur. C'est dommage; sous des chefs comme Mentschikof et Worontzof, il aurait acquis de l'expérience et serait devenu un bon général. Dieu veuille qu'il en réchappe, car ce serait une véritable perte.

En revenant, hier, à bord, j'y ai trouvé un courrier de Paskévitch nous annonçant la prise d'Akhaltsikh.

Rien ne lui résiste; il prend toutes les places d'assaut et fait vraiment la plus belle campagne possible.

Nous avons passé vingt-quatre heures en pourparlers avec les Turcs; l'amiral Greigh a eu une entrevue avec le Capitan Pacha, à bord du vaisseau l'*Impératrice-Marie*. Mais malheureusement ces conversations n'ont abouti à rien; et comme il était évident que les Turcs ne cherchaient qu'à gagner du temps, on a recommencé les hostilités. Lorsque la brèche sera faite, ce qui aura lieu, j'espère, d'ici à vingt-quatre heures, ils changeront de ton et seront plus coulants et moins verbeux.

J'ai établi ma chancellerie à côté du camp de Worontzof; Sacken et Boutenief[1] y viennent tous les deux jours pour travailler avec moi. Tout cela produit du décousu, mais il n'y a pas moyen de faire autrement. A bord, nous n'avons pas de place pour tout ce monde; cela me procure toutefois l'occasion de faire quelques verstes à cheval et c'est un exercice qui est toujours excellent pour moi.

Notre genre de vie à bord de la *Ville-de-Paris* est toujours le même et paraît convenir à nos santés respectives. L'Empereur et toute sa suite se portent à merveille. Le soir, après les courses et les écritures de la journée, le whist va son train. J'ai fait dessiner notre partie et je voulais te l'envoyer, mais comme on pique les lettres à la quarantaine d'Odessa, je crains qu'on ne me gâte ce chef-d'œuvre de l'école moderne et

1. Boutenief (Appolinari-Petrovitch), diplomate russe, membre du conseil de l'Empire, 1787-1866.

je me réserve de te le présenter moi-même. Qu'il sera beau, chère amie, le moment où je pourrai réaliser ce projet!

---

*Le comte Blome*
*à la comtesse Charles de Nesselrode.*

Odessa, 24 août/5 septembre 1828.

Témoin, chère comtesse, de l'exactitude et des infatigables soins que met Nesselrode dans sa correspondance avec vous, je me suis fait scrupule de vous exposer à recevoir des duplicata de ce qui se passe. Mais je suis d'autant plus jaloux de me prévaloir de l'à-propos qui s'offre à moi pendant la navigation de Son Excellence M. le Vice-Chancelier, qui paralyse sa plume, pour me procurer la satisfaction de vous donner de ses nouvelles.

Je commencerai d'abord par vous dire que depuis que la goutte au pied a achevé de le revêtir de toute le dignité de ses nouvelles fonctions, je ne l'ai jamais connu ni mieux portant, ni plus vigoureux à tout braver et à tout supporter. Je prie Dieu qu'il le conserve ainsi, et je vous préviens que ce n'est pas un mari qui vous reviendra, ni un papa, mais un promis dans toute sa fraîcheur. Il forme un contraste avec l'ami de la maison, de la figure duquel je prie Machou de ne pas s'effrayer, car il a tout à fait l'air d'un vieux Bulgare.

L'Empereur s'était embarqué par le meilleur vent possible, mardi passé, à 5 heures de l'après-dîner. Mais jamais on ne peut compter sur ce perfide élément. Le vent a changé, et avec violence, de manière que Sa Majesté a pris le parti le plus sage, et que personne ne comprend mieux que moi, c'est de revenir ici et de faire route par terre. Comme le retour a eu lieu pendant la nuit, la surprise a été complète.

Benkendorf, Potocki, et quelques autres se sont empressés de profiter de l'occasion pour débarquer et passer tranquillement la nuit sur la terre ferme. Il n'y a que l'*ancien officier de marine* qui, par souvenance de son premier métier, ait préféré rester à bord jusqu'à 10 heures du matin, où il m'a fait enfin le plaisir de venir m'embrasser.

Après le dîner, environ à 6 heures, ces Messieurs sont retournés à bord de la *Flore*, où la présence de Muller me permet d'être sans inquiétude pour leurs estomacs. Par un bonheur inouï, le vent s'est de nouveau trouvé à leurs ordres et les a fait bientôt perdre de vue.

S. M. l'Empereur s'est mis de son côté un peu plus tôt en route, en calèche, et l'Impératrice l'a accompagné pendant quelques verstes. Il n'a d'ailleurs pris avec lui que le général Benkendorf seul. Tout est calculé pour sa suite au plus strict nécessaire. Il n'y a qu'un marmiton qui soignera le service de la table.

Le voyage de l'Impératrice en Crimée a été contremandé, et celui de Pétersbourg n'en aura lieu que d'au-

tant plus tôt. On dit que le départ est fixé au 9 septembre. La Grande-Duchesse, grâces à Dieu, va très bien; mais elle a maigri et elle réclame des ménagements.

Modène tient bon, et comme il ne peut pas faire la tournée en Crimée avec sa Souveraine, il veut la faire seul. J'en ai moi-même la plus grande envie, et si je pouvais prévoir qu'on me tiendrait encore dix jours stationnaire ici, je n'hésiterais pas à faire cette course.

Tout ce qui est du grand quartier général est à Odessa, y compris tous les étrangers. Nous attendons premièrement des ordres de l'Empereur, avant de nous mettre en route, parce que ce ne sera qu'après l'arrivée de Sa Majesté à Varna, que la question des opérations ultérieures sera définitivement résolue. Pour ce qui regarde ma personne, vous savez qu'elle est essentiellement terrestre, et ce sera toujours à cheval et non sur un tillac que je me rendrai à ma destination.

Je suis sûr que la mort de Constantin Benkendorf vous aura causé de sincères regrets. La douleur du frère est vraiment touchante. Au milieu d'une foule d'occupations qui forcément l'obligent à s'en distraire, il fond tout à coup en larmes. On attend ici dans huit jours le corps du défunt, de Kavarna, afin d'être transporté au lieu de sa sépulture à Stuttgart pour le réunir à sa femme.

Je me suis séparé avec une grande peine de Wassiltchikof. *Il n'est pas bien.* Dieu veuille que le repos et les soins des siens lui procurent la force d'arriver jus-

qu'au printemps pour pouvoir aller à Carlsbad, dont les eaux peuvent seules, je crois, être pour lui une dernière planche de salut.

Nous avons encore de très grandes chaleurs pendant le jour. Mais comme celui-ci est de beaucoup diminué, il y a une différence extraordinaire avec la température de la première moitié de ce mois et le beau temps d'Odessa va commencer maintenant.

Nous possédons ici Mme l'Ambassadrice de Vienne. Elle est vraiment très conservée pour une grand'-maman, et destinée à fournir un second tome à Mme Zzazonjeck.

Chère comtesse, je manquerai toute ma vie de paroles pour vous exprimer, soit en prose, soit en vers, combien je vous suis dévoué. Mille tendres amitiés, je vous prie, au prince Galitzine.

---

*Le comte Charles de Nesselrode*
*à sa femme.*

A bord de la *Ville-de-Paris*, 6 septembre 1828.

C'est toujours de la *Ville-de-Paris* que je t'écris, chère amie. Varna n'est pas pris encore. On nous fait espérer que la batterie de brèche sera prête demain. Nous verrons l'effet qu'elle produira. Cette guerre est de celles où il faut souvent s'armer de patience et ces

travaux de siège sont longs et pénibles. Je crains que nous ne soyons bientôt dans le cas de quitter notre vaisseau où nous sommes si bien. Mais il ne serait pas prudent pour l'Empereur d'y rester pendant les vents de l'équinoxe dont nous commençons déjà à avoir un avant-goût. Je regretterai ce séjour, car on y est comme dans une bonne maison bien close et bien chaude, et la chère tente n'offre pas, il s'en faut de beaucoup, les mêmes avantages dans cette saison. Enfin, il faut s'y résigner, et ce n'est jamais de ce genre d'inconvénients que je me plaindrai. L'important est que tout se termine bien ; on a bien vite oublié ses petites souffrances.

Tu seras sûrement bien aise d'apprendre que Perowski va parfaitement bien. Je viens de le quitter et de passer une heure avec lui. Il est gai, fort, et n'a pas l'air de souffrir. Il a bonne mine, et, à le voir ainsi, on ne dirait jamais qu'il a été si grièvement blessé. Le chirurgien le regarde comme tout à fait hors de danger. Il compte s'embarquer demain et se faire transporter à Odessa. Il n'a pas de fièvre, il est bien plus fort que ne l'était Mentschikof; aussi j'espère qu'il supportera bien le trajet.

Le baron Fréderiks, arrivé d'Odessa, m'a apporté des lamentations de Blome, qui grille d'impatience de venir nous rejoindre. Le fait est que nous ne savons trop où placer tous ces diplomates; ils devraient être heureux et contents de rester paisiblement à Odessa, d'autant mieux que j'ai plus que jamais raison de croire qu'après la prise de Varna notre séjour à l'armée ne se prolon-

gera guère. Tu apprendras, j'espère, cette nouvelle avec quelque plaisir.

Après avoir été quelque temps dans l'ignorance la plus parfaite de tout ce qui se passe en Europe, nous avons reçu hier un courrier de Londres et beaucoup de gazettes. Ce sera suivi bientôt, je l'espère, d'un courrier de Pozzo di Borgo, qui nous portera la confirmation de la nouvelle du départ de l'expédition française. Je pense que maintenant tu n'en doutes pas. Ce qui me fait pour le moins autant de plaisir, c'est que le duc de Mortemart a reçu une lettre de La Ferronnays, très rassurante sur l'état de sa santé. Les eaux lui ont encore fait cette fois-ci beaucoup de bien. Dieu veuille qu'il se rétablisse, il nous est bien nécessaire !

Une lettre du comte Stackelberg m'apprend seulement que la grande-duchesse Hélène va passer l'hiver à Naples. Il marchande pour elle l'hôtel Paterno. Anstedt mande que les eaux d'Ems lui ont fait le plus grand bien. Mais tu en sais davantage sous ce rapport et j'ai tort d'envoyer ainsi l'eau à la rivière.

Adieu, très chère amie, j'ai épuisé pour le moment tout ce que j'ai à te dire, excepté le chapitre des sentiments que je t'ai si invariablement voués.

---

### *Le même à la même.*

A bord de la *Ville-de-Paris*, 11 septembre 1828.

Les choses vont ici leur train, c'est-à-dire que les travaux de siège avancent aussi vite et aussi bien que possible. Mais encore cette célérité est-elle bien lente au gré de nos désirs. Il est certain que les Turcs se défendent bien. Si les Prussiens, en l'année 1806, avaient mis la moitié autant d'obstination à défendre les places de l'Elbe et de l'Oder, ils n'auraient pas vu leur monarchie envahie en moins de deux ans.

---

12 septembre 1828.

Nous n'avons pas Varna encore, quoique nous en fassions tomber les murs les uns après les autres. Il faudra, je le crains, en venir à un assaut. On s'y serait décidé déjà, si l'Empereur n'avait espéré toujours épargner le sang de ses braves troupes. En général, il manifeste des sentiments d'humanité qui sont admirables. Tous les jours, il visite les blessés et leur porte des consolations.

L'aide de camp de Paskévitch est ainsi arrivé avec la relation du fameux assaut d'Akhaltsikh, qui est vraiment une affaire à la Souvarof. On s'est battu pendant

treize heures; il a fallu prendre la ville, maison par maison. Cet assaut fait le plus grand honneur à l'armée de Georgie. Aussi l'Empereur n'a-t-il pas hésité à envoyer le cordon bleu à Paskévitch, et je trouve qu'il a bien fait, malgré les cris qu'on va jeter très injustement.

Je rentre d'une jolie promenade que je viens de faire à cheval et que le temps a singulièrement favorisée; il commence même à faire chaud. Je n'ai pu voir Worontzof qu'un moment. Je crois que l'on se décidera à livrer l'assaut demain. Dieu veuille qu'il réussisse!

---

### *Le même à la même.*

A bord de la *Ville-de-Paris*, 13 septembre 1828.

Tu me demandes de t'expliquer comment il se fait que nos opérations n'aient pas été plus vives et de te dire pourquoi nos progrès sont si lents. C'est une grande question que tu m'adresses et à laquelle il n'est pas facile de répondre. Tu me permettras de réserver ce sujet, trop long à traiter, pour mon retour. Qu'il te suffise de savoir pour l'instant qu'un siège exige toujours beaucoup de temps, surtout lorsque la forteresse est défendue par des Turcs, qui, derrière les murs, se battent aussi bien qu'en rase campagne ils se battent mal. Nous en avons un exemple probant sous les yeux.

Malgré cela, j'espère que les résultats de la campagne seront très beaux. Mais qu'ils soient suffisants pour décider le Sultan à une paix telle que nous devons la vouloir, c'est ce qu'il serait difficile de dire jusqu'à présent et, pour ma part, je pense qu'il en faudra venir à une seconde campagne. Tout dépendra de ce que l'on croira pouvoir faire, après la prise de Varna ; il nous reste encore à peu près quatre semaines pendant lesquelles on pourra agir. Dieu veuille qu'elles soient bien employées!

Notre corps diplomatique a été si malheureux à Odessa que l'Empereur a pris pitié de lui. Il vient de lui envoyer un vaisseau de ligne pour le faire venir ici. J'ai écrit aussi à Blome d'arriver et celui-là ne se fera pas attendre. Je t'avoue que j'aurais autant aimé qu'ils restassent à Odessa. Ce sera une grande charge et un grand train de plus, surtout dans un pays de montagnes où les mouvements ne sont ni faciles ni commodes. Nous sommes allés aujourd'hui au camp pour le *Te Deum* qu'on y a chanté à l'occasion du brillant assaut d'Akhaltsikh. Ces courses à cheval, qui sont toujours d'une quinzaine de verstes me font grand bien.

---

### *Le même à la même.*

A bord de la *Ville-de-Paris,* 14 septembre 1828.

A défaut de nouvelles très intéressantes, ce courrier te portera au moins quelques lignes pour te rassurer sur l'état de mon auguste santé, qui, grâce à Dieu, se soutient toujours très bien. Cette nuit, on a enlevé un camp turc et pris un canon et un drapeau. Ce camp était hors de la forteresse. Un corps turc s'est montré vis-à-vis de celui qui bloque la place, du côté opposé à celui où nous sommes et qui est commandé par Bistrom. Nous verrons ce qu'il fera. En attendant Soukhozaneth[1] a été envoyé pour lui couper la retraite. Il se peut que, demain ou après-demain, il y ait une jolie affaire de ce côté-là.

Je t'annonce que La Rochejaquelein en a eu assez de la guerre. Il est parti pour Paris. Se sentant un peu malade, il a saisi ce prétexte pour s'en aller. Sa conduite, je te l'avoue, n'a pas été digne du nom qu'il porte, c'est un grand parleur et rien de plus, avec une mauvaise éducation. Il a eu quelques histoires avec cet excellent ambassadeur, où il n'a pas montré beaucoup de savoir-vivre, tandis que les autres Français, et surtout le fameux

1. Soukhozaneth, général aide-de-camp russe (1785-1861), prit part à toutes les guerres de la Russie contre Napoléon. Dans la guerre contre la Turquie (1826-1829), chef d'état-major de l'armée assiégeante de Braïlof. Ministre de la guerre en 1856.

Charles La Ferronnays se conduisent, on ne peut pas mieux.

Nous venons de recevoir la nouvelle que Soukhozaneth a déjà complètement tourné l'ennemi; nous pouvons donc espérer que l'on gobera le corps turc qui s'est si imprudemment avancé vers la position occupé par Bistrom[1].

---

*Le même à la même.*

A bord de la *Ville-de-Paris*, 18 septembre 1828.

Le courrier de Pétersbourg, arrivé hier, m'a apporté, chère amie, ta lettre du 4/16 septembre. Vous étiez alors sous le coup de la première impression que vous ont causée les petits échecs essuyés devant Schoumla. J'espère que depuis elle se sera un peu calmée et que vous aurez compris que les choses ne vont pas si mal que vous le pensiez. On pourra même en finir avec la campagne de cette année, d'une manière assez brillante, si le mouvement de Soukhozaneth s'exécute avec vigueur. Il a déjà enlevé un petit camp turc. Dans cette rencontre, le grand Nostitz a chargé avec deux escadrons des uhlans de la garde. Jusqu'à présent nous ne

1. Bistrom (Carl Ivanovitch), général aide-de-camp russe, 1770-1838, prit part aux guerres de 1806 à 1807 et de 1812 à 1814. Nommé, en 1825, général commandant de la garde; commandait en 1828 un corps détaché au sud de Varna, où il eut le 16 septembre à repousser une attaque furieuse de Omer-Vrione pacha.

voyons pas que les Turcs aient l'air si enchanté de leurs succès partiels, ni qu'ils soient devenus plus terribles. Mais Varna n'est pas encore en notre pouvoir. Worontzof en poursuit le siège avec beaucoup de calme et la certitude de réussir, sans trop s'embarrasser de ce qui se passe autour de lui. J'ai dìné, hier, chez lui, et j'ai longuement causé avec lui. Ses idées sont claires et justes, sa manière d'être avec le soldat, les officiers et les généraux, est parfaite. A la tête d'une armée, il est dans son élément, et plus je le vois, plus je pense comme ton frère que c'est le meilleur général que nous ayons.

Bistrom a été attaqué aujourd'hui par Omer Vrione[1], mais il l'a vigoureusement repoussé. J'espère que demain Soukhozaneth l'attaquera de son côté et que l'affaire deviendra décisive. Je ne sais si je t'ai informée que l'on a envoyé un vaisseau de ligne chercher les diplomates. Ils étaient malheureux à Odessa; je ne sais s'ils se trouveront beaucoup mieux ici. Quant à moi, je suis enchanté que le temps nous permette toujours d'habiter notre vaisseau. Hier, à la vérité, le vent a été très fort, mais aujourd'hui le temps est de nouveau magnifique, il fait presque trop chaud.

1. Omer Vrione, général turc, né en 1789, mort en 1836.

19 septembre 1828.

Nos justes espérances ne se sont malheureusement pas réalisées. Jamais combinaison n'a promis de plus brillants résultats. Un excès d'audace d'un brave et excellent officier l'a fait échouer. Le général Dournof, au lieu de se borner à occuper un plateau qu'il venait d'enlever et d'attendre qu'il fût garni de 30 pièces de canon, s'est précipité avec une brigade dans le camp turc, où il a été enveloppé par un ennemi très supérieur en nombre et a péri, victime de son audace. Alors, le prince Eugène de Wurtemberg n'a pas cru pouvoir continuer l'attaque et a repris la position qu'il occupait avant le combat. Tu trouveras, chère amie, les détails de cette journée dans le bulletin, où, comme toujours nous disons la vérité et rien que la vérité. Elle aurait pu avoir des résultats très brillants, mais son mauvais succès n'aura aucune influence sur le dénouement final de la campagne. Le siège de Varna est suffisamment couvert et les travaux ont si bien avancé ces jours-ci que je ne me permets pas le moindre doute sur la reddition de la place. Ainsi ne vous découragez pas et, crois-moi, tout ira bien encore. Tu sais que je ne me fais pas illusion et n'avance pas légèrement de pareilles assertions. Je regrette bien vivement ce pauvre Dournof. Il s'était beaucoup distingué et par sa bravoure et par son intelligence et encore la veille de cette malheureuse affaire, Diebitch me disait que c'est un des

généraux dont il a eu lieu d'être le plus content devant Schoumla.

---

*Le même à la même.*

A bord de la *Ville-de-Paris*, devant Varna,
22 septembre 1828.

A présent, chère amie, Varna ne saurait manquer d'être pris. Blome vient de nous arriver. Avec la rapidité de l'éclair, il s'est précipité dans la voiture au premier avis, et, en trois jours, il a franchi la distance entre Odessa et Varna. Ici, cependant, notre pauvre ami éprouvera un cruel désappointement, car il ne pourra nous voir que rarement. Au passage du Dniester, il a eu le talent d'avoir le mal de mer, et il m'a déjà déclaré, par écrit, qu'il ne saurait se rendre à bord de *Paris*. Je vais donc, demain matin, descendre à terre, pour avoir une entrevue avec lui et, à mon retour, tu apprendras ce qu'il m'aura dit. Le vaisseau de ligne, qui transporte ses illustres collègues, comte de Palmstierna dans le nombre, n'est pas arrivé encore.

Quant au siège de Varna, je suis presque tenté de ne plus t'en parler; je conçois l'impatience que vous devez éprouver, à en juger par la nôtre qui est presque à bout. Hier et avant-hier, on a fait sauter deux mines, ce qui nous a offert un bien beau spectacle et ce qui fera,

j'espère, avancer le siège, lequel est bien la plus ennuyeuse de toutes les opérations militaires. Comme je suis destiné, depuis que j'ai quitté la cavalerie, à faire un cours complet de stratégie, mise en pratique, il est juste que je passe aussi par là, mais je t'assure que cela n'est nullement amusant, quoique fort instructif. A mon retour, je ne parlerai que de brèches et de mines, de bastions et d'escarpes, de traverses et de cunettes, comme Galitzin, lorsqu'il a été fait jadis Procureur du Sénat ne parlait, que d'ukases et de lois. Cependant je te prie de croire que mon ardeur guerrière ne va pas au point de visiter les tranchées; je reste tranquillement sur mon vaisseau où n'arrive aucun boulet perdu.

---

23 septembre 1828.

Je suis descendu à terre et j'ai vu le Blome, tout fringant et tout heureux d'être de nouveau parmi nous. Il s'est déjà donné le plaisir d'aller à la tranchée. Il veut à toute force faire preuve de courage; nous avons beau lui dire que nous le croyons sur parole, il ne veut rien entendre. Il m'a parlé de ses collègues, qui, tout en étant fâchés d'ètre relégués à Odessa, ne sont nullement enchantés de venir ici. Aussi j'espère bien que leur séjour et le nôtre ne sera plus très long. Parmi eux, il n'y a de raisonnable que l'ambassadeur d'Angleterre; il a plus d'esprit que les autres et se moque d'eux, depuis

le matin jusqu'au soir. Palmstierna a été une bonne pratique pour lui.

Je ne saurais te dire ce que l'on fera après Varna, je crois que personne ne le sait. Cela dépendra beaucoup du moment où l'on prendra cette place. Il y aurait bien encore plusieurs choses à faire, mais c'est bien tard et je suppose qu'on se bornera à prendre des quartiers d'hiver, en continuant à assiéger Silistrie et Guirgevo, que l'on finira probablement par prendre dans le courant de l'automne. Alors ce sera encore une belle campagne et il n'est pas impossible que la paix s'en suive dans le courant de l'hiver.

Ton opinion sur Stieglitz est très juste ; c'est un homme d'un esprit profond, très instruit de ce qui se passe dans d'autres pays et tout à fait au-dessus de sa sphère. Il a écrit dernièrement une lettre à Blome sur la situation de l'Angleterre qui serait digne de trouver place parmi les dépêches d'un ambassadeur.

---

### *Le même à la même.*

A bord de la *Ville-de-Paris*, 27 septembre 1828.

Aujourd'hui, chère amie, je suis heureux de pouvoir te donner de meilleures nouvelles. Le général Geismar[1]

1. Geismar (baron Théodore), général aide de camp russe, 1783-1848. Originaire de Westphalie, commença son service militaire en Autriche, passa en 1810 au service de la Russie.

a eu une affaire magnifique. Avec 4200 hommes, il est tombé à minuit dans un camp turc de 26 000 hommes, a pris 7 canons, 24 drapeaux, tous les bagages de ce corps, 6000 chevaux et 10 000 fusils; il a fait rentrer les débris à Widin. Cette affaire lui fait le plus grand honneur; il est impossible de montrer une intrépidité plus brillante. Ici aussi, nous arrivons au commencement de la fin. Avant-hier, on a fait une reconnaissance pour voir si la brèche était praticable et si on pourrait se loger dans le bastion. Cette reconnaissance a été confiée à deux compagnies de chasseurs et à deux compagnies du régiment d'Ismaïlovski. Elles ont si bien réussi qu'elles sont entrées jusque dans le milieu de la ville et ont enlevé deux drapeaux et encloué 14 canons. Il en est résulté qu'un parlementaire est arrivé et que, dans ce moment, on traite de la reddition de la place.

Le corps diplomatique est venu nous rejoindre, avant-hier. Je les ai tous vus à bord de leur vaisseau de ligne où ils resteront. Vous n'aurez pas de sitôt le plaisir de voir nos deux ambassadeurs. Avant de se rendre à Pétersbourg, ils veulent, l'un et l'autre, faire une petite apparition chez eux et ne nous reviendront qu'au mois de janvier. Il est décidé que nous nous en retournerons par mer et par Odessa. L'Empereur cherchera certainement à être rendu à Gatchina le 14 octobre, mais je ne vois pas trop comment cela pourra être possible. Quand même Varna se rendrait aujourd'hui, il faudra qu'il passe au moins encore une hui-

taine de jours ici pour régler tous les arrangements nécessaires, relativement aux opérations ultérieures et aux quartiers d'hiver.

Il est arrivé à Blome une plaisante et piquante aventure. Un chien est entré dans sa tente et a enlevé le sac où il avait sa poudre, et comme on ne trouve au camp que de la poudre à canon, il a dû se résigner à paraître devant nous avec une coiffure à la Titus.

Les pourparlers pour la prise de Varna se poursuivent, mais rien n'est conclu encore.

---

### *Le même à la même.*

A bord de la *Ville-de-Paris*, 29 septembre 1828.

Enfin, chère amie, voilà Varna à nous. Ce matin, l'amiral Greigh qui était dans la tranchée nous l'a fait savoir par le télégraphe. Je n'en connais pas encore les conditions. L'Empereur est allé tout de suite à terre et nous ne saurons les détails qu'à son retour. Déjà hier, pendant que l'on traitait, il y avait une grande fermentation dans la ville et Youssouf pacha, voyant que le capitan Pacha hésitait à sanctionner les conditions auxquelles il avait souscrit n'a plus voulu rentrer dans la place et est resté au camp de Worontzof. C'est là où je l'ai vu arriver hier, en revenant de chez Blome où j'avais dîné. Il était accompagné d'une suite de vingt

personnes environ, il avait envoyé dire à tous les siens de le suivre. C'est probablement ce qui aura décidé définitivement le capitan Pacha à se rendre.

A présent que Varna est pris, je pense que l'Empereur ne restera plus longtemps ici. Pour ma part, je m'en irai de nouveau par Odessa et par mer. Là, je ne m'arrêterai que le temps nécessaire pour voir lord Heytesbury, ensuite vingt-quatre heures à l'endroit où je laisse mes chevaux pendant l'hiver et puis je t'arriverai avec ma célérité ordinaire. Prions Dieu que rien ne dérange un aussi beau projet. Il serait si heureux qu'il pût se réaliser sans retard et sans entrave. Quel beau jour, chère Marie, que celui où je vous serrerai contre mon cœur, toi et les enfants. L'Empereur n'aspire aussi, de son côté, qu'à ce moment, et celui qui a prétendu que son ambition devait troubler le repos de l'Europe s'est bien trompé. Il n'en a d'autre au fond du cœur que celle de vivre tranquille au sein de sa famille.

---

Varna, 30 septembre 1828.

C'est à discrétion que Varna s'est rendu. La garnison est prisonnière de guerre. C'était une désolation complète dans la ville. L'Empereur l'a déjà parcourue hier et a fait le tour des fortifications. Un tel dénouement est des plus heureux. Nous avons obtenu les mêmes résultats qu'un assaut nous aurait procurés. C'est Alexis

Lobanof[1], fait général, pour avoir commandé une brigade dans la tranchée, qui vous porte cette nouvelle. Il a été décidé que l'on ira par mer à Odessa et nous nous embarquerons tous sur l'*Impératrice Marie*.

---

### *Le même à la même.*

A bord de l'*Impératrice Marie*, 2 octobre 1828.

Nous voilà embarqués, chère amie, et nous naviguons vers Odessa. Tu peux aisément te figurer quelle heureuse sensation nous avons éprouvée en levant l'ancre et en quittant des parages où nous avons croqué le marmot pendant cinq semaines, car dans un siège c'est là à peu près le partage de ceux qui ne commandent pas de tranchées ou ne font pas sauter de mines. C'est Benkendorf qui veut se charger de cette épître ; il espère te trouver à Gatchina, car l'Empereur tient absolument à y être le 14; je ne pourrais donc confier ma lettre à un courrier qui fasse plus de diligence.

Dans les grandes distributions de récompenses, on n'a pas oublié le corps diplomatique. L'ambassadeur et Blome ont eu les petites croix de Saint-Georges. Ce dernier a déjà pris hier la poudre d'escampette et je n'ai pas pu lui remettre cette croix, ni, par conséquent,

1. Lobanof-Rostovski (Alexis, prince), général russe, mort sénateur en 1848.

jouir de la vive joie que ne peut manquer de lui causer cette décoration si éminemment militaire. Il nous devancera probablement à Odessa et s'y trouvera, je parie, à point nommé, pour nous recevoir. Il veut, si le temps le permet, encore faire un voyage en Crimée; il prétend que le mois d'octobre est justement celui qu'il faut choisir de préférence pour la côte méridionale. A Odessa nous serons obligés de rester quelques jours pour attendre nos calèches. Dès qu'elles seront arrivées, je me transporterai droit à Pétersbourg et ne m'arrêterai qu'une couple d'heures à Birssowa. Lobanof t'aura dit, j'espère, qu'il m'a rencontré avant-hier, au moment où je revenais de Varna. Cette ville n'offre plus qu'un spectacle hideux bien fait pour dégoûter de la guerre et pour remuer le cœur le moins sensible.

---

3 octobre 1828.

Nous naviguons supérieurement bien. Embarqués, hier, et ayant levé l'ancre à 5 heures du soir, nous avons déjà fait aujourd'hui à 9 heures du matin, la moitié du chemin. Si le vent continue à nous favoriser de la même manière, le vœu de l'Empereur d'arriver à Gatchina, le 14, sera exaucé. Nous sommes en nombreuse compagnie et tellement resserrés que l'on est à deux dans la même cabine. J'ai pour camarade Troubetzkoï avec lequel on fait très bon ménage. Le comte

Worontzof retourne avec nous à Odessa. Le corps diplomatique nous suit et a dû mettre à la voile, une couple d'heures après nous. Palmstierna ne vous reviendra pas de si tôt, ce qui doit vous faire beaucoup de peine. Il veut visiter Bender pour honorer la mémoire de Charles XII et ensuite aller en Crimée.

---

6 octobre 1828.

L'homme propose et Dieu dispose. Comme je le disais plus haut, nous naviguions à merveille, lorsque dans la nuit du 3 au 4, s'est élevée une violente tempête qui a duré 36 heures et comme le vent était contraire, nous avons été jetés en arrière et ce ne sera que ce soir que nous pourrons espérer arriver à Odessa. Jamais je n'ai vu de spectacle pareil, Benkendorf t'en contera tous les détails.

Je crains qu'il ne me soit difficile, avant quatre ou cinq jours, de quitter Odessa. J'y descendrai chez le comte Worontzof qui a bien voulu m'offrir un pied-à-terre dans sa magnifique maison. Je suis obligé de terminer ma lettre à bord, car nous ne descendrons à terre qu'après l'Empereur qui ne s'arrêtera que le temps nécessaire pour atteler ses calèches.

---

# NOTE

DE

L'EMPEREUR NICOLAS

1829.

---

La réponse du cabinet de Russie au manifeste de la Porte, manifeste qui m'attira la guerre actuelle, déclare d'avance quelles sont les conditions auxquelles la Russie peut être satisfaite dans ses justes griefs.

Deux points de cette réponse cependant paraissent donner le prétexte à des craintes, ou pour le moins à des interprétations : le premier, l'indemnité ; le second, les garanties.

Je crois pouvoir éclaircir ces doutes, de la manière suivante :

1° La guerre coûte déjà à l'Empire près de 150 millions de roubles assignats ; sa durée ne pouvant être précisée, cette dépense doit augmenter encore nécessairement d'une somme considérable. Cependant je ne prétends nullement exiger le payement de *toute cette somme* en numéraire seul. Un équivalent, par exemple, en bois de construction pour la marine, ou bien en bâtiments de guerre de tout rang ; ou bien même en quelques points sur la frontière en Asie, pourraient remplacer ce qu'il ne serait pas possible d'obtenir en argent ;

2° Les garanties sont déjà, par la volonté divine, entre nos mains ; elles sont plus que suffisantes pour espérer d'en faire les gages de l'exécution du traité futur. La Bulgarie, les Principautés, les Pachalicks de Bajazet, de Kars et d'Akhaltzik sont occupés par les armées russes. Ces provinces seront restituées, à mesure de l'exacte exécution de toutes les clauses du traité ; les points fortifiés, tels que Sisipolis, Warna, Kustenji et les têtes du pont du Danube, resteront, *pour un temps précisé*, occupés par les troupes russes.

Je suppose ainsi avoir suffisamment éclairci ces deux points auxquels je n'ai jamais attaché d'autre sens.

Il m'est impossible de détailler le reste des points dont la note fait mention et pour lesquels ma mémoire ne me suffit pas. Mais je puis affirmer que *tout* s'y trouve exactement inséré *contre l'usage ordinaire en cas pareil*, mais bien dans l'intention d'éviter *toute crainte* sur de prétendues *intentions ambitieuses et arrière-pensées*, étrangères aussi bien à mes principes qu'à mon cœur.

---

*La grande-duchesse Hélène*
*à la comtesse Charles de Nesselrode.*

Naples, 26 décembre 1828/7 janvier 1829.

Strogonof part dans deux jours et vous apportera cette lettre, chère comtesse, en réponse à celle que

vous m'aviez envoyée par lui, et qui a été pour moi du plus grand intérêt. Je l'ai brûlée, comme vous me le demandiez et comme son contenu l'exigeait effectivement. Que je vous remercie de me parler avec tant de franchise; la vérité, quoique pénible, est toujours bonne à savoir pour apprécier à leur juste valeur les hommes et les choses. Ce que vous me dites du personnage m'a vivement étonnée, quoique je l'eusse pressenti en réfléchissant sur les événements qui ne répondaient pas à mon attente; quoique les antécédents auraient dû en faire juger tout autrement, ils devaient autoriser les plus belles espérances. C'est une chose inexplicable et à laquelle j'étais loin de m'attendre.

J'ai demandé à Strogonof beaucoup de détails sur Pétersbourg; arrivé depuis peu de ses voyages à l'intérieur, il m'a dit qu'il avait eu à peine le temps de revoir les lieux. Mais il m'a confirmé tout ce que vous me dites de la désolation qui y règne depuis la mort de l'Impératrice; il dit que les regrets sont beaucoup plus vifs que lors de la catastrophe de Taganrog et je crois aussi que la perte de l'Impératrice a dû produire une plus grande commotion, ne pouvant pas être remplacée. Son influence a dû être immense; sa position ne se retrouvera plus, et son titre de mère faisait déjà autorité là où la femme n'ose élever la voix. Je pense comme vous que l'Impératrice Alexandra va avoir une place bien difficile à remplir; tous les yeux de la Russie seront fixés sur elle et elle trouvera des difficultés dans son (mot illisible) qui, à côté de l'Impé-

ratrice-Mère, ne lui aurait toujours offert que des agréments. Il me paraît qu'elle aussi est pénétrée de cette idée, et c'est singulier comme lorsqu'ils arrivent, on est étonné d'événements que cependant on devait prévoir, depuis longtemps. On m'a toujours fait le reproche d'être plus vieille que mon âge, et je vois à présent que si par là on se prive de beaucoup de jouissances, il nous en revient aussi quelques avantages. Au reste, vous me trouverez rajeunie à mon retour de santé et d'idées, car en retrouvant des forces et éloignée de tout ce qui minait mon pauvre cœur, j'ai repris plus de gaîté et de courage. Je vous assure que l'on a souvent été injuste pour moi à Pétersbourg; mais je ne sais quelle fatalité s'attachait alors à mon pauvre être; je voyais les autres à travers un prisme et eux de leur côté me dotaient de mille choses que je ne méritais pas.

J'espère qu'à mon retour commencera une nouvelle ère pour moi, j'en sens la nécessité et je l'espère, quoique je n'ose encore y compter tout à fait. Je voudrais me faire une existence utile et je serais bien heureuse, si l'Impératrice m'avait laissé des instituts qui pussent devenir le but de mon activité. Elle m'a dit autrefois qu'Elle m'en destinait, l'Impératrice Alexandra me l'écrit aussi, mais je ne sais lesquels me tomberont en partage. Je voudrais bien avoir celui de Ste Catherine, parce que cela me mettrait en rapport avec la société, mais je crains bien qu'on en ait disposé autrement. Il paraît que le testament n'a pas été ouvert après

l'enterrement ; il serait bien intéressant à connaître et contiendra toutes les dispositions sur lesquelles se portent mes vœux.

J'ai questionné aussi Strogonof sur la guerre, dont il paraît très content; il me dit que l'Empereur lui en avait parlé avec la même satisfaction et que l'on trouvait que les résultats de cette première campagne étaient tout ce que l'on avait le droit d'attendre. Je voudrais que cette manière de voir pût s'étendre aussi aux pays étrangers qui ne nous font grâce de rien. Aussi ai-je pu me convaincre que Strogonof n'avait lu ni les feuilles françaises, ni celles qui se publient en Allemagne. Dites-moi, son opinion est-elle partagée par beaucoup de monde, chez nous? Croyez-vous à la guerre pour l'année prochaine? Il me semble qu'elle est inévitable et qu'à part toutes les craintes pour ceux qui nous sont chers, il faut même le désirer, afin de ressaisir, s'il est possible, cet ancien renom qui si longtemps en a imposé à toute l'Europe. Pour le moment, on ne nous accorde plus cette supériorité qui faisait la gloire de tout Russe, et il me semble même m'en apercevoir par les Cours où je me suis trouvée, et où jamais je n'entendais prononcer le mot de succès. L'année prochaine pourra peut-être faire oublier celle qui vient de s'écouler ; quelles dispositions a-t-on faites à cet égard? L'Empereur retourne-t-il à l'armée et qui l'accompagne? Vous recevrez cette lettre lorsque tout sera décidé, comme aussi si l'Impératrice retourne, de nouveau, à Odessa. Malgré les obstacles qui s'y opposeront par la mort de l'Impé-

ratrice-Mère, je ne crois pas cependant impossible qu'elle y aille, si elle et l'Empereur le désirent, et comme les enfants les accompagneraient probablement, alors je voudrais moi-même prendre ce chemin pour mon retour. Je prendrais encore les eaux une fois le printemps prochain et puis, je tâcherai de revenir encore en Russie pendant la belle saison. Le voyage est immense et si je n'ai pas de raisons majeures pour passer par Odessa ou Varsovie, je serai bien tentée de me mettre en bateau à vapeur à Lubeck et de vous arriver en cinq jours à Pétersbourg. Dites-moi, quelles sont les dispositions de cette bonne ville pour moi? Ordinairement on s'occupe peu des absents, je pense que c'est aussi le cas, en ce moment.

Le Grand-Duc me confirme dans ses lettres ce que vous me dites de ses projets ; il me répète souvent qu'il voudrait bien venir me joindre, et que si la guerre venait à finir, rien ne pourrait l'en empêcher. Strogonof a conté que les personnes qui l'ont approché pendant la guerre l'ont trouvé dans les meilleures dispositions pour moi ; je n'ose en rien augurer pour l'avenir, mais je suis surprise et charmée que l'absence produise cet effet sur lui. Ah ! chère Comtesse, il me faut beaucoup de courage et pour beaucoup de choses à mon retour et je sens, si je n'y réussis pas à présent, que ce sera fini pour toujours. Je vois de plus en plus combien le voyage m'était nécessaire, car avec une santé aussi détériorée que la mienne, je n'aurais jamais pu me tirer de ma position qui vraiment était affreuse. Il

n'y a que vous qui l'ayez bien comprise et dans tous les temps, je suis sûre que vous saurez me deviner. Les objets que j'ai continuellement sous les yeux m'ont fait connaître aussi les jouissances dont je n'avais nulle idée et j'ai le sentiment d'avoir fait des conquêtes dans un monde qui m'était complètement inconnu.

Le portrait par Brulof[1] ne se fera qu'à mon retour à Rome où je me dévouerai pour vous. J'ai vu d'autres artistes dont on dit du bien, mais je ne crois pas qu'il fassent le portrait.

Que je n'oublie pas de vous dire, chère Comtesse, que vous avez fait une bonne œuvre en mettant Strogonof au fait des préventions qu'on a contre moi. Jugez que pendant cinq jours le Roi n'a pas prononcé mon nom, et que ce n'est qu'après avoir appris par ses entours que Strogonof s'exprimait d'une façon favorable sur mon compte, qu'il commença à parler de moi. C'est pousser les choses un peu loin, et il est bien heureux que Strogonof ait été prévenu de tout cela. Son envoi, en général, m'a fait plaisir par lui-même et pour le public à Rome, où pendant si longtemps après la mort de l'Impératrice-Mère, j'étais sans nouvelle aucune de la famille; on commençait à me croire en disgrâce et le corps diplomatique me plaignait déjà d'une manière tout à fait désagréable. Heureusement que cela est tombé maintenant. Le corps diplomatique d'ici, que j'ai reçu hier, jour de Noël, pour la première fois, n'est

1. Brulof (Charles), peintre russe, né en 1800, mort en 1852.

guère intéressant ; j'ai fait à cette occasion la connaissance de Mme de Blacas, sœur de Mme de la Ferronnays, mais que je ne trouve pas aussi agréable qu'elle.

Au reste, je vois fort peu de monde, excepté les Russes et deux ou trois personnes d'ici que j'ai quelquefois à dîner. Stackelberg est plus frivole que cela et donne dîners et soirées. C'est un être singulier et je suis sûre que son style extraordinaire s'exerce à présent sur ma personne, faute de mieux. Il attend Ribeaupierre sous peu, mais il y a déjà si longtemps qu'on nous l'annonce que je ne sais pas s'il faut y compter encore. Savez-vous que l'on dit ici que l'amiral Heyden est tout à fait dans l'intérêt des Anglais, que Malcom lui donne force dîners à son bord pour lui tirer les *verres* du nez, car entre marins on ne ménage pas la bouteille. Je ne sais si le bruit est fondé, mais voilà ce qui se dit.

Je suis curieuse de connaître la façon dont Strogonof nous a jugés tous. Il a dîné tous les jours chez moi et a pu nous observer à loisir; il a été très discret sur Pétersbourg, sur la guerre et sur les individus qui y ont été employés. Quant au Roi, je vous préviens qu'il en est enchanté, car il a tout fait pour le captiver et comme Strogonof a de l'amour-propre, il y a réussi.

Je ne vous ai pas conté que je suis souvent et bien innocemment le but de la jalousie de nos dames russes. La princesse Tcherbatof surtout veut faire accroire au public que je suis intimement liée avec elle et la voilà qui nous arrive aujourd'hui de Rome pour me féliciter pour mon jour de naissance, abandonnant mari et

enfants. A Rome, elle disait que c'était moi qui la forçait de faire ce voyage, que si le Grand-Duc était venu, elle aurait tâché de s'en dispenser, mais qu'à présent elle ne voyait aucune possibilité de s'y refuser. Quelle impudence! Elle m'avait dit en passant qu'elle avait des projets sur Naples pour cet hiver, et sachant qu'elle est assez liée avec Mme Opotchinin je lui répondis que puisqu'elle serait sûre de l'y trouver, je pensais qu'elle y verrait un motif de plus de faire ce voyage. Sur ces paroles toutes simples, elle forge à présent toute cette histoire et je puis vous assurer que si j'avais autant d'amies de fait que de nom, personne ne mériterait plus d'être enviée que moi.

---

**28 décembre 1828/9 janvier 1829.**

J'ai eu la satisfaction de recevoir hier soir d'une manière bien inattendue l'épître que vous m'avez adressée par le courrier qui a été envoyé à Gagarin et je suis bien aise de pouvoir y répondre encore par cette occasion sûre. Le Grand-Duc qui m'a écrit par la même voie me parle aussi de l'ouverture du testament, et me dit qu'il m'en enverra la copie, mais quant à présent il ne m'en donne pas le moindre détail. Je suis donc bien curieuse d'apprendre ce qu'il contient, d'autant plus qu'il pourra avoir de l'influence sur mon avenir. Je pense que l'Empereur aura soin des serviteurs qui n'au-

ront pas été richement partagés, comme on l'a fait après la mort de l'Impératrice Élisabeth. Quelle destination aura-t-on donnée aux instituts? Apprenant qu'Alexandra y avait été, je croyais qu'elle était déjà entrée en possession de ses droits, mais il paraît, d'après votre lettre, que rien n'était décidé encore. Dites-moi, chère Comtesse, si Alexandra s'est prononcée d'une manière quelconque depuis la mort de l'Impératrice, si elle tâche d'attirer la confiance du public et si elle y réussit. Sa place est bien difficile à présent. Je voudrais savoir si elle retournera à Odessa, cet été; en ce cas, j'aimerais bien à revenir de ce côté-là, l'année prochaine, cela me donnerait peut-être le moyen de voir le Grand-Duc un peu plus tôt. Ce que vous me répétez encore à son sujet dans votre dernière lettre m'a fait un bien extrême; je voudrais et je crains d'espérer. Je crois que c'est cette fidélité, si scrupuleuse qu'il me garde, qui a produit ce changement favorable et comme aucun autre objet ne le distrayait, ses idées se reportaient involontairement sur moi. Je sens que tout dépend des premiers jours de notre réunion, lorsque je serai de retour, et comme mes nerfs n'ont cessé de vibrer, j'espère que je saurai commander à mon cœur qui toujours m'a fait faire des sottises. Je suis charmée que Bib.... se rapproche de vous et je crois qu'on peut en tirer parti, vu son amour-propre.

J'ai entendu quelquefois prononcer le nom de Heytesbury ici, qui ne paraît pas avoir laissé de bons souvenirs; on dit qu'il a fomenté la Révolution à Naples et

au Portugal, et qu'il est d'un caractère dangereux. Je pense que vous le connaissez mieux que moi et j'ignore sur quoi se basent ces accusations.

On m'écrit que le prince Guillaume est amoureux fou d'Augusta, mais tous ceux qui le connaissent craignent que ce ne soit pas pour longtemps ; aussi suis-je bien consolée à présent que Pauline n'ait pas pris ce parti, ce qui, il y a quelques mois encore me faisait tant de peine. Cependant le prince Guillaume ne m'en a pas moins mystifiée d'une manière impardonnable, dans cette affaire, en faisant l'assidu auprès de moi, tandis qu'il était décidé à ne point remplir une attente que lui-même avait fait naître. Je suis bien embarrassée pour savoir si je devrai ou non passer par Berlin à mon retour. L'Empereur m'y a engagée, lors de mon départ, le Prince Royal que j'ai rencontré à Dresde tout dernièrement à Rome m'a invitée à y venir, et cependant, s'il n'y avait pas nécessité absolue de le faire, il serait plus agréable de s'en dispenser. D'un autre côté, je ne voudrais pas avoir l'air de bouder cette famille, et finalement je ne sais quel parti prendre.

Je souhaite de tout mon cœur une régence à l'Angleterre, ce qui la paralyserait pour longtemps, mais il paraît cependant, que le Roi, tout décrépit qu'il est, s'est ranimé encore une fois. Le prince de Cobourg est ici, mais non dans un intérêt politique. Le pauvre Stackelberg a la fièvre scarlatine, bien qu'il prétende le contraire. En attendant, nous voilà privés de lui, ce qui, je l'espère, ne nuira pas à la bonne intelligence dans

laquelle nous sommes encore jusqu'à présent. Ici, comme à Rome, on n'a point laissé à la femme du ministre le privilège de me présenter ces dames du corps diplomatique, ce qui naturellement a été fort désagréable aux Stackelberg; mais j'espère que sa scarlatine lui fera oublier tout cela. On vient de recevoir la nouvelle que Ribeaupierre est à Malte où il fait la quarantaine pour venir ensuite ici.

La famille royale n'est ici ni agréable, ni prévenante; ils sont bien autrichiens et d'une morgue extrême; aussi nous ne nous sommes vus qu'une fois. Stackelberg paraît croire que Médicis[1] n'est pas autrichien, mais d'autres prétendent que sur ce chapitre Stackelberg est sa dupe.

---

### *M. Faber*[2]
### *à la comtesse Charles de Nesselrode.*

Paris, 19 juin 1829.

Me permettrez-vous, Madame, de vous rendre compte de l'impression générale que m'a faite Paris, à mon

1. Médicis ou Médici (don Louis), duc de Sarto, connu sous le nom de chevalier de Médicis, homme d'État italien de la famille des princes d'Ottajano, branche cadette des Médicis de Florence, né à Naples en 1759, mort à Madrid en 1830.

2. Faber (Gotthielf-Théodore), publiciste et diplomate russe, 1766-1847. Né à Riga, fit ses études en Allemagne, arriva en 1789 à Paris et s'enrôla dans les rangs de l'armée française, fut fait prisonnier

retour? Elle était à peu près semblable à celle que j'éprouvai à Pétersbourg, lorsque je me mis à écrire *Les Bagatelles*. Quand on arrive, on aperçoit des choses que ceux qui en sont entourés ne remarquent pas. La mode veut aujourd'hui des ouvrages comme : *Six mois en Russie*, *Quatre mois dans les Pays-Bas*, *Cent jours à Bruxelles*, etc. Si la sagacité des observateurs, voyageurs ou non voyageurs, continue à augmenter dans cette progression, je prévois, Madame, que bientôt on publiera *Quatre jours en Italie*, *Deux jours en Espagne* et un second Ancelot n'accordera peut-être à la Russie qu'autant de jours que le premier lui a donné de mois.

Si j'étais appelé à écrire aujourd'hui sur Paris, je ne suivrais pas la mode de ces écrivains-Argus; tout au contraire : *Une année d'absence de Paris*, voilà le titre que je donnerais à mes observations, dont voici quelques-unes.

Le 15 mai 1828, je quittai Paris, et le 15 mai 1829, je m'y suis trouvé de retour. J'avoue que j'ai été frappé d'un mouvement très sensible fait en avant, tant dans les opérations de l'autorité publique que dans les entreprises particulières.

Ce qui a fixé mon attention au premier pas que je faisais sur le pavé de Paris, ce fut l'établissement des

par les Autrichiens, en 1793, s'échappa en 1795; fut employé pendant le Directoire dans l'administration des provinces rhénanes. En 1814, entra au service de la Russie, fut attaché au ministère des Affaires étrangères, et occupa différents postes diplomatiques, à Francfort, Mayence et Coblentz ; publia divers ouvrages politiques sur la France, la Russie, et sur le rôle que joua en Grèce le comte Capo d'Istria.

trottoirs dans les rues dont la largeur en comporte. Paris ne sera jamais Pétersbourg sous ce rapport, mais à quelle autre ville pourrait-on penser avant Pétersbourg? — J'ai trouvé la mendicité proscrite des rues et des places publiques, et le spectacle hideux de la misère, véritable ou simulée, éloigné de la vue des passants. — Je suis arrivé au Palais-Royal, et je n'ai plus été choqué de l'étalage dégoûtant des charmes disponibles pour de l'argent ; en un mot, l'antique domination des filles publiques n'existe plus dans cette enceinte. Le Palais-Royal est devenu plus calme, moins vivant, il a pris, pour ainsi dire, une physionomie plus sérieuse, mais les femmes honnêtes pourront dorénavant en approcher à toute heure, et les mères y conduiront sans crainte leurs filles. Honneur au préfet de police! Trois mesures comme celle-ci suffiraient pour rendre célèbre une administration ; les avoir réalisées dans l'espace d'une année, c'est beaucoup ! — Dans toutes les dispositions prises par l'autorité publique, j'ai reconnu avec plaisir une tendance sensible vers l'ordre. Je l'ai reconnue dans la nouvelle organisation des voitures publiques circulant dans Paris : des taxations bien combinées et précises, mettant le public à l'abri des exigences arbitraires et des vexations ; des dehors décents, et inconnus jusqu'ici, caractérisant les voitures et les attelages, et les conducteurs.

J'ai trouvé des embellissements, les uns commencés, comme les deux rues percées de la rue de Rivoli à celle Saint-Honoré ; les autres terminés, comme les deux

nouvelles salles de spectacle, celle de l'Opéra-Comique et celle de l'Ambigu-Comique. Mais ce qui m'a surtout agréablement surpris, parmi les embellissements, c'est cette colonnade du Palais-Royal qui est venue, comme par enchantement, remplacer ce vieux et obscur hangar qu'on appelait la Galerie de bois; toutes les galeries et tous les passages de Paris sont effacés par la largeur, l'élévation et la clarté de cette élégante colonnade, si parfaitement assortie au style général du palais. Mais ici, comme si souvent dans ce monde, le mieux a été l'ennemi du bien : cette colonnade, à force de vouloir être jolie, a perdu la beauté de sa noble architecture : les couleurs bigarrées, les baguettes dorées, les moulures, les glaces, qui couvrent intérieurement les murs, font disparaître la belle ordonnance du bâtiment; on croit se promener dans une construction de bois, on ne reconnaît pas les pilastres des arcades, ils sont devenus transparents par les glaces appliquées à leur surface; on ne se doute pas de cette belle pierre dont la couleur tendre et le grain mat sont si avantageux aux ouvrages d'architecture. Une construction très solide a pris un air colifichet. Si je pouvais dans une nuit faire disparaître cette bigarrure de couleurs et de faux enjolivements, je le ferais avec plaisir, et les hommes de goût m'en sauraient gré.

En fait d'entreprises particulières, ce qui m'a frappé d'abord, ce sont ces longues voitures à trois et à deux chevaux, à quatre et à trois roues, voitures blanches, vertes, brunes, jaunes, rayées, bariolées, transportant

vingt individus à la fois, hommes et femmes, d'une extrémité de Paris à l'autre. Le prix pour chaque course n'étant que cinq sols, les amateurs sont en grand nombre : les omnibus, Dames-blanches, Favorites, Écossaises, Carolines, Béarnaises, Citadines, Batignollaises, etc., etc., sont toujours remplis. Comment faisaient jusqu'ici ceux qui à présent garnissent la plus grande partie de ces transports? Ils ne connaissaient pas d'autres moyens de communication que leurs jambes. L'artisan, l'ouvrier, le domestique, la blanchisseuse, la cuisinière, enfin le moins aisé dans la société trouve dans ce nouveau moyen de transport tant d'attraits, qu'il fouille au fond de sa bourse et qu'il en tire cinq sols. Mais ces cinq sols se répètent à chaque course, et au bout de la semaine, au bout du mois, de l'année, il doit se trouver un déficit dans la caisse de chacun de ces amateurs de nouvelles voitures. Ils étaient tous autrefois piétons, n'allaient ni en fiacres, ni en cabriolets ; comment font-ils aujourd'hui pour satisfaire à une dépense toute nouvelle, eux, qui se plaignent du manque de travail, du manque d'argent et de la stagnation des affaires?

On vante beaucoup l'esprit de perfectionnement et des améliorations qui caractérise le temps actuel, mais faut-il mettre dans cette catégorie les spéculations sur la bourse du public? Est-ce véritablement rendre service à la société que de lui donner des besoins qui ne sont pas de nécessité indispensable? Ces voitures qui traversent Paris, toutes chargées de monde, ont créé,

ce me semble, dans le public, une classe de personnes qui n'existait pas auparavant. Des piétons sont devenus des gens qui vont en voiture. Qui a gagné à cela? la société? les contribuables des voitures, ou... les entrepreneurs?

Ceux-ci ne négligent rien pour augmenter les attraits de leurs établissements. Au fond de ces voitures vous apercevez une glace, formant trumeau; c'est la place d'honneur dans ce salon ambulant; elle est occupée souvent par des dames très bien mises; quelquefois la conversation s'établit dans ce centre du local. Le soir, l'intérieur est éclairé; je ne serais pas étonné de voir pratiquer sous ce trumeau, au temps d'hiver, une cheminée. Des hommes qui seraient bien aises de se chauffer deviendraient les piliers de ces voitures; les entrepreneurs pourraient un jour trouver à propos de charrier gratis ces parleurs, pour attirer le monde par le charme de la conversation; on y établirait des journaux, et les pratiques ne manqueraient plus. On ne saurait jamais prévoir où peut conduire une nouvelle invention. On annonce des voitures, pouvant contenir de trente à quarante personnes, voitures inversables et suspendues de telle manière qu'on y pourra écrire pendant le trajet. Je vois la littérature s'agrandir par une littérature ambulante; l'art d'observer en course sera perfectionné, et l'on ne saurait plus assigner de limites à l'esprit humain qui, assis sur des roues mouvantes, sans cesse, plane entre la superficie de la terre et l'air. Sérieusement parlant, la fièvre des spéculateurs, en fait de voi-

tures de ce genre, n'est pas encore entièrement passée. On ne sait ce qu'ils imagineront encore pour exploiter cette nouvelle industrie. Je me suis fais montrer, au boulevard de la Madeleine, le modèle d'une voiture qui doit transporter cent personnes de Paris à Neuilly, et retour. Que pense-t-il faire, l'entrepreneur, de ces cent personnes pendant le trajet? Les fera-t-il danser? Y aura-t-il orchestre, buffet, rafraîchissements? Les omnibus ont fait, la première année, des bénéfices considérables; on parle de 25 à 30 pour 100. Tout le monde a voulu gagner autant. Dans une année ou deux, plusieurs de ces spéculateurs se seront ruinés; il n'y aura plus debout que deux ou trois entreprises. En attendant, le public auquel conviennent ces voitures, se sera reconnu, sera trouvé et tout marchera dans l'ordre; il y aura un moyen de marcher de plus. Comme ces voitures jouissent d'une autorisation et surveillance spéciale, de la part de l'autorité, elles participent du caractère des institutions publiques. Elles doivent terminer mes observations sur ce que j'ai trouvé de nouveau dans cette catégorie.

Il me resterait à parler, Madame, des conceptions privées qui notent ce mouvement en avant que j'ai remarqué à mon retour de la province. Je ne veux vraiment pas abuser de votre patience, mais je dois vous avouer que le reste de cette page ne suffirait pas pour mes observations, et je vous prie de vous résigner à lire une seconde lettre que je vous adresserai incessamment comme continuation à la présente.

*Le même à la même.*

Paris, 24 juin 1829.

Je continue ma lettre du 19 juin. — L'économie politique enseigne la division du travail ; à Paris on s'étudie à réunir en une seule main les profits des travaux que partagent plusieurs individus. On se creuse la tête pour diriger un petit filon de gain, pris sur le gain d'autrui, dans sa caisse avide de se remplir. Rien n'est trop petit; on spécule sur tout. Les omnibus, et les voitures à leur imitation, ont fait crier les cochers. Des gens bien plus pauvres que les cochers doivent crier sur l'entreprise du *balayage général* des devants de maisons; elle se charge de toute responsabilité envers la police. D'autres ont formé une entreprise pour la *pose des affiches particulières.*

On conçoit facilement que dans une ville comme Paris la vanité doive être une source facile à exploiter. Des tailleurs fournissant des habits neufs au mois, qu'ils remplacent continuellement par d'autres habits neufs, le jeune élégant a toujours toute la superficie brillante; il est en lustre de pied en cap et toujours à la dernière mode. Un coiffeur dans une affiche pompeuse recommande son établissement comme préférable à tout ce qui existe de semblable; il est aussi habile chapelier que coiffeur; pendant qu'il taille les cheveux, un de ses associés donne un coup de fer chaud au

chapeau de celui qui est assis sous ses ciseaux, et voilà une tête qui entrait inaperçue dans cette boutique, sortant toute rayonnante par la double coiffure obtenue par l'artiste coiffeur et l'artiste chapelier; cette tête va faire éclat dans le monde. Est-on incrédule? On n'a qu'à regarder l'affiche : la double opération y est représentée en gravure (rue Montmartre, n° 65). Tel autre chapelier a porté sa vue philanthropique sur les infirmités de la vie humaine : il fabrique des chapeaux qu'il nomme chapeaux-ventouses. Les refroidissements et les maux de tête, accompagnant tous les chapeaux, cesseront quand on se coiffera de ceux de son invention. Désintéressé comme il est, il ne veut pas restreindre le bienfait de sa conception aux chapeaux de sa fabrique, il consent à attacher son talisman même à ceux fabriqués ailleurs, et ce philanthrope voudrait en répandre le bienfait sur tous les chapeaux de l'univers. Il voudrait voir tous les voyageurs du monde accourir chez lui, rue du Faubourg-Saint-Honoré.

Même le métier de décrotteur n'a pas échappé aux raffinements des spéculateurs. Un élégant équipage anglais, espèce de voiture de chasse, attelé de deux beaux chevaux, à courte queue, se promène fièrement à travers les rues de Paris; l'équipage s'arrête; un domestique en livrée sonne de la trompette. Qu'annonce-t-il? La voiture transporte en bouteilles un *cirage sans pareil* et une *encre indestructible*, dont le sieur Hunt, habitant de Londres, a transplanté le bienfait dans la capitale de la France. Comment feront les

pauvres décrotteurs français, tout artistes qu'ils sont, pour faire sonner plus haut leur produit que ne fait la trompette de ce fier insulaire?

A Paris, il y a des dîners pour toutes les fortunes; il paraît qu'il y a des ménages où le pot-au-feu ne produit pas le bouillon nécessaire. Il vient de s'établir une entreprise qui confectionne du bouillon et l'envoie à domicile (rue Saint-Martin). C'est une administration complètement montée qui a ses dépôts dans différents quartiers de la ville, tenant registres, et faisant porter le bouillon aux abonnés. Si le goût de ce bouillon se répand, on pratiquera peut-être des canaux sous terre pour le conduire partout, et l'amateur aura dans sa demeure un robinet pour le bouillon, comme pour le gaz. Tout est possible.

Comme la cravate a joué, depuis les derniers temps, un si grand rôle dans les opérations journalières des jeunes gens et peut-être même des hommes, elle n'a pas échappé aux combinaisons des spéculateurs. On a inventé une agrafe, moyennant laquelle, dans un clin d'œil, cette embarrassante et peu gracieuse parure, appelée cravate, s'attache au cou et s'en détache. Si j'avais des brevets d'invention à accorder, j'en donnerais un à cet inventeur. Mais tout le monde n'est pas de mon avis. Que diront ceux qui avec beaucoup d'application ont pénétré les secrets de l'*art de mettre la cravate*, et qui étalent le résultat de leur étude dans les salons? Comment passeront-ils le temps qu'ils employaient si agréablement entre les mains adroites de

leurs domestiques, plissant et maîtrisant avec des épingles cette toile capricieuse, le triomphe de la toilette au XIX[e] siècle! La cravate, devenue par l'agrafe une espèce de stéréotype, perdrait toute l'importance qu'elle a acquise dans la vie sociale. Aussi m'a-t-il paru que l'agrafe n'a eu guère de succès.

On recommande aujourd'hui un *pétrisseur mécanique* pour le pain, machine qui, à ce qu'on assure, présente l'économie de temps, de bras, de dépense et la perfection invariable dans le produit; il fera peut-être crier les garçons boulangers, mais s'il est écrit que l'homme doit gagner son pain à la sueur de son front, il n'est pas dit que le public doit avaler la sueur de ceux qui lui préparent sa nourriture quotidienne. La salubrité et la propreté doivent l'emporter, il me semble, sur les cris des garçons boulangers. Et ce pétrisseur présente une utilité toute autre que ce taille-plume et ce taille-crayon breveté, qui ne saurait satisfaire ni l'un, ni l'autre, aux besoins de chaque écrivain et de chaque dessinateur.

Après avoir parlé cravate et cirage, je voudrais faire remarquer, Madame, dans ce mouvement des esprits, quelque idée grande, féconde, faisant honneur à l'intelligence humaine et annonçant des résultats importants. Je m'arrête aux *puits artésiens* dont l'application semble avoir fait un pas en avant. L'étude de la géologie a conduit à la découverte qu'il existe sous terre des nappes d'eau dont la force ascendante exerce une action constante vers la surface de la terre. Nous

voyons ces eaux jaillir, mais nous ignorons encore à quoi peut conduire cette intéressante découverte. En attendant, elle se range à côté du gaz qui éclaire et échauffe, et de la vapeur devenue la motrice d'énormes forces. Il est probablement réservé au temps de démontrer l'utilité des puits artésiens, comme celle des aérostats. Pour le moment, une Compagnie exploite l'invention; sur plusieurs points de la France, elle a établi de ces puits-fontaines; celui de Saint-Ouen, près Paris, mérite d'être visité.

Mais, il faut l'avouer, les conceptions de cette espèce ne peuvent être que rares, et celles qui caractérisent le mouvement du moment actuel sont d'un ordre bien inférieur. On s'agite, on se tourmente, on se débat, non pour étendre le domaine de l'esprit humain, mais pour améliorer les conditions matérielles de la vie. Chacun est mécontent de ce qu'il est et de ce qu'il possède; il veut être mieux et posséder davantage. La Révolution qui avait jeté toutes les existences dans le vague a accoutumé les hommes à courir en avant vers des buts inconnus; chacun s'est imaginé d'être capable de tout et d'être appelé à tout. Le dernier acte de la Révolution, l'Empire, a singulièrement augmenté cette pente des esprits, en ouvrant la carrière des fortunes et des grandeurs indéfinies. Chacun a cru être destiné à être mieux qu'il n'était; chacun a voulu sortir de son état pour s'élever à une sphère supérieure; chacun voulait au moins paraître plus qu'il n'était et se faisait illusion sur soi-même, pour faire illusion aux

autres. De là cette emphase des enseignes et des dénominations qui fait des progrès de jour en jour.

Là, où on voyait autrefois des portiers, on trouve aujourd'hui des *concierges*. Le cabaret, rendez-vous des ouvriers, charretiers, soldats, etc., s'appelle aujourd'hui : *commerce de vins en détail* ou *dépôt de vins*. La boutique du perruquier est devenue un *salon pour la coupe des cheveux*, et sera, l'année prochaine, une *académie*. Le tailleur s'appelle *costumier*, et son magasin d'habits est un *vestiaire civil et militaire* (rue de l'Échelle). Un bottier nomme son établissement *botterie*. L'apothicaire est aujourd'hui *pharmacien*. Le marchand s'appelle *commerçant*, le commerçant *négociant*. Comme par les dénominations, on cherche à frapper aussi par les affiches; leurs formats et leurs caractères ont aujourd'hui une grandeur qu'ils n'avaient jamais; si autrefois on employait des lettres de quelques pouces, aujourd'hui elles sont d'un pied et davantage. L'impression ordinaire ne suffit plus, on met des figures gravées et lithographiées dans les placards, on enlumine figures et lettres. Il me semble que le charlatanisme envers le public ne saurait être poussé plus loin qu'il ne l'est dans ce moment-ci. Bientôt les grandes affiches et les grands mots ne suffiront plus; il reste un pas à faire; chacun, pour se faire valoir, marchera, précédé par des crieurs, des danseurs, des faiseurs de tours et des paillasses. Dans les passages de Colbert et de l'Opéra, des spéculateurs font faire de la musique, à de certaines heures du jour; on espère attirer du

monde. La musique, dans le haut de la rotonde du premier passage, produit un effet magique. Le monde ne manque pas, mais c'est pour écouter, non pour acheter, ni pour louer des boutiques.

On se plaint d'une stagnation générale dans le commerce, d'un grand manque de confiance, de crédit. L'un accuse la législation; l'autre, le ministère; l'autre, les Anglais. L'un voudrait plus de liberté pour le commerce, l'autre réclame des règlements; il y en a qui désireraient la guerre pour animer les affaires; tous veulent de l'argent. Tandis que les marchandises et les marchands abondent et que les acheteurs manquent, les industriels assurent qu'on ne saurait jamais trop produire, comme Bonaparte croyait qu'il ne pouvait jamais trop conquérir. On prononce des discours travaillés, on forme des Commissions d'enquête, mais la gêne dans les affaires et l'agitation de ceux qui en souffrent ne cessent pas.

Il sera difficile de changer quelque chose à cela par des phrases. Le temps peut seul remédier à ce qui est le produit du temps. On considère, il me semble, trop peu les antécédents. La Révolution, qui a commencé il y a quarante ans, fait encore sentir ses suites dans les choses comme dans les hommes. Après une fièvre, il y a abattement; après des efforts successifs, il y a épuisement. Il faut peut-être encore une génération pour combler les vides, détruire les erreurs et ramener les choses à leur niveau. L'exagération de la fabrication, qui, sous Bonaparte, était un moyen de guerre inhérent

à son système, a faussé les esprits et je reste persuadé que la production est bornée par la demande, comme j'ai vu qu'on a planté autour de Bordeaux un tiers de vignes de plus que la consommation n'exige. Plus d'un propriétaire se dispose à transformer ses vignobles en une culture plus convenante. Il en sera de même de bien des manufactures et fabriques. On accuse son voisin, on accuse tout le monde; on devrait s'accuser soi-même. On doit revenir à la modestie et ne former que des vœux capables d'être remplis. Le temps enseignera ce qu'on ne veut pas comprendre.

Pardonnez-moi, Madame, mon long bavardage. Mais il est difficile de se défendre des impressions qui nous entourent comme l'air et agissent sur nous, sans cesse. Vous me permettrez cependant d'ajouter une seule observation, elle est relative à votre sexe que je regarde sincèrement, tout homme que je suis, comme la meilleure moitié de notre espèce. J'ai visité différents spectacles et j'ai remarqué jusque dans l'Opéra que les dames ôtent leurs grands et larges chapeaux pour donner la vue à ceux qui se trouvent derrière elles. Je regarde cette noble déférence comme une amélioration dans l'esprit public. En Angleterre, les chapeaux doivent s'ôter par un règlement de police. En France, les dames se sont donné la loi elles-mêmes. Honneur au pays où le sexe exerce une si puissante influence sur les mœurs; pour ma part, je recevrai volontiers des lois de ces mains, dans lesquelles sont placées nos destinées futures, dès notre naissance!

Pardonnez, Madame, encore une fois, pardonnez mon

griffonnage. Voyez-y la preuve de ma confiance illimitée et la haute vénération avec laquelle je suis votre très humble et très obéissant serviteur.

*P. S.* — Je viens de voir au Palais-Royal une affiche annonçant un nouvel établissement pour des *Livres en lecture, portés à domicile.* Ni catalogue, ni salon ; la bibliothèque, dans une petite cariole couverte, est transportée à votre porte ; l'amateur choisit dans la bibliothèque et l'établissement ne veut pas d'arrhes ; le mois coûte 3 francs, le volume 20 centimes.

---

### *La comtesse Charles de Nesselrode à son fils le comte Dmitri de Nesselrode.*

Dieppe, 18 août 1829.

Je vais sur la plage pour voir les dames se baigner et j'assiste à des scènes tout à fait comiques ; il y a des enfants qui braillent comme des petits cochons qu'on égorge. J'ai assisté aujourd'hui au bain de la Duchesse de Berry qui le prend comme le commun des martyrs et avec tout le monde. La musique joue pendant tout ce temps et un bâtiment vient se poster à quelque distance et se met à tirer vingt et un coups de canon. Je puis voir cela tous les jours, mais une fois me suffit.

Tu dois être bien heureux des victoires que le bon

Dieu veut bien nous accorder; le petit Diebitsch[1] se fait grand; puisse-t-il finir aussi glorieusement! Je suis, quant à moi, toute joyeuse de ces succès aussi bien comme Russe qu'à cause de l'Empereur qui les mérite tant.

---

14 septembre 1829.

Nous avons depuis peu un assez bon théâtre, celui du Gymnase; je l'ai peu vu, à cause de la comtesse de La Rochejaquelein qui est chez moi depuis une semaine et qui n'aime point le spectacle.

Ce Prince de Perse t'a beaucoup occupé; c'est bien fait pour cela. Nous touchons à des événements d'un très grand intérêt. Que le bon Dieu accorde à notre

1. Diebitsch Zabalkansky (Ivan-Ivanovitch) 1785-1831. Feld-maréchal russe. Élevé au corps des cadets de Berlin, il entra au service à Saint-Pétersbourg, en 1801, comme sous-lieutenant au régiment Semenovski; se distingua à Austerlitz et à Wittgenstein et la même année se fit remarquer comme stratégiste en opérant contre le maréchal Macdonald et apprécier comme diplomate par des négociations qui eurent pour résultat de détacher de l'armée française le corps prussien du général York. Intendant général des armées alliées, en 1813, il se distingua à Dresde, Lulm et Leipsig, et fut nommé après la guerre chef d'état-major de la 1re armée et général aide-de-camp. L'empereur Alexandre le prit avec lui au Congrès de Leybach, et à partir de ce moment il accompagna l'Empereur dans tous ses voyages. Chef d'état-major général (1824), il assista à la mort de l'empereur Alexandre (1825) à Taganrog et gagna la confiance de l'empereur Nicolas par un rapport sur le complot des décabristes. En 1827, reçut le titre de comte et fut nommé en 1829, lors de la campagne contre la Turquie, généralissime, en place du maréchal comte Wittgenstein.

Souverain de signer une paix durable avec les Turcs ! Quelle belle campagne ; elle est sans exemple dans ce pays ; c'est la première fois que cet Empire est menacé du côté de l'Asie et de l'Europe, en même temps.

---

### *La comtesse Charles de Nesselrode à son mari.*

Paris, 5 octobre 1829.

C'est le Roi qui, à mon audience d'hier, m'a appris que le télégraphe de Strasbourg avait annoncé la signature de la paix. Je suis prête à m'en réjouir, mais franchement Pozzo me trouble. Il pense que l'on pouvait l'avoir à de meilleures conditions et aurait voulu des garanties plus positives, pour le cas où nous serions obligés, un jour, de recommencer la guerre. Il aurait désiré que Silistrie, Varna fussent rasées.

Tout en me fiant à ta sagesse, mon amour-propre souffre de voir que tes combinaisons ne soient pas jugées parfaites. J'avoue aussi que le prix de cette paix ne correspond pas à celui de nos victoires et je crains que la nation russe ne tienne le même raisonnement que moi. J'en suis à me demander ce que tu trouves de si bon dans cette paix. Vous avez été d'une magnanimité dont personne ne vous remerciera. On dit que les Anglais vont donner maintenant aux Turcs des projets

de fortifications qui seront pour vous de grands obstacles, lorsqu'il faudra recommencer la guerre.

---

*M. Jean-Gabriel Eynard*[1]
*à la comtesse Charles de Nesselrode.*

Paris, 25 février 1830.

J'ai eu le plaisir, Madame, de vous écrire le 19 janvier; aujourd'hui, je veux avoir le bonheur de vous apprendre que le sort de la Grèce est enfin fixé d'une manière très satisfaisante et qui dépasse toutes mes espérances. Vous savez que j'ai toujours eu *une foi* complète sur l'avenir de mes pauvres Hellènes; mais je ne croyais pas que les résultats fussent aussi prompts.

Ils ont obtenu l'indépendance, Négrepont, l'Attique et toutes les îles qui entourent ce territoire, le golfe de Patras, Missolonghi et sa terre classique. L'Angleterre consent à se joindre aux deux Puissances pour garantir l'emprunt et les 1500 Français resteront en Grèce jusqu'à l'installation du Prince Léopold, qui vient définitivement d'accepter la couronne[2]. J'ai reçu des lettres de notre excellent comte Capo d'Istria, jusqu'au 8 janvier. Il avait eu des moments fort pénibles à passer. Les

1. Eynard (Jean-Gabriel), philhellène français, né en 1775, mort en 1863.

2. L'acceptation a eu lieu le 21 février.

intrigants *étrangers* et ceux du pays cherchaient à troubler la Grèce et surtout à faire révolter les troupes indisciplinées; mais, fort heureusement, les secours que j'avais eu le bonheur d'envoyer ont déjoué toutes ces basses intrigues; le comte est adoré du peuple et a un très grand pouvoir sur lui. On ne serait parvenu à le faire se révolter que si la misère l'y avait forcé; et le manque de subsides, depuis quatre mois, pouvait amener à ce funeste résultat. Le comte Capo d'Istria me répète qu'il est décidé à servir le nouveau souverain; voici ses propres expressions : « Toutes les difficultés qui entourent ce malheureux pays seront aplanies du moment où on s'entendra sur la question principale, celle de délimitation. Si elle est résolue de manière à ce que les mesures qui en dépendent soient exécutables, je ne refuserai pas de servir le Prince, parce que je tiendrai à honneur d'achever ce que j'ai commencé, etc., etc. »

Dans une autre lettre, il me dit, en parlant des émissaires étrangers qui cherchent à troubler le pays.

« Tous nos embarras et nos périls nous viennent du dehors; on veut atteindre un but et on n'est pas très scrupuleux sur le choix des moyens. Ce but serait l'accomplissement des vues les moins favorables aux espérances de la Grèce. Elle aspire *au rang des nations libres et indépendantes*; on veut soutenir qu'elle n'est pas même en état de devenir une paisible colonie, et, pour cela, il faut que le désordre et l'anarchie en offrent dans ce moment la preuve ; on veut aussi me dégoûter ; mais la Providence a permis que vous nous secouriez

dans le moment où nous allions succomber et vos fonds nous ont sauvés et ont évité à cette admirable nation, à ce peuple, si bon et si soumis, de nouveaux désastres. Quoi qu'il arrive, je resterai ferme, comme un rocher, dans la résolution invariable de servir ce pays, tant que je pourrai lui être utile, et conséquemment, tant que je pourrai me convaincre que mon intervention dans ses affaires ne peut pas lui être nuisible. Il est bon, mon cher Eynard, que vous soyez instruit de ma profession de foi et que vous la fassiez connaître aux grands personnages qui se plaisent à protéger ce pays. »

Ce cher comte sera bien soulagé, lorsqu'il apprendra toutes les décisions de Londres. Avec quelle joie je lui ai transmis toutes ces bonnes nouvelles!

Je n'ai plus aucune inquiétude sur mes avances et je remercie M. de Nesselrode des bonnes intentions qu'il a eu sûrement de me faire rembourser; j'attendrai sans difficulté, aujourd'hui, que la Grèce soit en état de me payer. C'est elle seule qui doit le faire et si, un moment, j'ai eu l'idée que la France et la Russie ne voudraient pas me laisser à la brèche, je renonce à cette espèce de garantie morale, à laquelle je n'avais aucun droit réel, et que je ne pouvais espérer que de la générosité des Souverains; cependant mes secours, j'en conviens naïvement, ont été par le fait très utiles à la Russie, en lui laissant le temps d'accomplir ses vues bienfaisantes pour les malheureux Hellènes. Si cette heureuse circonstance m'attirait la bienveillance de votre magnanime monarque, je serais mille fois récompensé du peu

que j'ai fait ; si M. de Nesselrode pouvait diriger cette bienveillance en faveur du malheureux prince Soutzo ; il est si affreux de voir un père de sept enfants réduit à la misère, après avoir été dans un rang si élevé. Combien je serais reconnaissant, Madame, de tout ce que votre belle âme vous fera faire pour ces infortunés !

J'ai eu, le 23 février une audience du Roi de France, relative aux affaires de la Grèce ; Sa Majesté ayant daigné s'entretenir longuement avec moi, j'ai eu occasion de lui parler, avec détail, des îles de Candie et de Samos, ainsi que des malheureux chrétiens qui les habitent. Le Roi ayant témoigné beaucoup d'intérêt à leur égard, je lui ai remis une note importante. Je crois bien faire d'en écrire à M. de Nesselrode et je lui enverrai cette note par la première occasion.

Nous touchons à l'époque importante de l'ouverture des Chambres ; les opinions sont très partagées sur le sort du ministère ; je n'ose donner la mienne, qui, au fait, est très incertaine ; je crois que le parti ministériel n'a pas eu d'ensemble.

L'expédition d'Alger paraît tout à fait décidée et tout se prépare pour cela. Voilà de nouveaux événements politiques !

Toute la haute société est occupée d'une pièce qu'on donne ce soir au Français, *Hernani* ; c'est tout ce qu'il y a de plus romantique. Les partis opposés se préparent au combat ; on dit qu'il y aura du tapage. Les défenseurs du classique veulent attaquer à toute outrance. Voilà aussi des petits événements de coulisses.

Je ne sais si ma lettre vous intéressera, mais j'ai eu beaucoup de plaisir à l'écrire.

Agréez, Madame, l'assurance de mes sentiments respectueux; veuillez présenter à M. de Nesselrode mes respects et lui dire combien je suis reconnaissant de tout ce qu'il a fait pour la Grèce. Sans votre patrie, Madame, sans votre Empereur, ce pays, appelé à jouer un jour un beau rôle, n'existera plus.

---

### *Le comte Charles de Nesselrode à sa femme.*

Varsovie, 26 mars 1830.

Pour pouvoir t'écrire, chère amie, un peu plus à mon aise et, par conséquent, plus longuement, je te fais l'énorme sacrifice d'une grande parade qui se donne en ce moment-ci, en l'honneur et à la gloire du prince Royal de Prusse. Ce que tu me dis, dans ton billet du 17, de mon joug tyrannique m'a amusé et encouragé. Tu verras comme je deviendrai tyran à mon retour, surtout si je parviens à boire des eaux d'Égra qui me retremperont le corps et l'esprit et me porteront à gouverner dorénavant avec un sceptre de fer. Ainsi, chère amie, je ne sais pas trop si tu gagnes beaucoup à me pousser avec tant d'ardeur vers cette cure ferrugineuse. Mais, plaisanterie à part, tu seras

charmée d'apprendre que rien, jusqu'à présent, ne s'oppose à ce projet. L'Empereur paraît même s'être familiarisé avec cette idée et regarder la chose comme tout à fait décidée. Il en a parlé à plusieurs personnes, à Benkendorf et même au Grand-Duc.

Hier, j'ai vu le prince Royal de Prusse, mais trop peu pour le juger. Humboldt qui l'accompagne veut que je le revoie. Celui-ci est venu bavarder, hier au soir, avec moi, d'une manière fort intéressante et moins fatigante qu'à l'ordinaire. Les affaires, ici, promettent de bien aller; les dispositions sont bonnes, et pourvu qu'on ne les gâte pas par quelque maladresse, je crois que cette petite épreuve constitutionnelle tournera, comme tout le reste, à la gloire et à la satisfaction de l'Empereur. Après-demain, la diète s'ouvre; nous aurons une belle séance royale; nous venons d'accoucher d'un discours dont tu seras, j'espère, contente. Il ne ressemble en rien à celui de ton ami, Charles X. Celui-ci ne sait pas encore à quoi se résoudre. Par l'avant-dernière poste, Pozzo nous mandait que la dissolution de la Chambre était décidée, mais les gazettes arrivées, hier, feraient croire qu'il y a hésitation encore. Nous verrons comment tout cela finira.

---

*M. Jean-Gabriel Eynard*
*à la comtesse Charles de Nesselrode.*

Paris, 14 avril 1830.

Voulez-vous, Madame, être assez bonne pour remettre cette lettre à M. de Nesselrode; je lui donne, à la hâte, quelques nouvelles.

J'aurai à la remercier d'une faveur très grande de votre auguste monarque. mais je ne sais jusqu'à présent l'affaire que par une communication verbale ; à vous seule, Madame, j'ose donc témoigner officiellement ma reconnaissance, je suis touché des bontés de l'Empereur, je n'avais aucun droit à cette marque d'estime, elle m'est d'autant plus précieuse qu'elle prouve le philhellénisme de Sa Majesté et sa volonté de soutenir les Grecs. Combien cette pensée est douce à mon cœur et combien j'aime et admire votre Souverain, car sans lui, sans ses victoires, il n'y aurait eu qu'une Grèce bâtarde, sans existence politique ; mais je m'arrête, car, une fois sur ce sujet, je deviens trop prolixe.

*Le prince de Metternich*
*au comte Charles de Nesselrode.*

Vienne, 11 août 1830.

Mon cher Comte, arrivé ici, hier au soir, mon premier soin sera de m'acquitter de l'engagement que j'ai pris de vous faire passer les pièces les plus importantes de ce jour. J'en agirai de même de celles qui se succéderont durant tout votre séjour aux eaux.

J'envoie une grande liasse de papiers à M. de Lebzeltern. Il vous les portera et vous attacherez sans doute une juste valeur au journal fort détaillé que m'a envoyé le comte Apponyi. Le *facit* est de la bêtise, de la bêtise et encore de la bêtise.

Si tout ne trompe, la conduite du duc d'Orléans paraît correcte sur la base de la légitimité. Un fort parti se prononce contre lui ; c'est celui des Jacobins et nous allons voir ce parti aux prises avec les libéraux, comme ceux-ci l'étaient avec la Couronne.

Vous verrez qu'en vous faisant passer ces nouvelles, je remplis à la fois une demande du général Pozzo.

Je vous envoie un rapport du prince Esterhazy qui a de l'intérêt en ce qu'il prouve l'aveuglement dans lequel était tombé le prince de Polignac. Le fait, au reste, n'a plus besoin de preuves.

Je viens de recevoir un rapport de Berlin, qui ne saurait laisser un doute que le Roi n'envisage le passé

et les nécessités du présent et de l'avenir, tout comme nous deux. S'il avait connaissance de notre chiffon de Carlsbad[1], il n'aurait point pu dire autre chose que ce qu'il a dit.

Vous aurez de mes nouvelles de suite. Je verrai, cet après-midi, l'Empereur qui est encore à Bade pour toute cette semaine.

---

### *Le même au même.*

Vienne, 1er septembre 1830.

Mon cher Comte, je viens prendre congé de vous. Vous retournez à votre poste et de bien grands déboires vous y attendent. Je vous envoie M. de Hummelauer parce qu'il ne vous présentera pas une face inconnue. Ce que j'ai eu à vous dire, je l'ai consigné dans une pièce sans forme, que j'ai adressée à M. de Hummelauer lui-même. Vous en ferez ce que vous voudrez. Si vous voulez la prendre, elle sera à vous; si vous désirez un extrait, Hummelauer vous le fera; si vous n'en demandez rien, il vous l'aura fait lire. Vous n'y trouverez que le corollaire de ce que nous nous sommes dit et, je le crois, l'expression de votre propre pensée.

Je traînerai encore l'audience du général Belliard

1. Voir : *Papiers et Documents de Metternich* (tome V, page 16).
2. Belliard (Augustin-Daniel, général, comte), né en 1769, mort en 1832.

pendant deux ou trois jours ; je ne puis pas aller au delà à cause de notre public. Les partis pris et expliqués nettement sont les seuls qui aient droit à être appuyés par l'opinion et celle-ci influe dans la présente occasion bien décidément sur le fond. Notre cour ressemble à un navire au milieu de la tempête ; il faut lui donner une direction quelconque et la meilleure se trouvera toujours dans une marche que l'on peut avouer hautement.

L'opinion de tous les hommes raisonnables chez nous — et leur nombre est heureusement encore grand — se trouve en un accord parfait avec le système sur lequel nous nous sommes personnellement entendus à Carlsbad. C'est le seul raisonnable et je dirai même le seul qui, pour les États avancés, est possible.

Ma pensée la plus secrète, au reste, est celle que la vieille Europe est au commencement de la fin. Décidé à périr avec elle, je saurai faire mon devoir et ce mot n'est pas seulement le mien, c'est également celui de l'Empereur. La nouvelle Europe n'est, d'un autre côté, pas encore à son commencement; entre la fin et le commencement se trouvera un chaos.

Je me félicite bien sincèrement, mon cher Comte, de l'heureuse circonstance de notre rencontre. Le contact personnel ne peut être remplacé par aucune autre espèce de relation.

Avant votre arrivée à Saint-Pétersbourg, vous y trouverez des nouvelles que j'aurai soin de transmettre à

M. de Ficquelmont[1]. Qu'aurai-je à vous apprendre par lui ? Il faudrait être prophète pour le savoir.

---

*La comtesse Charles de Nesselrode*
*à son fils le comte Dmitri de Nesselrode.*

Franzensbad, 21 août/2 septembre 1830.

Nous sommes ici tout aussi préoccupés que vous du funeste vertigo qui s'est emparé des hommes et les pousse à bouleverser les royaumes; j'espère que les Empires donneront un bon exemple et sauront arrêter ces démagogues en démence que leurs fausses idées mènent à leur perte. Bruxelles a été pendant deux jours agité; mais le Roi a eu le bon esprit de se montrer à cheval à la tête de ses troupes, et il n'en a pas fallu davantage pour calmer la populace qui a reçu son Souverain aux cris de : « Vive le Roi! » L'Italie et l'Espagne deviennent à leur tour menaçantes. Voilà les malheurs que nous devons à l'ineptie, à l'orgueil d'un

1. Ficquelmont (Charles-Louis, comte de), général et homme d'État autrichien (1777-1857); prit part aux guerres contre la France; fut envoyé en 1814 en Suède comme ministre plénipotentiaire. puis en Toscane, à Naples, et enfin comme ambassadeur en Russie, en 1829. Géra en 1839, pendant l'absence de Metternich le ministère des Affaires étrangères. Après la révolution de mars 1848, fut nommé ministre des Affaires étrangères du premier ministère constitutionnel et dut se retirer le 4 mai de la même année, devant l'hostilité de la nation.

seul homme, ce Polignac qui a aveuglé son Roi. De sages mesures arrêteront encore une fois, il faut l'espérer, ce débordement révolutionnaire.

---

*Le comte Charles de Nesselrode*
*au prince de Metternich.*

Franzensbad, 5 septembre 1830.

M. de Hummelauer m'a remis hier votre lettre du 1er septembre, ainsi que les intéressantes communications auxquelles elle se réfère. Dans les circonstances où nous nous trouvons, je ne puis qu'attacher un prix infini à connaître chacune de vos pensées. Sous ce rapport les pièces dont M. de Hummelauer m'a donné lecture ne me laissent aucun vœu à former et, me prévalant de vos offres obligeantes, je les ai gardées, afin de pouvoir les mettre sous les yeux de l'Empereur. Je n'ai pas besoin de vous dire que je partage complètement vos opinions, et les documents que je vous ai envoyés hier par M. de Tatichtchef vous auront prouvé qu'on pense de même à Saint-Pétersbourg. Les premières mesures qu'on a cru devoir y prendre sont une conséquence naturelle de la juste horreur que devaient inspirer les mémorables événements de Paris. La répugnance qu'éprouve l'Empereur à reconnaître de suite un sou-

verain créé par une révolution fait honneur à ses sentiments et à son cœur, mais vous verrez néanmoins qu'à cet égard il s'en remet entièrement aux décisions de ses alliés. Veuillez vous reposer sur moi du soin de faire valoir les motifs qui ne vous permettent pas de différer la vôtre. D'ailleurs l'Angleterre et la Prusse ont reconnu. Dès lors, il nous serait impossible de faire autrement. Nous nous montrerions divisés aux factions révolutionnaires et ce serait sans contredit le plus grand des malheurs. Le mal déjà fait n'est plus à réparer; empêchons-le de s'accroître, c'est à ce fait que doivent se borner tous nos efforts. La *vieille* Europe n'existe plus depuis quarante ans; prenons-la telle qu'elle est aujourd'hui et tâchons de la conserver; si elle ne devient pas plus mauvaise, nous aurons déjà produit un bien immense, car vouloir la rendre meilleure serait tenter l'impossible. Charles X s'est perdu parce qu'il a méconnu cette vérité. Des souverains tels que le vôtre et le mien n'épouseront pas les erreurs qui ont caractérisé son règne, et n'imiteront pas la faiblesse et l'aveuglement qui ont accompagné sa chute. Avec cette conviction on peut se sentir le courage d'aller au devant des événements et ne pas désespérer encore du salut de l'Europe. C'est avec ce sentiment que je vais reprendre des fonctions qui, dans le temps où nous vivons, ne cesseront jamais d'être difficiles et pénibles. Je prévois qu'avant deux ans une seconde cure de Carlsbad sera de rigueur pour moi; je crois, mon cher Prince, ne courir aucun risque en vous y donnant rendez-vous d'avance, mais je

fais surtout des vœux pour que nous ne soyons pas obligés de nous réunir d'une autre manière.

---

### *La princesse Lieven*[1]
### *au général Benkendorf, son frère.*

Londres, 22 novembre 1830.

J'ai pressé hier encore Lord Grey sur les affaires de la Belgique. Il m'a dit : « Vous devez comprendre que, plus que mon prédécesseur encore, je suis intéressé à conserver la paix. Accordez-moi assez de confiance pour croire que je saurai en trouver les moyens.

« — Ils sont trouvés, Mylord, lui ai-je dit, si vous voulez suivre ce qui est commencé. Une conférence existe qui atteste l'union des cinq grandes Puissances; dans ce but maintenez-la et la paix sera conservée.

« — Mais donnez-moi au moins le temps de prendre connaissance de ce qui a été fait, et puis je pourrai vous répondre.

1. Lieven (Dorothée-Christophorowna de Benkendorf, princesse de), femme célèbre dans les salons diplomatiques du xixe siècle, née en 1784, morte à Paris, en 1857. Elle fut élevée sous le patronage de l'impératrice Marie, qui lui fit épouser, à seize ans, le général de Lieven. Elle accompagna son mari dans son ambassade de Berlin (1810), et de Londres (1812-1834), et réunit autour d'elle, dans cette dernière ville, tous les hommes des divers partis qui étaient remarquables, soit dans la politique, soit dans les lettres, soit dans les arts. Bien plus que son mari, elle était le véritable ambassadeur.

« — Ne perdez pas de temps, Mylord, ai-je observé. Le changement survenu en Angleterre effrayera l'Europe, que l'Europe soit rassurée. Il faut que vous lui parliez et vite. Mon Empereur vous connaît et vous estime; donnez-moi le plaisir de penser que ce sentiment s'accroîtra encore en lui.

— « Croyez, répliqua-t-il, que vous serez satisfaite. Je vous promets que, dans la semaine, Lord Palmerston[1] s'expliquera avec le plénipotentiaire de manière que vous serez pleinement contente. Si ce qui a été fait jusqu'ici a un but de paix, ne doutez pas que je suive cette voie. »

Il me dit que Laffitte lui avait fait connaître la joie que lui causait le changement de ministère en Angleterre, et qu'il met à sa disposition le poste d'ambassadeur de France à cette Cour. Il continue à se plaindre beaucoup à moi de M. de Talleyrand. Il lui est revenu que cet ambassadeur avait dit que le nom de Lord Grey

1. Palmerston (Henry-John Temple, lord vicomte), homme d'État anglais (1784-1865). Fut dans sa jeunesse dévoué au parti tory et comme tel envoyé, dès 1806, à la Chambre des Communes par Newport, puis (1811-1831) par Cambridge. Il devint, en 1811, sous Portland, lord de l'amirauté, et fut secrétaire de la Guerre sous les ministères qui se succédèrent de 1809 à 1830. Vers cette époque, il entra dans les rangs des whigs. Ministre des Affaires étrangères de 1830 à 1841, il reprit et occupa, de 1846 à 1851, puis de 1855 à 1858, et de 1859 à 1865, ces fonctions, pour lesquelles il montra une remarquable aptitude, et où il présida à toute la politique étrangère de son pays. Il fut dès lors le véritable chef du ministère et s'efforça de maintenir un équilibre diplomatique propre à assurer à l'Angleterre une influence prépondérante.

amènerait la guerre dans trois mois. Ce propos l'a singulièrement offensé.

---

*La même au même.*

Londres, 2 décembre 1830.

Lord Grey continue à m'écouter et à me tout dire. Après avoir accordé le dernier protocole, il est venu s'en vanter à moi, comme d'un fait qui devait lui valoir des applaudissements de notre part. Je l'ai loué de ce premier pas, mais je l'ai exhorté à en faire un autre qui est de mettre en poche des principes inapplicables aujourd'hui, afin d'agir selon les circonstances, lui observant qu'un homme d'État devait se laisser guider par elles. Après un assez long développement de cette thèse, je l'ai amené à tomber d'accord avec moi que les nécessités du moment étaient assez pressantes pour que le Cabinet anglais, n'ayant qu'un vœu et qu'un intérêt, celui de la conservation de la paix, ne lui subordonne toute chose. Je cite ceci parce que la connaissance que j'ai du caractère et de la droiture de Lord Grey me fait regarder chacune de ses paroles comme un engagement, et jusqu'ici il ne m'a trompé dans aucune de ses promesses. Il commence à admettre que deux pouvoirs coexistent ensemble en France, et il soupçonne d'arrière-

pensées chaque démarche de cette Puissance. Sans exciter cette défiance, il me semble bon de l'entretenir. Lord Grey a vu l'un après l'autre les plénipotentiaires et m'a rendu compte de ces audiences. Il m'a conté avec le plus grand étonnement et le plus profond mépris qu'Esterhazy avait débuté par lui exprimer la joie sincère qu'éprouverait sa Cour du changement survenu ici, protestant de la confiance entière que le Prince Metternich plaçait dans Lord Grey. Il faut être déhonté comme ce Cabinet pour tourner bride avec autant d'impudence.

Il m'a semblé que Grey avait été assez content de son entrevue avec Matuszewic. Il m'a parlé des affaires de la Grèce. Je l'ai assuré que je l'avais complètement compromis sur ce sujet et que j'avais dit à l'Empereur et au comte Nesselrode (ce qui n'est vrai qu'à moitié) que son opinion à Lord Grey était de donner cette souveraineté à un Prince mineur qu'on élèverait dans la religion de l'État et sous la tutelle du comte Capo d'Istria, qui continuerait à gouverner jusqu'à sa majorité. Vous vous souvenez que je vous avais prié de dire à l'Empereur cette opinion de Lord Grey. Il n'a pas pu la désavouer et m'a semblé tout à fait disposé à y donner suite. Il m'a fait quelques questions sur les limites auxquelles je n'étais pas préparée à répondre, mais je le crois en train d'agir largement dans cette question. Il est prêt à reconnaître un petit Prince de Bavière. Les ministres ont été extrêmement calmés par les explications de mon mari. Le Roi est devenu infiniment plus cordial

pour les ministres. C'est une observation que j'ai pu faire moi-même.

## ENTRETIEN

DE

S. M. L'EMPEREUR NICOLAS I[er] AVEC LE PRINCE LUBETSKI

LE DIMANCHE 14 DÉCEMBRE 1830

S. M. l'Empereur ayant jugé nécessaire de recevoir le prince Lubetski, ministre des finances du royaume de Pologne, en présence de quelques personnes qu'Il daigne honorer de Sa haute confiance, le 14 décembre, à midi, ont été réunis au palais particulier :

S. A. I. Mgr le grand-duc Michel; le maréchal comte Diebitch Zabalkansky; le général d'infanterie comte Tolstoy; le vice-chancelier comte de Nesselrode, et le ministre, secrétaire d'État du royaume de Pologne, comte Grabowski[1].

Lesquels ayant été introduits dans le cabinet de l'Empereur, Sa Majesté fit appeler le prince Lubetski et lui demanda quel était le motif qui l'avait déterminé

1. Grabowski (Stepanfowitch), membre du conseil d'Empire russe, ministre, secrétaire d'État du royaume de Pologne, né en 1765, mort en 1844.

à se rendre à Pétersbourg. Le prince fit à cette question en substance la réponse suivante :

« Je suis venu, Sire, pour m'acquitter d'une commission dont m'a chargé votre Conseil d'administration. Il a désiré qu'un témoin oculaire rendît compte à Votre Majesté des événements qui ont surpris la capitale du royaume de Pologne, au milieu d'une tranquillité profonde, de Lui exposer la situation du pays à la suite de ces mêmes événements et de L'informer de la marche que le Conseil d'administration a cru devoir suivre dans ces graves et sanglantes circonstances.

« Ce fut dans la soirée du 29 novembre que la révolte éclata. Au moment où nous nous y attendions le moins, des coups de fusil partirent dans plusieurs quartiers de la ville, et nous fûmes avertis que des bandes armées parcouraient les rues et attaquaient à la fois le Belvédère et l'Arsenal. Dans ce premier moment de trouble et d'agitation, tout le monde ne songea d'abord qu'à sa sûreté personnelle ; bientôt cependant on sentit la nécessité de se réunir, et les membres du Conseil prirent la résolution de se rendre immédiatement chez le président, comte Sobolewski[1]. Ce ne fut qu'entre minuit et

1. Sobolewski (Ignace, comte), homme politique polonais, né en 1770, mort en 1846. Secrétaire de l'ambassade polonaise à Paris (1791), secrétaire du Conseil d'État de Varsovie (1806), ministre de la Police (1811), prit part à la campagne de 1813 dans l'armée française, tomba entre les mains de l'ennemi à Leipzig, et fut envoyé comme prisonnier à Saint-Pétersbourg. En 1815, Alexandre Ier le nomma ministre secrétaire d'État du royaume de Pologne et, dix ans plus tard, ministre de la Justice.

deux heures que je parvins à traverser la foule. En arrivant chez le comte Sobolewski, j'y trouvai le prince Czartoryski.

— De quel droit y était-il? demanda l'Empereur.

— Il est membre du Conseil, dit le prince.

— Il est singulier, répliqua l'Empereur, qu'il s'en soit souvenu dans ce moment, il n'assistait jamais au Conseil.

— Celui-ci réuni, poursuivit le prince, nous délibérâmes sur les mesures les plus urgentes à prendre. Il fut arrêté que le Conseil se renforcerait de quelques individus connus pour jouir d'une grande popularité, et dont l'assistance pouvait être utile pour conserver le gouvernement du Roi et pour rétablir la tranquillité troublée de la capitale.

— Quels étaient ces individus? demanda l'Empereur.

MM. Kochanowski, Michel Radziwil[1], Pacz, Dembowski, Ostrowski[2] et Lelewel[3].

1. Radziwil (Michel-Géron), général polonais, né en 1778, mort en 1850. En 1792, il s'enrôla dans l'armée de l'Indépendance, où il servit sous Kosciusko, jusqu'en 1794. En 1812, il marcha contre la Russie à la tête d'un régiment polonais et se conduisit si brillamment à la prise de Smolensk et aux combats de Witepsk et de Polotsk que Napoléon le fit général de brigade sur le champ de bataille même. Il fut nommé général de division et sénateur palatin du nouveau royaume en 1815. Lors de l'insurrection de 1830, il devint, après la dictature de Chlopicki, généralissime des armées polonaises (21 janvier 1831). Après la chute de Varsovie, Michel Radziwil fut transporté dans l'intérieur de la Russie, où il fut retenu prisonnier jusqu'en 1836.

2. Ostrowski (Jean-Antoine, comte), général polonais, né en 1782,

— Il est assez particulier que votre choix soit tombé tout juste sur des personnes que vous saviez être tarées dans mon opinion. Vous la connaissez, ainsi que mes sentiments à leur égard. Je vous les ai plus d'une fois énoncés.

— Sire, répondit le prince, ils étaient populaires; nous avons pensé que leur influence pouvait seule contribuer à arrêter et à réprimer le mouvement. Cette

mort en 1845. Après la mort de son père (1817), devenu sénateur castellan, fit une vive opposition à l'administration dn grand-duc Constantin. En 1825, il obtint l'acquittement des complices polonais du mouvement insurrectionnel moscovite. En 1830, lorsque éclata l'insurrection de Varsovie, fut nommé général commandant la garde nationale, organisa la défense, fut un de ceux qui firent décréter la déchéance de Nicolas Ier, reçut le rang de sénateur palatin et donna, pendant toute la guerre, des preuves de son ardent patriotisme.

Son frère, le comte Ladislas, né en 1790, mort en 1869, devint, après la révolution de 1830, maréchal de la diète de Pologne et fut bientôt regardé comme le chef de la représentation nationale à Varsovie. Après la prise de cette ville, il se réfugia dans la Galicie, mais fut arrêté par les autorités autrichiennes, et interné à Gratz. Plus tard, il obtint la permission d'habiter Cracovie, qu'il ne quitta plus jusqu'à sa mort.

3. Lelewel (Joachim), homme politique et historien polonais, né en 1786. mort en 1861. Nommé, en 1828, député à la diète, il fut par ses discours et ses écrits un des promoteurs les plus actifs de la révolution de 1830, fit partie du comité exécutif du gouvernement provisoire, et, après la retraite de Chlopicki, devint membre du gouvernement national et président du club des patriotes. Forcé par les événements de quitter sa patrie, il se rendit en France (1831) et fut nommé peu après président du comité d'émigration des Polonais ; mais bientôt le séjour de Paris et même celui de la France lui ayant été interdits par le gouvernement de Louis-Philippe, Lelewel se retira à Bruxelles, où il donna pendant quelque temps des leçons d'histoire moderne, à la nouvelle Université. Il a publié un grand nombre d'ouvrages, tant dans sa langue maternelle qu'en français.

mesure prise, il fut décidé au Conseil que le prince Czartoryski et moi, nous nous rendrions auprès de Mgr le Grand-Duc, pour le conjurer de se mettre à notre tête et d'aviser conjointement avec le Conseil aux moyens de faire rentrer la populace dans l'ordre. Nous partîmes de suite et nous trouvâmes Monseigneur au bivouac près du Belvédère. Mais Son Altesse Impériale nous déclara qu'elle ne pouvait acquiescer à la proposition du Conseil, qu'elle ne se mêlerait pas de l'affaire et ne ferait point agir les troupes qui l'avaient rejoint. Nous nous trouvions ainsi abandonnés à nous-mêmes, et sans disposer d'aucune force militaire ; néanmoins, nous n'étions dominés que par la seule pensée, par l'unique sentiment d'empêcher de plus grands malheurs et de maîtriser le mouvement populaire.

— Mon frère, dit alors l'Empereur, a parfaitement bien fait. Les instructions de feu l'empereur Alexandre lui défendaient, en cas d'émeute, de faire tirer les troupes russes sur les Polonais.

— Pendant ce temps, reprit le prince, l'insurrection s'était accrue au plus haut et au plus alarmant degré. L'Arsenal forcé et pillé, plus de 50 000 hommes de la populace s'étaient armés, des troupes s'y étaient ralliées, et cette tourbe, prise de vin, menaçait de massacrer tous ceux qui voulaient s'opposer à leur volonté. Plusieurs généraux ont été victimes de leurs efforts pour rappeler les troupes à l'ordre, d'autres ont été forcés, le pistolet à la gorge, de se mettre à leur tête. Des clubs se formèrent et usurpèrent le pouvoir. C'est

au péril de nos jours que nous rentrâmes, le prince Czartoryski et moi, au Conseil. Là, nous apprîmes que la Banque était dans le plus grand danger. Notre devoir était de la sauver, et nous résolûmes de nous y transporter tous. Ce fut avec une peine infinie que nous y parvînmes à travers une populace effrénée, dont six mille hommes armés nous précédaient et suivaient de près. Ce fut alors que le général Klopitzki nous rejoignit. Nous l'engageâmes à se mettre à la tête de la force armée. Il n'y consentit qu'à condition que tous les actes du pouvoir ne fussent rendus qu'au nom de Votre Majesté; mais bientôt nous dûmes nous convaincre que les moyens dont nous disposions étaient insuffisants, que la populace révoltée devenait d'heure en heure plus nombreuse et plus menaçante. Il ne nous resta d'autre ressource que de prier le Grand-Duc de renvoyer les régiments polonais qui l'avaient rejoint. Je rédigeai un écrit pour en faire part à Son Altesse Impériale et pour l'avertir en même temps que les rebelles avaient formé le dessein audacieux de l'attaquer, et que de nombreux moyens de corruption avaient été employés, non sans succès, ce qu'elle ignorait peut-être, auprès de celles des troupes polonaises qui l'entouraient encore. Bloqué en quelque sorte dans la Banque, le Conseil ne savait comment faire parvenir cet écrit au Grand-Duc. Son aide de camp, le comte Zamoyski, y parut et fut chargé de le lui porter. Peu après, une nouvelle députation, composée du prince Czartoryski, du comte Ostrowski et de moi, se rendit auprès de Mon-

seigneur pour régler avec Son Altesse Impériale tout ce qui avait rapport au renvoi des troupes polonaises et à la marche des troupes russes vers la frontière, mesure à laquelle Mgr le Grand-Duc venait de donner son consentement. En effet, les troupes polonaises rentrèrent en ville, et, dans leur marche, elles rencontrèrent une masse de peuple qui s'avançait déjà pour attaquer le Grand-Duc, mais qui, voyant revenir les régiments polonais, les accompagna jusqu'à la place située devant la Banque, en vociférant contre les généraux Krasinski et Kournatowski et en exigeant qu'ils lui fussent livrés. Ce n'est qu'avec beaucoup de peine et en déployant la plus grande énergie, que le général Klopitzki[2] parvint à leur sauver la vie. La même exaspération se manifesta dans le peuple contre plusieurs membres du Conseil d'administration — j'étais du nombre — et nous fûmes obligés de nous démettre de nos fonctions. Un gouvernement provisoire s'organisa. Il était composé de MM. le prince Czartoryski, Ostrowski, comte Pacz, Kochanowski et Lelewel; mais son action était trop faible encore pour réprimer la révolte. Alors on conçut l'idée de nommer dictateur le général Klopitzki, et depuis l'ordre et la tranquillité commencent à se réta-

1. Krasinski (Vincent, comte), né en 1782, mort en 1858. Commandait sous Napoléon la cavalerie polonaise de la garde, qu'il reconduisit en Pologne après la mort de Poniatowski, et entra ensuite au service de la Russie, où il devint général de cavalerie et conseiller d'État.

2. Klopitzki (Joseph), général polonais et dictateur momentané en 1830, né en 1772, mort en 1854.

blir par l'effet des mesures rigoureuses qu'il a prises.

— Mais tous ces actes, observa l'Empereur, sont des actes illégaux. C'est votre Souverain seul qui a le droit de faire des nominations, de changer la composition de son Conseil, d'accorder même des démissions à ceux qui, comme vous, ont cru devoir se retirer. Le Conseil d'administration n'a pas fait son devoir; ses membres auraient dû périr, plutôt que de céder aux volontés de factieux. »

Sa Majesté demanda au prince quelles étaient les causes de cette révolution et les griefs que la nation élevait contre le gouvernement.

Le prince chercha, à son tour, à justifier sa conduite et celle de ses collègues; il protesta qu'ils avaient fait tout ce qui pouvait dépendre d'eux dans une situation où ils étaient constamment placés sous le poignard des assassins, qu'il fallait considérer que l'armée n'était pas à leurs ordres; qu'ils ont dû se borner à appeler à leur secours des régiments cantonnés hors de la ville, et que l'un de ces régiments, que son chef, le général Szembeck, avait voulu amener au Grand-Duc, s'était refusé à suivre ses ordres et avait rejoint les insurgés.

Ici, l'Empereur demanda pourquoi le général Szembeck n'avait pas imité l'exemple du général Trembicki qui s'était fait massacrer plutôt que de prendre le commandement d'un régiment révolté.

Le prince attribua aux circonstances l'impossibilité dans laquelle le comte Szembeck s'est trouvé d'empêcher cette défection, et passant ensuite aux plaintes de la

nation contre le gouvernement, il dit : « les accusations portent principalement sur ce que :

« 1° Il n'a été fait droit à aucune des plaintes portées à la diète par la voie des pétitions;

« 2° De ce que le Conseil d'administration, contre lequel ces réclamations étaient dirigées, se trouvait investi du pouvoir de les examiner et de les décider ;

« 3° De ce que des malversations avaient eu lieu dans les administrations dépendantes de la municipalité de Varsovie ;

« 4° Enfin, on accusait les hommes qui entouraient Mgr le Grand-Duc et auxquels il avait confié la direction de la police secrète, d'avoir par leurs calomnies provoqué des persécutions injustes dont beaucoup d'individus ont eu à souffrir.

« Telles sont les causes d'un mécontentement général manifesté à la suite d'une révolte uniquement tramée par des bas officiers et des étudiants. »

Après avoir écouté l'énumération de ces griefs, l'Empereur objecta au *premier* que la marche légale avait toujours été observée, parce qu'à chaque diète il avait toujours été rendu compte du résultat de l'examen des pétitions présentées à la session précédente. Que quant aux désordres et aux abus qui s'étaient glissés dans l'administration de la municipalité de Varsovie, c'était la première fois qu'il en entendait parler. Que tout le tort en retombait sur le Conseil d'administration qui, malgré ses injonctions réitérées de lui faire son rapport sur toutes les circonstances dignes de son attention et

de sa sollicitude, avait jugé à propos de passer sous silence un fait aussi important.

Sa Majesté ayant rendu personnellement responsable le prince Lubetski, celui-ci crut devoir observer que cette affaire était plus spécialement du ressort de la commission de l'Intérieur que de ses propres attributions.

Sur quoi Sa Majesté lui fit sentir qu'il pouvait alléguer ce fait comme ministre des Finances, mais que, comme membre du Conseil, il n'en était pas moins responsable de n'avoir pas protesté contre ce qu'il avait trouvé d'illégal.

Revenant ensuite à l'objet de sa mission, le prince Lubetski assura que toutes les autorités qui, par la suite de la révolution, se trouvaient aujourd'hui à la tête du pouvoir dans le royaume de Pologne, continuaient à agir au nom de l'Empereur et ne formaient d'autres vœux que de voir la Constitution exécutée sans réserve et dans toute son étendue.

« Et que signifient, dit alors l'Empereur, ces aigles renversées et la prétention de voir les anciennes provinces polonaises réunies à la Pologne ? »

Cette demande, répondit le prince Lubetski, a été articulée dans le rapport du gouvernement provisoire, non comme un vœu sur lequel on insistait, mais comme un espoir que la nation nourrit et dont il a cru devoir rendre compte à Votre Majesté. Quant aux aigles, elles ont été abattues dans un premier moment d'effervescence par des hommes exaltés et peut-être ivres.

L'Empereur prit alors un paquet qui était sur sa table, à l'adresse du prince Lubetski, et en montrant les armes du dictateur dont il était cacheté, lui dit : « Celui-là était-il ivre aussi? »

Le prince l'ouvrit et fit lecture d'une lettre du général Klopitzki que ce paquet renfermait. Cette lecture achevée, l'Empereur demanda au prince s'il avait encore quelque chose à lui dire, s'il avait lu sa proclamation et quelle était son opinion personnelle sur cette pièce.

« Sire, répondit le prince Lubetski, la proclamation n'est pas suffisante, une idée fixe domine la nation, elle craint qu'on ne veuille profiter de cette révolte pour lui ôter la Charte. La proclamation ne détruit pas cette crainte. »

Sur cette réponse, Sa Majesté se tourna vers le comte Diebitsch et dit : « Donc, c'est la guerre; Maréchal, vous partirez immédiatement. »

---

## *La princesse Lieven à son frère le général Benkendorf.*

Londres, 14 janvier 1831.

M. Wielopolski[1], député du gouvernement provisoire

1. Wielopolski (Alexandre, comte), (marquis de Gonzaga-Myszkowski), homme politique polonais, né en 1803, mort en 1877. Il venait d'être

à Varsovie, est ici depuis une semaine. Il a porté à lord Grey et à lord Holland des lettres d'Adam Czartoryski, dans lesquelles, se fondant sur leur ancienne connaissance, il leur recommande le porteur et les prie de le recevoir et de l'entendre. Lord Grey, non plus que lord Holland, ne l'ont reçu, ni ne le recevront. Ayant demandé une entrevue à lord Palmerston, il l'a vu, parce qu'il lui était impossible de s'exposer à l'attaque des journaux et à celle du Parlement, que M. Wielopolski eût provoquées, l'une et l'autre, s'il ne l'eût point admis. C'est le prince Léon Sapieha qui le lui a amené dans sa maison et non au bureau où il donne toutes ses audiences. Il a voulu lui remettre une lettre du gouvernement provisoire que Palmerston a refusé de recevoir. Je ne connais pas les détails de leur entrevue, mais à juger sur le refus de recevoir la lettre, je dois penser qu'elle n'a pas été satisfaisante pour le député polonais. C'est de lord Grey et de lord Palmerston que je tiens les informations que je viens de citer.

Le prince d'Orange est enchanté des ministres et ceux-ci de lui. Cette affaire va à merveille.

élu nonce à la diète lorsqu'éclata la révolution du 29 novembre 1830, dans laquelle il joua, au début, un rôle assez effacé. Cependant, en 1831, le gouvernement insurrectionnel l'envoya à Londres solliciter l'intervention de l'Angleterre. Il ne réussit pas dans cette mission, de laquelle il a rendu compte dans un écrit intitulé : *Mémoire présenté à lord Palmerston* (Varsovie, 1831).

*Le comte Matuszewic*
*à la comtesse Charles de Nesselrode.*

Londres, 16 janvier 1831.

J'ai déjà prié le comte de Nesselrode de vous exprimer, Mme la Comtesse, tous les sentiments que m'a fait éprouver votre lettre. Dans le cours d'une vie déjà longue par les événements dont elle m'a rendu témoin, et les situations difficiles où elle m'a placé, je n'ai pas reçu de témoignage d'amitié, qui me soit allé si droit au cœur. Le vôtre appréciera ce que le mien vous porte d'attachement et de reconnaissance. Encore une fois, il y avait dans votre procédé tant de bonté, de franchise et de délicatesse, que j'y ai trouvé une vraie consolation au milieu des chagrins dont m'a accablé cette criminelle, folle et malheureuse révolution de Pologne.

Mon choix est fait depuis douze ans. Je me suis dit dès le jour où je suis entré au service de la Russie que là était ma patrie d'honneur et de devoir. L'affection et la reconnaissance sont venues se mêler à ces sentiments et, de fait, je travaillais à me défaire de mon patrimoine et à en placer en Russie tout le capital, quand l'insurrection polonaise a éclaté. Loin de diminuer, elle augmente mon dévouement pour un souverain et un pays qui m'ont comblé de faveurs.

Mais bien que, par un singulier hasard, la Pologne soit une des parties de l'Europe que je connaisse le

moins, il m'est impossible de n'être pas frappé de douleur, à la vue des crimes qui la flétrissent, et des maux qui vont peser sur elle. Que ceux qui ont provoqué ou qui n'ont pas arrêté ces événements sont coupables, et quel compte ils auront, un jour, à rendre! Je n'excepte personne de cet anathème et je suis au désespoir de voir le prince A. Czartoryski figurer à la tête des meneurs. Il s'en faut que je sois personnellement lié avec lui, mais il a été l'ami de mon père. Sa mère a élevé ma sœur. Je croyais par tradition à sa vertu. C'est un des malheurs de notre siècle que de bouleverser ainsi tout à coup les opinions qui semblaient le mieux fondées. Enfin, j'espère encore que la grande majorité du pays se soumettra volontairement en prenant connaissance de l'admirable proclamation de l'Empereur, et j'espère dans tous les cas que l'Empereur aura la gloire de terminer promptement cette révolution. Les intérêts qui exigent une conclusion et une répression complète, le plus tôt possible, sont si graves, qu'il n'y a pas moyen d'en considérer d'autres.

Je n'abandonne pas la Grèce, au milieu de tous les événements qui se précipitent, mais l'affaire grecque est la pierre de Sisyphe. A peine la soulève-t-on, qu'elle retombe de tout son poids. Nous touchions, l'autre jour, à un dénouement heureux, un petit Prince de Bavière, Capo d'Istria, régent, 60 millions, de grands moyens d'obtenir les meilleures limites. Tout semblait arrangé. Ne voilà-t-il pas que les Français et les Belges s'avisent de vouloir transporter notre petit Grec en Belgique.

Par bonheur, nous venons d'y mettre obstacle, de sorte que toutes mes espérances pour la Grèce se raniment.

Je crois aussi que la France est un peu moins malade et Louis-Philippe un peu moins faible; je crois même que nous parviendrons à faire en Belgique quelque chose, non pas de bon, mais de moins mauvais, que je ne l'avais pensé jusqu'à présent.

Enfin, il me semble que l'année se terminera mieux qu'elle n'a commencé et que la confusion générale sera remise. Si nous gagnons un an, nous aurons tout gagné.

---

*Le comte Charles de Nesselrode*
*à la princesse Lieven.*

Saint-Pétersbourg, 1er février 1831.

Dieu, chère Princesse, que vos lettres sont intéressantes! Quels précieux matériaux pour l'histoire et que j'envie à nos enfants le plaisir de lire un jour vos mémoires. Mais aussi quelle crise que celle d'où vous venez de sortir triomphante. Je ne veux pas encore chanter victoire, mais il me semble que nous sommes en bon chemin. Nous ne pouvons que dire *amen* à tout ce que vous faites et attendre avec calme le dénouement de ce drame. Le nôtre aussi approche de sa fin. Le quartier général a été transféré de Grodno à Bialystok et, entre le 20 et le 25 de notre style, Diebitch va commencer, à

la tête de 150 000 hommes. En attendant, d'après les nouvelles reçues, hier, il y a déjà anarchie complète à Varsovie, *eine whare polnische wirthschaft*. Klopitzki s'est démis de sa dictature; le commandement de l'armée a été offert à Weissenhof et à Klicki[1] qui l'ont refusé, et il ne leur reste pour commander que Krukowiecki[2], espèce d'enragé qui n'a jamais été qu'à la tête d'une brigade. Ainsi sous le rapport militaire, ils ne sont pas bien formidables et le prince Adam Czartoryski qu'on dit avoir remplacé Klopitzki ne me

1. Klicki (Stanislas), général polonais, né en 1770, mort en 1847. Lors de l'insurrection nationale de 1794, il combattit pour l'indépendance de sa patrie, se rendit ensuite en Italie, où il servit sous les ordres de Dombrowski et devint colonel. En 1808, il suivit Lannes en Espagne, se signala par son courage, fit, en 1812, partie de l'état-major du prince Eugène, qu'il empêcha, par sa présence d'esprit, de tomber entre les mains des Russes, et reçut le grade de général de division dans l'armée polonaise formée par Alexandre en 1815. Klicki reçut, en 1831, le commandement en chef de l'armée de Pologne, puis se rendit en Italie, où il mourut.

2. Krukowiecki (Ivan-Petrovitch, comte), général polonais, né en 1770, mort en 1850. D'abord au service de l'Autriche, puis général dans l'armée du grand-duché de Varsovie et du royaume de Pologne. En 1830, lors de l'insurrection polonaise, il fut placé à la tête d'une division et nommé général-gouverneur de Varsovie par les Polonais. Il s'empressa de mettre en état de défense la ville, mais ne sut pas gagner la confiance de la population. Éloigné de son commandement par le général Skrjynetzki, son ennemi personnel, il prit la direction du parti des patriotes radicaux et se trouva investi de toute l'autorité, après l'émeute populaire du 15 août 1831. La diète l'élut président et lui conféra des pouvoirs dictatoriaux. Il ne montra aucun talent stratégique, et après la bataille de Wola, entama des pourparlers, en vue d'une reddition, à la suite desquels il fut destitué par la diète. Après la prise de Varsovie par les Russes, il fut exilé à Katzen; gracié plus tard, il acheva sa vie à Varsovie, oublié de tous.

fait pas peur. Que vous avez bien sermonné lord Grey sur la réception de Léon Sapicha, c'est un vrai scandale. Metternich a fait envoyer à Gratz les agents polonais qu'on lui a décochés et en Angleterre ils sont reçus à bras ouverts. Cette comparaison ne me fournit point de bons arguments en faveur des nouveaux ministres. Il faudra, je vois, leur faire faire, comme au duc de Wellington, le contraire de ce qu'ils veulent faire et le cœur me dit que vous y parviendrez, quant à la politique extérieure. Pour l'intérieur de l'Angleterre, vos confidences que j'ai gardées pour moi seul m'inspirent une véritable terreur. Supprimer entièrement les bourgs pourris, c'est renverser le gouvernement et si ce projet passe, je prends congé de l'Angleterre. Nous voilà donc dans ce dilemme, ou de voir le pays bouleversé de fond en comble ou le ministère renversé.

Chère Princesse, tant que nous vivrons, il n'y aura plus un instant de tranquillité dans le monde. Hâtons-nous, par conséquent d'arranger la Belgique, la Grèce et la Pologne. Dans deux mois, il n'en sera peut-être plus temps.

Je ne puis encore vous dire ce que deviendra le Grand Duc; c'est une question qui se traite entre les deux frères avec beaucoup de ménagements; j'espère encore qu'elle sera résolue d'une manière convenable et que, dans tous les cas, il ne prendra aucune part directe aux opérations militaires, dont Diebitch est le maître absolu. Il ne paraît pas que pour le premier moment l'Empe-

reur aille à l'armée, ce que personne ici ne désire. Plus tard, je pense qu'il sera difficile de le retenir. Une fois la soumission opérée, il y aura une foule d'affaires difficiles et délicates à régler qui nous donneront beaucoup de tribulations, parce qu'on sera dans un tiraillement continuel entre l'excès des opinions ultra-russes et celui des idées trop généreuses en faveur des rebelles. Le milieu est difficile à trouver, et les questions très compliquées. Enfin nous verrons.

Je me suis battu les flancs pour donner un peu d'intérêt à ma lettre, mais, chère Princesse, comme elle reste en arrière des vôtres! Celles-ci seront soigneusement conservées et restituées d'après vos ordres, lorsque nous aurons le plaisir de nous revoir. Mille et mille grâces de tout ce que vous avez fait pour Heytesbury. C'est un véritable bienfait que de nous l'avoir conservé. Il n'aurait été guère amusant d'avoir affaire à une nouvelle figure dans les circonstances actuelles et la nomination de Ponsonby[1] m'a prouvé que leurs choix ne sont pas toujours heureux. J'ai souvent occasion de lire des dépêches d'Heytesbury. Ce sont, à mon avis, de vrais

1. Ponsonby (John, vicomte de), diplomate anglais, né en 1771, mort en 1855. Son père, lord William, lui laissa en mourant (1806) son siège à la Chambre haute. John Ponsonby vota avec le parti Whig; reçut, en 1809, le titre de baron d'Imokilly, et suivit la carrière diplomatique. Il devint successivement ministre plénipotentiaire à Buenos-Ayres (1826), au Brésil (1828), à Bruxelles (1830), à Naples (1832), ambassadeur à Constantinople (à la fin de 1832). De 1846 à 1851, il remplit les fonctions d'ambassadeur en Autriche, puis rentra dans la vie privée.

modèles diplomatiques écrits avec infiniment d'esprit et de tact. D'ailleurs, faites comprendre à lord Grey que d'ici il n'y a pas beaucoup à écrire, à moins de donner dans des commérages et des suppositions dont il a, comme moi, horreur. De tous nos ministres étrangers, c'est celui qui m'inspire le plus de confiance. Je le vois presque tous les jours et le tiens au courant tant que je le puis. Il est donc à même de donner à sa correspondance tout l'intérêt que comporte le terrain de Pétersbourg. Il a été des mois entiers sans recevoir un seul mot des nouveaux ministres, ce qui a dû nécessairement le dérouter. Enfin, un courrier lui est venu, il en attend un second et tout ira mieux pour l'avenir. Soyez tout à fait tranquille sur les informations ultra-secrètes que vous me transmettez. Jamais je ne fais à lord Heytesbury de confidence qui puisse compromettre vos relations avec les hommes marquants auxquels vous avez réussi à inspirer une confiance jusqu'ici inconnue dans les annales de l'Angleterre.

Le Grand Duc prétend avoir sauvé toute la correspondance de l'Empereur et l'avoir emportée; je ne comprends donc pas ce que peut être la lettre dont parle Talleyrand. L'Empereur m'assure que l'histoire des deux cents canons de Modlin est une vraie bêtise, dont jamais il n'a été question entre lui et son frère. Ce qui malheureusement est trop vrai, c'est que les papiers diplomatiques sont tombés au pouvoir des rebelles. Lord Grey a raison d'en être alarmé. Je ne dors pas les nuits quand je songe aux complications qui peuvent

résulter de leur publication. Le seul espoir qui me reste, c'est que les Polonais n'aient pas le temps de les faire imprimer et de les livrer au public.

Adieu, chère Princesse, écrivez-nous souvent et beaucoup; vos lettres font nos délices. Votre frère ne m'a rien envoyé pour vous; il était pourtant prévenu du départ de ce courrier. C'est en passant par *London* que votre fils se rendra de Madrid à Naples. J'ai eu bien soin de lui tracer cet itinéraire.

---

*La princesse Lieven*
*au général Benkendorf.*

Londres, 5 février 1831.

Le 2, on a envoyé à lord Granville l'ordre de demander au gouvernement français explication du rassemblement de troupes qui s'opère du côté de la Belgique, et de représenter que l'entrée d'un seul soldat français sur ce territoire serait regardé par l'Angleterre comme une infraction aux traités et une violation des plus récents engagements contractés par la France. Le gouvernement anglais se tient en mesure, ses vaisseaux sont prêts et même des troupes de débarquement, en cas que la conduite de la France en rende l'emploi nécessaire.

Le Cabinet s'est rassemblé pour convenir du langage

à tenir au Parlement pour le cas où les ministres se verraient interrogés sur les affaires de la Pologne. Il a été décidé que le silence le plus absolu serait la réponse à toute question de ce genre.

Si le mouvement en faveur du Prince d'Orange ne réussit pas, j'ai fort peur que le gouvernement anglais ne se prête à la nomination d'un Prince de Naples.

Un nombre prodigieux d'armes de toute espèce a été acheté ici pour le compte de divers pays, mais plus particulièrement pour le gouvernement turc et le pacha d'Égypte.

---

## *Billets de lord Grey à la princesse Lieven.*

12 mars 1831.

Je ne sais qui peut être votre diplomate. Mais il possède au moins une des qualités qui font l'apanage de cette race. *Il n'y a pas un mot de vrai dans l'exclamation qui doit m'avoir échappé*. Cependant je ne vous ai jamais caché la vive compassion que j'ai pour ces pauvres Polonais. Mais elle n'a jamais eu d'influence sur la conduite que mes devoirs publics me prescrivent.

Je ne suis pas peu mortifié de vous voir si aisément ajouter foi à ce conte absurde et si prompte à me retirer vos bonnes grâces, qui, je m'en flattais, ne

dépendaient pas de la conformité de nos opinions politiques.

Mille remerciements, chère Princesse, pour votre seconde lettre et pour la bonté dont elle est l'expression. Je répète que l'assertion de votre diplomate est fausse, et je ne craindrais pas de le lui dire en face. S'il m'a entendu proférer quelque chose de semblable, ce doit avoir été par rapport à quelque autre affaire. Mais je ne me souviens pas d'avoir eu avec Talleyrand chez lady Londonderry aucun entretien qui n'ait été tout à fait public, et est-il probable que j'aie pu commettre une telle indiscrétion?

Souffrez que je vous voie à dîner avec cette expression de cordialité et de confiance qui vous est si naturelle. Je n'en suis vraiment pas indigne. Que Dieu soit avec vous.

---

15 mars 1831.

Chère Princesse, après deux jours que j'ai passés sans vous voir et sans même avoir de vos nouvelles, votre note a été d'une véritable consolation pour moi. Je me croyais déjà oublié de vous.

Ce que je conclus des relations contenues dans les gazettes de Varsovie et des rapports du maréchal Diebitch, c'est que quoique les Polonais aient été repoussés du champ de bataille et se soient retirés dans Varsovie, Diebitch a trouvé qu'il était impossible d'emporter la

ville de ce côté, qu'il a, par conséquent, été obligé de changer de plan et d'entreprendre une manœuvre pour passer la Vistule à Plock, opération longue et difficile surtout dans cette saison, si les Polonais avaient des forces suffisantes à lui opposer. Mais je suis d'accord avec vous qu'elle doit réussir finalement, l'armée polonaise se trouvant si considérablement réduite par les derniers combats, et n'ayant pas les moyens de réparer ses pertes. Les rigueurs de la saison et les maladies qui en résulteront dans l'armée russe, voilà leurs meilleurs motifs d'espérance.

Lord Granville parle d'un changement dans le ministère français comme d'une chose inévitable ; mais il ne le croit pas du tout arrêté encore, ni qu'il se fasse dans un meilleur sens. Ce sera Casimir Périer[1] ou Odilon Barrot et Dupont de l'Eure. Dans l'un et l'autre cas, il pense que Sébastiani[2] se retirera.

Vous avez raison de vous plaindre de l'insulte faite à votre ambassadeur. Mais en pareilles circonstances vous devriez être disposée à admettre les excuses du gouvernement pour un incident qu'il n'a pas dépendu de lui d'empêcher. Je crains beaucoup que Pozzo, qui n'est pas réputé pour avoir les nerfs très forts en fait de désagréments personnels, ne soit trop prompt à prendre des mesures qui peuvent, sans nécessité, pro-

1. Périer (Casimir), financier et homme d'État français, 1777-1832.

2. Sébastiani (François-Horace Bastien, comte), maréchal de France et diplomate, né en 1772, mort en 1851.

duire une rupture entre les deux gouvernements.

Le succès de votre bill de réforme passe toute attente. Pour peu que les Pairs aient du bon sens, ils reconnaîtront comme lord Chesterfield, que la mesure est autant dans leur intérêt que dans celui du reste de la nation. Le fait est qu'elle leur ôte un pouvoir qui les rend odieux, et qu'elle y substitue une influence qui les rattache au peuple, en même temps qu'elle les place envers la Couronne dans une position qui les rend ce qu'ils doivent être, un chaînon entre la Couronne et le peuple.

Nous avons eu, hier soir, une première division à la suite d'une proposition faite par lord Wynford[1], sans aucun avertissement préalable. L'ennemi était évidemment préparé. Nous ne l'étions pas. Cependant nous étions en nombre, et vous admirerez, j'espère, la liste des noms qui figurent dans la minorité. Adieu.

J'approuve le sens de la réponse de Talleyrand. Mais je pense qu'elle aurait pu être mieux rédigée.

1. Wynford (William Draper-Best, baron), homme politique anglais, né en 1767, mort en 1845. Membre de la Chambre des Communes (1802); devint successivement juge de la Cour du Banc du roi, chief-justice de la Cour des plaids communs et membre de la Chambre des lords, avec le titre de baron Wynford, puis fut élu président de cette assemblée.

### *La comtesse Charles de Nesselrode à son mari.*

A bord du *Culm*, 31 mai 12 juin 1831.

J'ai eu, cher ami, pendant huit jours, toutes les sensations de l'agonie, d'une agonie qui a commencé dès que nous avons levé l'ancre vis-à-vis d'Elseneur. Quel horrible mal que le mal de mer! Le dégoût de la vie s'empare du patient, l'anéantissement est tel, que le moral n'agit plus. Je ne pouvais plus repousser les idées les plus noires qui se plaisaient à me poursuivre et à augmenter mes souffrances. Je respire un peu depuis hier, grâce au temps calme, mais nous n'avançons guère; nous sommes à trois cents milles de Sidmouth. L'impossibilité de s'occuper aggrave encore l'ennui de la traversée. Quelques personnes ont peut-être encore plus souffert que moi. Gagarin a passé de rudes moments. A mon extrême surprise, la Grande Duchesse n'a point été aussi accessible à ce mal; mais, en revanche, ses douleurs rhumatismales se sont fait sentir avec force. Jusqu'à présent, je ne lui ai été bonne à rien; c'est elle qui m'a soignée. Heureusement que Mlle Tolstoï a toujours été à même de lui être utile, étant à l'abri de cette terrible incommodité.

Avant de lever l'ancre, notre consul, qui, par parenthèse, est très bien, est venu à notre bord un soir, nous donner la bonne nouvelle que renfermait la gazette de

Berlin, celle d'une victoire remportée par le Maréchal. D'après la liste dès généraux polonais tués et blessés, l'affaire a dû être terrible ; je tremble que quelques-uns de nos amis ne soient dans un profond deuil, et c'est avec effroi que j'entendrai le nom des victimes. Puisse cette affaire être la dernière et amener enfin la soumission des insurgés !

---

1er/13 juin 1831.

Nous serons probablement plus de trois semaines avant de toucher terre. Que se sera-t-il passé en Europe durant ce temps? Depuis les fatales ordonnances, on était chaque semaine en peine d'une nouvelle désastreuse. Si nous touchions à l'époque de la convalescence de la maladie qui a tant fait souffrir cette vieille Europe et que la marche progressive, en bien, fût ce qu'elle s'est fait sentir en mal, nous apprendrions, en débarquant, la réinstallation d'Henri V et de la famille d'Orange en Belgique.

---

*La même au même.*

A bord du *Culm*, 10/22 juin 1831.

Enfin, nous avons pu aborder avant-hier dans le port de Plymouth, le vent n'étant pas favorable pour entrer dans la rade de Torbay, nous avons souffert, la veille encore d'un gros temps, ce qui m'avait rejeté dans mes souffrances. Aussitôt l'ancre jetée, nous nous sommes inquiétés de savoir où se trouvait Benkausen, après lequel nous soupirions; nous avons appris, à notre grand désappointement, qu'il nous attendait à Torbay et qu'il fallait faire quarantaine jusqu'à ce que l'on eût reçu une réponse de Londres. Il en résulte que nous serons retenus ici deux jours.

On dit que Sidmouth est un endroit désert, j'en suis charmée, la Grande Duchesse sera toute à sa cure et nous vivrons sans gêne. La Princesse Louise m'a écrit une charmante lettre et m'a envoyé les journaux les plus frais, en m'énumérant les événements européens, par conséquent, l'abdication de Don Pedro ; je le plains parce que personne ne compatit à son sort. Plus que jamais, on est forcé de suivre cet adage éguïste : chacun pour soi, Dieu pour tous. Voilà Don Miguel, sans vaisseau et peut-être sans trône ; on va encore l'offrir au premier venu. Si le Prince Léopold accepte la couronne en Belgique, il sera curieux de le voir toujours hériter de ce que le Prince d'Orange n'a su conserver.

On dit que le Prince Paul fera une visite à la Grande Duchesse, je souhaite qu'elle soit courte. Tant qu'il sera près d'elle, adieu la conversation. Quant à moi, du moins, je serai muette.

---

*La même au même.*

Sidmouth, 13/25 juin 1831.

Les gazettes disent que Kiev est en pleine insurrection, mais comme cela a fini en Podolie, il faut espérer que l'on calmera les têtes en Ukraine. Lieven a la fièvre, c'est ce qui retarde son arrivée, la Princesse m'écrit et ne paraît pas être contente des dernières conférences. On s'attend à Paris à de terribles événements, à l'occasion de l'anniversaire des fameuses journées qui ont bouleversé l'Europe et qu'on va célébrer; la tête s'y perd.

---

17/29 juin 1831.

Quelle nouvelle désagréable pour vous autres diplomates que la dernière conférence de Londres, quel pénible rôle y jouent la Russie, l'Autriche et la Prusse. On croit éviter un plus grand mal avec ces condescen-

dances, on n'évitera rien, il n'en restera que le pénible. Je doute que la Hollande souscrive à de pareilles conditions; elle fera peut-être la guerre.

---

19 juin/1er juillet 1831.

J'ai encore relu l'article sur les révoltes de Lithuanie; je ne puis comprendre pourquoi le ministère français s'en est offensé et vous demande des explications à ce sujet. Il est devenu bien chatouilleux; les coupables le sont toujours. Je t'annonce l'arrivée du couple Lieven que j'ai revu avec grand plaisir. Nous allons avoir un personnage qui troublera nos réunions; le *Papa* arrive et je crains que ce ne soit pour longtemps. On nous annonce Pozzo, mais j'ai bien peur qu'il ne renonce à ce voyage, s'il apprend que ce monsieur, que Lieven tremble de voir arriver demain ou après-demain, est ici. Les Lieven ne resteront que deux jours; ils veulent être de retour pour l'arrivée de la réponse du roi de Hollande. La Princesse a vu Don Pedro, elle le trouve très bien, ayant bonne façon; il lui a dit qu'il voulait vivre en particulier, et qu'il n'avait d'ambition que pour la petite Reine, qui, en attendant, n'est point encore débarquée, ce qui l'inquiète beaucoup. Le futur roi de Belgique a déjà beaucoup changé; il se rend compte sans doute, du fardeau qui va peser sur lui; je ne le plains pas, il ne dépen-

dait que de lui de le refuser. Son frère, le duc de Cobourg, est venu à Londres pour le dissuader d'accepter, mais il était trop tard, c'était fait. Il a avoué que le trône de la Grèce était plus honorable et plus facile, réflexion tardive. Lorsque nos descendants liront l'histoire de ces événements, ils auront une mince opinion des gouvernants. Nous qui suivons de près toutes ces affaires, nous avons peine à les concevoir, et je vis, quant à moi dans un étonnement sans fin.

---

20 juin/2 juillet 1831.

Je te dirai qu'hier, malgré une conversation intéressante et animée, j'ai entendu ma jeune Princesse faire encore des réflexions un peu dures sur le compte de la nouvelle arrivée. Comme elles n'étaient point justes et tenaient encore à d'anciens préjugés, j'ai donné mon opinion avec cette franchise que tu me connais ; j'ai vu que cela ne faisait pas grand plaisir ; on m'a écoutée cependant, et aujourd'hui on a mis plus de cordialité. J'espère que cela durera jusqu'à la séparation qui aura lieu demain au soir. Je dois dire que l'ambassadeur a une conduite très franche, dénuée de toute prétention et cherche à rendre son court séjour ici, aussi agréable que faire se peut, ce qui lui est très facile avec ses moyens supérieurs. On prétend que Pozzo choisira l'anniversaire de la glorieuse semaine

pour venir nous voir, afin d'éviter tout le train qu'il y aura à Paris; on le dit très démonté depuis ces fatales ordonnances. La Princesse Lieven me charge de mille tendresses pour toi; d'heure en heure, elle s'entend mieux avec la Grande Duchesse, fais part de ce beau triomphe à Benkendorf.

---

2 juillet 1831.

Dans quel temps vivons-nous; quel règne que celui de l'Empereur et comme il est digne d'en avoir un plus calme! J'espère qu'il en sortira heureusement sous tous les rapports. Au milieu de ces déboires, tu recevras de Londres, au sujet de la Belgique, des nouvelles qui ne sont nullement satisfaisantes.

---

*La même au même.*

Sidmouth, 23 juin/5 juillet 1831.

Tolstoï part pour Londres demain. Le prince Lieven, en partant, m'a dit qu'il était plus que probable qu'après les réponses du roi de Hollande, il t'expédierait un courrier, je veux en profiter, pour causer avec toi. Le couple Lieven nous a quittés, hier, à huit heures du

matin et, comme je te l'ai mandé dans ma dernière lettre, la Princesse est enchantée de la Grande Duchesse. Tu sais comme elle est franche dans son opinion et comme elle se gêne peu ; ainsi j'ai pu juger qu'elle l'était tout de bon. Tu vois que je sais mieux négocier qu'à la conférence de Londres. Quelle triste besogne on y a fait et quel pitoyable résultat! Je partage l'avis de ceux qui disent que Talleyrand s'est joué des autres plénipotentiaires. Quelle honte! La princesse Lieven en est pénétrée et la sent vivement. Les concessions n'éviteront rien, il n'en restera que le pénible. Lorsque Lieven expliquait à la Grande Duchesse ce qui les a forcés à céder à ses dernières déterminations, sa femme se tournait vers moi et me disait : « Il dit des bêtises ». Ce qui m'a fort étonnée, c'est qu'elle soit, à la lettre, tourmentée de ce que son mari a accédé à la volonté de l'Empereur, lors de la révolution de juillet; elle dit qu'elle eût préféré qu'il se retirât, plutôt que de signer toutes les résolutions prises dans ce premier moment; elle ajoute que nous recueillons présentement les conséquences de ces déterminations intempestives, et est persuadée que si tu n'avais pas été absent, cela n'aurait point eu lieu. Je lui ai répondu que je n'osais pas me flatter que tu eusses eu ce pouvoir, d'autant plus que l'irritation de l'Empereur avait duré des mois. Elle t'aime et t'estime beaucoup.

La position de Matussevitch a été souvent des plus pénibles, à cause de ses affaires de Pologne et de l'intérêt que cette nation inspirait si généralement. Sa

conduite a été attaquée directement; les gazettes ont publié des articles pénibles contre lui, aussi est-il bien du nombre de ceux qui désireraient voir finir cette lutte. Dans ce siècle, on est blâmé de tenir à son serment, comme anciennement on l'était d'y manquer. C'est d'un terrible exemple pour la jeunesse. C'est en quittant la Russie et en entendant raisonner sur notre triste guerre que l'on est encore plus convaincu du mal que sa durée a fait et combien tous les intérêts européens ont été compromis. Le commerce anglais se ressentira de cette maladie qui s'est déclarée dans nos ports; une seule maison de Londres avait envoyé cent cinquante bâtiments, sur lest, pour acheter du grain, et c'est au moment où toutes ces provinces avaient l'espoir de relever les prix qu'est survenu ce contretemps. Rien ne manque pour appauvrir la Russie. On dit que les insurgés sont de nouveau près de Mitau. Quel cruel événement! Je suis dans un tel affaissement moral que je n'ose entrevoir ce qui adviendra si cette ville tombe en leur pouvoir; il y a une fatalité qui s'attache à tous les maux. Dans un mois, il y aura encore de grands événements. D'abord où en serons-nous de notre guerre? Et puis, la France est sur le point d'éprouver de nouvelles commotions. Je crois que le Midi va éclater; la duchesse de Berry paraît se diriger de ce côté; elle était à Mayence ces jours-ci avec le maréchal Bourmont et ses fils. Cette réforme parlementaire, la haute aristocratie espère encore l'emporter. Et puis les affaires en Belgique; je doute que

le roi de Hollande consente aux arrangements proposés. Quelle complication! La princesse Lieven ne partage pas l'opinion de ceux qui craignent que la réforme amène des bouleversements dans ce pays; elle dit que la prospérité est encore trop grande, la base est trop solide pour le craindre. La richesse de la noblesse est immense, les revenus d'une grande partie des propriétaires se comptent par millions. A l'entour de Sidmouth, il y a un nombre incalculable de personnes qui jouissent d'un beau revenu.

Lord Grey se trouve en ce moment lié par tous les sentiments qu'il a professés autrefois; de tout temps il s'est montré zélé Polonais; du temps même de Kosciuszko[1], il a tenu des discours au Parlement, en faveur de cette nation, et la Princesse est persuadée qu'il

1. Kosciuszko (Thaddée), général polonais, né en 1746, mort en 1817. Ses études terminées à l'école militaire de Varsovie, il fit la guerre d'Amérique, fut adjudant de Washington, et et se lia avec La Fayette. Revenu dans sa patrie en 1783, il servit sous Poniatowski, en qualité de général-major, contre les Russes, et se couvrit de gloire au combat de Dubienka, près de Lublin, en 1792. Le roi Stanislas-Auguste ayant accepté une convention qui livrait la Pologne à ses ennemis, Kosciuszko quitta sa patrie et se retira à Leipzig. En 1794, la Pologne s'étant insurgée, il sortit de sa retraite, et fut déclaré chef suprême de toutes les forces nationales. Il battit les Russes à Wraclawice, près de Cracovie, mais fut contraint de se retirer à Choczim devant les Prussiens, qui venaient de se joindre aux Russes. Quatre mois plus tard, attaqué à Maciejowice par une armée russe très supérieure en nombre, il tomba percé de coups. Fait prisonnier, il resta deux ans à Pétersbourg, puis fut mis en liberté par Paul Ier, voyagea en Amérique, en Angleterre, vint à Paris, en 1798, alla enfin s'établir, en 1814, à Soleure, en Suisse, où il mourut en 1817.

regrette aujourd'hui de se trouver entraîné dans toutes ces questions ; mais il ne peut plus s'en tirer. Elle fait grand cas de lord Palmerston et elle espère qu'il restera dans le ministère. Cette femme, outre ses moyens, est douée d'une grande logique. Sa santé est pitoyable ; elle ne la soutient qu'en suivant un régime sévère, et qu'en se couchant au plus tard à 10 heures et demie. Lord Grey n'aime pas notre cher Heytesbury ; il lui en veut de ce que de Pétersbourg, il leur donne des avis sur la conduite à tenir avec le Midi ; cependant il ne tient qu'à lui de conserver son poste.

Malgré que la dernière lettre de Mme Swetchine me donne tout espoir de la voir arriver, je n'ose encore le croire, cependant je commence à faire des préparatifs pour la recevoir, ne voulant point être prise au dépourvu. Ma pauvre Grande Duchesse est toute nerveuse de l'arrivée de son père. Quel sentiment pénible pour une fille ! Il est à Londres, incognito, et ne voit que ce duc de Sussex[1], qui est mésestimé. Lieven est fort heureux de ne l'avoir point rencontré, mais si Pozzo le trouve ici, il sera gêné et la Grande Duchesse aussi, connaissant ses rapports avec ce Prince. Je suis sûre qu'il avait aussi des prétentions au trône de Belgique. Il va fatiguer sa fille avec ses idées erronées ; il voudrait, en définitive, être au service, mais il n'est pas plus facile de l'y faire rentrer que de lui poser une couronne sur la tête. On vient de me conter une anec-

1. Sussex (Auguste-Frédéric, duc de), prince anglais, sixième fils de George III, né en 1773, mort en 1843.

dote qui fait honneur aux habitants d'ici. Lorsque l'arrivée de la Grande Duchesse fut annoncée, un individu eut le projet de planter, vis-à-vis de ses fenêtres donnant sur la mer, le drapeau russe, recouvert du drapeau polonais, mais aussitôt que les notables l'apprirent, ils firent venir ce Monsieur et lui déclarèrent qu'ils ne lui permettraient pas de mettre son idée à exécution et que s'il avait l'audace de le tenter, ils se réuniraient tous pour le bafouer et le jeter dans la mer ; ils ajoutèrent que la cause de la Pologne les intéressait tous, mais que ce n'était pas une raison pour ne point recevoir avec égard une princesse de Russie qui a fait choix du Devonshire pour rétablir sa santé et y mener une vie paisible ; que ce serait violer les droits de l'hospitalité. Enfin le chef ou magistrat fit dire à ce personnage que s'il ne se tenait pas tranquille, il serait poursuivi par la police de l'endroit qui surveillerait toutes ses actions. Tu conçois qu'il se tient tranquille. En somme, les gens bien pensants, qui sont en grand nombre ici, ont fait tout ce qui dépendait d'eux pour prouver à la Grande Duchesse qu'elle était la bienvenue ; c'est ainsi qu'en plusieurs endroits on voit flotter les couleurs de la Russie. Puis-je espérer recevoir aujourd'hui une lettre de toi ? Si tu pouvais me donner de bonnes nouvelles de Lithuanie et du choléra, qui me bouleverse jour et nuit !

---

24 juin/6 juillet 1831.

On me remet à l'instant ta lettre du 5; elle est arrivée par la voiture publique; tu es vraiment excellent de m'écrire aussi régulièrement et d'aussi grandes lettres, tu sais combien cela me touche. J'étais sûre que notre bon Empereur regretterait Diebitch, et ce qui prouve bien les bonnes qualités de ce dernier, c'est d'être regretté malgré une guerre presque sans succès. Sans le connaître, j'ai compati à sa triste étoile. Je fais bien des vœux pour Paskévitch, et puisse sa santé se soutenir au milieu des fatigues et de cette épidémie qui, malgré ce que tu me dis de rassurant, m'inquiète jusqu'au fond de l'âme. Que Dieu ait pitié de moi en vous sauvant de ce que je n'ose même pas nommer. Demain, j'aurai sûrement une lettre de la princesse Lieven qui me mettra au fait des grandes décisions du Roi de Hollande.

---

### *Le comte Pozzo di Borgo à la comtesse Charles de Nesselrode.*

Paris, 6 juillet 1831.

Dans l'incertitude où je suis si je pourrai profiter de la permission que l'Empereur a daigné m'accorder de

venir faire ma cour à Madame la Grande Duchesse et de profiter d'une si heureuse occasion pour vous présenter mes respects, je confie ces lignes à Mme Swetchine, afin de vous assurer combien je désire mettre ce projet à exécution, en cas que la chose soit praticable, et que mon départ ne donne lieu, comme je le crains, à des interprétations qui ne me permettraient pas de l'effectuer sans inconvénients notables.

Le monde est dans un tel état d'effervescence et d'incertitude qu'on ne sait pas par où commencer lorsqu'on veut entrer dans les détails. Comme charité bien ordonnée commence par soi, ma première sollicitude se porte sur les affaires de Pologne. Cette fatale insurrection a justifié les craintes et les prévisions que le comte de Nesselrode et moi nous exposâmes à l'Empereur Alexandre, lorsqu'il voulut créer dans son empire une puissance qui devait se tourner contre lui, dans toute circonstance dangereuse qui se présenterait et dont le monde est si fécond dans les temps où nous vivons. Ce fut le Dieu protecteur de la Russie et nos faibles remontrances qui empêchèrent la réunion de la Pologne entière au royaume. Jugez par ce qui arrive où nous en serions si nous avions à combattre une armée de 150 mille hommes et 10 millions de population environ! Quoi qu'il en soit, j'espère que nous touchons au terme et que nous allons pouvoir arrêter le grand mal que nous nous sommes fait, je dis arrêter, parce qu'il faudrait un système bien efficace et bien suivi pour l'étouffer entièrement et en empêcher le retour.

L'épreuve que nous venons de subir nous a dévoilé plus d'un secret. Nous connaissons mieux la nature de nos forces, et surtout les dispositions de l'Europe libéralisée (*sic*) envers nous. Ce n'est pas sans effort que nous en avons contenu la mauvaise volonté; il faut nous hâter d'être les maîtres de la maison; dès ce moment, au lieu de nous souhaiter malheur, on respectera notre puissance et on recherchera notre amitié.

La France est en travail, sans qu'il soit permis de prédire au juste la nature de son enfantement. Elle veut la liberté, et ne sait pas contenir la licence. Le gouvernement qu'elle cherche n'est pas dans ses mœurs, mais uniquement dans sa vanité, dans ses jalousies et dans un besoin d'égalité qui l'empêchera à jamais de se constituer comme un si grand Empire doit l'être pour son repos et pour celui du monde. Chaque mois, chaque jour de l'année sert de prétexte à des troubles ou à des alarmes qui tiennent les esprits en suspens, qui les aigrissent et qui dessèchent les sources du bien-être et de la richesse publique, en détruisant la confiance dans l'avenir, sans laquelle chaque maison devient une prison et la vie habituelle un état de réclusion. Ce mode d'existence diminue le travail et jette, par conséquent, dans les rues de cette capitale une population prête à servir d'instrument aux plus grands malheurs et aux desseins de ceux qui les provoquent. Le gouvernement fait de son mieux pour naviguer au milieu de cet archipel de dangers, sans voir quel sera le port où il conduira sa barque en sûreté. S'il venait à le man-

quer, la guerre en serait la conséquence immédiate. C'est déjà un grand bonheur de l'avoir évitée jusqu'à présent et de conserver encore quelques chances, quoique bien faibles, de l'écarter pour plus longtemps. Si, par malheur, elle éclate, son caractère sera atroce et subversif; la société n'aura jamais été mise à une épreuve plus terrible, et cependant il faut se préparer à l'endurer, dès qu'il deviendra impossible de conjurer l'orage. Je voudrais donner à ma lettre des couleurs moins sombres, mais comment voir l'arc-en-ciel lorsqu'on dépend de la sagesse des forcenés jacobins de Bruxelles, de l'anniversaire du 14 juillet à Paris, des élections, du retour des grandes journées et de la multitude infinie de passions, d'extravagances et d'erreurs qui enveloppent le pauvre esprit humain comme les âmes du Dante au milieu des tourbillons de son enfer. Les gouvernements qu'on appelle absolus sont à la veille d'une attaque générale; s'ils résistent au premier choc, ils verront les fureurs de l'anarchie se briser à leurs pieds, d'autant plus que les prédicateurs armés du désordre deviendront eux-mêmes des tyrans exécrables et que les peuples, en les connaissant mieux, auront recours aux monarques pour en être délivrés. C'est une campagne qui se prépare et qui tournera en faveur de l'ordre, *si elle est bien conduite*. Nous avons beaucoup gagné en la différant, nous aurions gagné davantage en parlant moins et en prenant plus de précautions réelles.

Vous êtes dans le pays qui se croyait et qui était réellement le plus libre et le plus heureux du monde,

autant du moins qu'on peut l'être au milieu de nos sociétés modernes et des besoins auxquels elles se sont assujetties; mais le démon des innovations vient l'arracher à cette félicité et lui persuader que les annales de son histoire ne sont que des mystifications, qu'il doit en rougir et se façonner d'une autre manière afin de se rendre digne de son siècle. Ceux qui lui disent des vérités si déplaisantes apprennent aux autres qui pensent différemment que si jamais ils s'y opposent on les noiera dans le gouffre d'une révolution parfaite et qu'ils l'auront mérité. Dans une œuvre de fiction, on dirait que pareilles choses sont trop invraisemblables pour plaire aux lecteurs, et cependant nous les voyons en réalité appliquées à ce même Empire qui jusqu'à présent avait forcé l'admiration et l'envie de l'univers.

Tous ces motifs de désapprobation et de dégoût prouveront aux vétérans la nécessité de la retraite, et je me compte déjà dans cette classe. Le séjour de Paris ne m'offre plus de chances de rendre des services proportionnés aux mouvements qui l'accompagnent. J'ai la conviction d'avoir procuré à l'Europe l'année d'armistice dont elle a joui; désormais les choses iront par leur propre poids, les hommes y pourront très peu, et moi, probablement moins que les autres. C'est une observation que je soumettrai en toute confidence au comte de Nesselrode par la première occasion et que je vous prie de garder pour vous seule. Vous m'avez toujours montré tant d'amitié, que je crois vous devoir mes pensées les plus intimes.

Le mois que nous allons traverser sera fécond en événements; il servira d'horoscope à bien d'autres. Il y a sur tous les points de l'Europe des questions qui sont en balance et dont la solution influera puissamment sur l'avenir. Le passage de la Vistule par notre armée, les décisions du congrès de Bruxelles, peut-être arrêtées au moment où j'écris, la réforme semi-révolutionnaire de l'Angleterre, le nombre d'événements graves qui vont se passer en France, et jusqu'à l'expédition légèrement entreprise contre son orgueil, donnent à ce moment une importance rare à trouver dans l'histoire. Je voudrais bien en causer, à fond, avec vous, au lieu de jeter quelques phrases qui en laissent tant d'autres à deviner, mais il est dans ma destinée d'être l'esclave de chaque incident qui arrive et de passer ma vie constamment hors de moi.

---

### *La comtesse Charles de Nesselrode à son mari.*

Sidmouth, 28 juin/10 juillet 1831.

Matussevitch est venu passer ici vingt-quatre heures; j'ai eu bien du plaisir à le revoir, et nous avons causé. Il est ruiné, ce pauvre homme, et n'a aucune nouvelle de son intendant, ni de son banquier qui avait une petite somme lui appartenant. Le moyen de réparer cette

perte, ce serait de récompenser la fidélité; il me semble que ce serait de toute justice. Il est toujours enchanté d'être en Angleterre, cela le console de beaucoup de choses et de beaucoup d'ennuis que je te conterai un jour. La princesse Lieven nous a envoyé une lettre qu'elle a reçue du prince d'Orange, qui pronostique la guerre; les Belges ne paraissent pas unis pour l'élection du prince de Cobourg; les jacobins français les poussent à ne pas le nommer. Je trouve que ce sera bien heureux pour ce Prince, il ne perdra pas ce qu'il a en Angleterre, tandis que s'il était accepté, puis chassé, il perdrait toute son existence, parce que s'il était Roi pendant quelques mois, on s'empresserait de lui supprimer sa pension.

Une lettre de Mme Swetchine, reçue hier, me confirme son départ, ce qui me fait espérer de la voir arriver le 14. Ce sera pour moi, dans l'isolement où je me trouve, une grande diversion.

Le général Sabloukof est ici, depuis avant-hier, et repart demain. Sa curiosité est très excitée par ce pays et la bizarrerie des us et coutumes. Rien n'est plus morne que les habitants de l'Angleterre ; ici, on n'entend jamais rire, ni chanter. Avec ce libéralisme qui existe en toute chose, comme ils tiennent à tout ce qui a une apparence des cours, quel désir ils ont d'être présentés à la Grande Duchesse, comme ils sont heureux lorsqu'ils la voient arriver à leurs campagnes et descendre dans leurs jardins! Nous sommes beaucoup plus indépendants sous ce rapport, nous autres, Russes.

Le prince Paul est ici depuis trois jours; ce qui me fait plaisir, c'est qu'il me paraît plus calme, plus empressé pour sa fille, plus bienveillant pour nous tous. S'il continue ainsi, ce sera très bien. Comme il a de l'esprit, sa conversation peut être intéressante, sans toucher aucun sujet général. La Grande Duchesse, depuis son accès de nerfs, n'est pas aussi bien. C'est une santé qui ne se remettra jamais, elle est trop ébranlée.

On dit que Pozzo ne pourra quitter son poste, à cause de tout ce qui se prépare à Paris, ce dont je suis bien fâchée, parce que, d'après les journaux, les lettres particulières, tout est en fermentation et qu'il n'y a plus de freins. Durant les fêtes qui se préparent pour célébrer cette glorieuse semaine, il est question d'une procession où le corps diplomatique doit figurer, c'est assez embarrassant, je trouve. Je suis charmée que la bonne Mme Swetchine et Hélène doivent être absentes à cette époque; au moins s'il y a du train elles en seront éloignées et se borneront à en être instruites par les gazettes.

Lobstein, secrétaire de la Grande Duchesse, homme de beaucoup d'esprit, que je vois du matin au soir, et dont la société me plaît beaucoup et auquel je n'ai jamais entendu dire une phrase équivoque, sort de chez moi, tout inquiet d'une lettre qu'il a reçue de sa femme qui se trouve compromise par une infâme calomnie. Elle est partie en bateau à vapeur avec Mme Arndt; il y avait parmi les passagers un médecin italien qui passait

pour être un espion ; il fut d'abord prévenant pour ces dames, ensuite, il se permit quelques libertés avec les filles de chambre. Elle suppose que c'est lui qui, se voyant moins bien traité, l'a dénoncée comme ayant, à table d'hôte, à Lubeck, parlé en faveur des Polonais. D'abord, elle n'a pas dîné à Lubeck à table d'hôte et encore moins traité ce sujet. Voilà donc un rapport qui peut nuire à son mari, alors qu'elle est parfaitement innocente. Elle ne se mêle jamais de politique, ne lit point les gazettes et d'après ce que j'ai entendu dire, elle doit avoir peu d'esprit et s'occuper plus de toilettes que d'autre chose. C'est sa compagne Mme Arndt, femme du médecin, qui a reçu une lettre anonyme de Pétersbourg qui l'en avertit. Si Benkendorf t'en parlait ou que tu puisses lui en parler pour lui exposer le fait, tu me feras plaisir, il est si triste d'être sous le poids d'une accusation non méritée. Comme il y avait beaucoup de monde sur ce bateau, on l'aura peut-être nommée pour une autre.

On dit que le comte Worontzof a sur notre guerre en Pologne des idées fort intéressantes qu'il ne se fait pas faute d'exprimer, celle-ci entre autres que l'on a eu tort de marcher sur Praga, que l'on aurait dû se diriger sur tout autre point et que si l'on l'eût fait, la glace tenant sur la Vistule plus que devant Praga, on aurait pu établir le centre de la guerre tout de suite aux environs de Varsovie. J'ai appris avec regret que lord Heytesbury avait reçu son congé ; il sera libre de revenir ; mais je crains qu'il ne renonce à la diplomatie et

ne prenne sa retraite. C'est une énorme perte pour notre société.

---

### *La même au même.*

Sidmouth, 5/17 juillet 1831.

Si le roi de Hollande n'acquiesce point au protocole de la conférence, le général Pozzo ne pourra nous visiter, ce qui me ferait beaucoup de peine. Les lettres reçues de Paris ne sont point rassurantes sur ce qui se passera en France; le gouvernement étant prévenu peut obvier au mal. Le Roi, dans son discours d'ouverture, parlera des Polonais; malgré les concessions qu'il a pu faire, il est difficile qu'il laisse ce sujet de côté, à moins que Paskévitch ne fasse d'ici à ce jour quelque chose d'éclatant, ce qui n'est pas impossible.

---

8/20 juillet 1831.

Sans parler du choléra, il y aurait de quoi perdre la tête, en approfondissant toutes les calamités qui pèsent sur notre chère Patrie. Ce que tu me dis du sentiment qu'a éprouvé le comte Golovkin, en rentrant en Russie, je le conçois très bien. Il faut être à l'étranger pour se

figurer à quel point nous sommes en ce moment haïs et poursuivis. C'est très injuste assurément, mais il faudra du temps pour calmer les esprits. Que nous ayons en Pologne des succès ou des revers, cela ne fera qu'accroître l'animosité qui règne. Il faut s'y résigner et c'est pour cela qu'il est très heureux dans la position de la Grande Duchesse de se trouver dans un coin tranquille. Malheureusement elle n'est point aussi pénétrée de cette idée que je le désirerais, ce qui a occasionné entre elle et moi une conversation qui ne lui a pas fait plaisir et qui restera entre nous. Elle se plaint d'étouffements et dit que cet air ne lui convient pas; je reconnais qu'il n'est pas assez vif pour elle, mais je trouverais un grave inconvénient à ce qu'elle s'exposât dans un endroit plus animé, plus bruyant, tout adonné aux nouvelles, comme Brighton où elle est tentée d'aller se fixer. Outre qu'elle y serait constamment en évidence, on ne peut répondre qu'elle ne s'y verrait pas en butte à l'opinion publique, d'autant plus que l'esprit y est très mauvais, et il serait trop tard alors pour se repentir de l'imprudence d'avoir été au-devant de ce désagrément. Je me suis appuyée, dans mon entretien avec elle, sur l'opinion de Lieven et de Matussevitch, qui m'ont même dit que si les événements ne prenaient point une tournure plus satisfaisante, il serait sage qu'elle ne vînt pas à Londres, comme cela entrait dans ses projets.

---

*La même au même.*

Sidmouth, 11/23 juillet 1831.

Je ne saurais dire ce que j'éprouve; de la vie, je ne me suis trouvée dans une situation plus inquiétante, plus terrible. C'est une épreuve par laquelle je devais passer; si j'en suis quitte pour les craintes, que de grâces j'aurais à rendre à Dieu. Tant que le choléra sévira et que la progression des malades sera aussi forte, je ne pourrai avoir de repos. C'est malheureux que le bas peuple ne veuille pas croire à l'épidémie, se résigner aux précautions. Cette émeute est bien triste; ce qui m'effraye encore, c'est de voir l'Empereur exposer sa vie. Dans quel état l'Impératrice doit-elle être? La complication de sa grossesse est une inquiétude de plus. Dieu veillera sur des êtres aussi chers. La Russie est bien éprouvée; comment la débarrassera-t-on de ce fléau?

---

12/24 juillet 1831.

Si ce cher Empereur avait au moins la consolation de voir fixer les affaires de Pologne. La France continue à être si hostile envers nous, qu'il serait bon que Paskévitch eût, en ce moment, un succès complet. Dans le discours que le Roi a prononcé hier, il a dû parler de

la Pologne, mais de simples paroles ne fournissent point heureusement les moyens de poursuivre la guerre, c'est une fumée qui donne une satisfaction passagère, mais qui, lorsqu'elle se dissipe, vous laisse dans la situation où l'on était, avec le peu de forces dont on disposait. Ce pays doit être épuisé.

Ce que je ne conçois pas, c'est que l'on n'ajourne point le transport du corps du Grand-Duc Constantin, et qu'on l'effectue dans un moment où tout cortège est susceptible d'attirer une énorme foule, ce qui ne peut servir qu'à propager le fléau. Ne valait-il pas mieux pour l'Empereur, enfin, retarder cette émotion? Lorsque je me laisse aller à mes idées, je m'étonne de ne point étouffer, tant mes sensations sont violentes.

Point de Pozzo. Nous ne le possèderons pas, je commence à le craindre. Tout mouvement est si mal interprété et tout ce qui s'imprime est si terrible.

La princesse Lieven m'écrit que le gouvernement anglais a encore refusé à la France de se joindre à elle pour protéger les Polonais, il en résulte que ce qu'en dira dans son discours le Roi ne pourra avoir la même force, je l'espère, du moins. Elle me dit que la Vistule déborde. Dans cette saison? C'est un véritable guignon.

J'apprécie Sidmouth doublement, à cause de notre isolement; nous ne recevons personne, les propriétaires des délicieux cottages sont tranquilles, ils n'impriment ni ne débitent rien contre nous; il n'en serait pas de même si nous étions dans une ville populeuse. Si, avec l'aide de Dieu, Paskéwitch a du succès, je suis persuadé

que les Russes, habitant les grandes villes devront momentanément se cacher. Le bruit court que si le maréchal passe la Vistule, on ne se battra pas. Quel bonheur de pouvoir épargner le sang!

D'après ce que Heytesbury écrit, le choléra ne lui fait pas peur; s'il fait tant le brave, n'est-ce pas l'espoir de s'embarquer bientôt qui le soutient? Orlof saura contenir le peuple; il leur inspirera toute confiance. Je suis bien heureuse que tu ne sois pas dans la position d'avoir une charge pareille.

---

*La même au même.*

Sidmouth, 1er août 1831.

Il est certainement difficile que la Grande-Duchesse revienne en Russie; je me demande cependant où elle ira. Ce choléra marche à pas de géant, ne vaut-il pas mieux l'affronter chez soi qu'ailleurs? En outre, je présume que le discours du Roi, ces drapeaux autrichiens qui ornent la Chambre des Pairs, ne sont pas faits pour éclaircir la politique. En Angleterre, l'hiver est mauvais; en Italie, le choléra y est ou y sera. S'il éclate à Vienne ou à Berlin, il gagnera rapidement le midi. Aussi après avoir examiné toutes ces chances, à la place de la Grande-Duchesse, aurais-je envoyé le *Culm* m'attendre à Hambourg et, coûte que coûte, au risque de

me renfermer durant tout l'hiver, serais-je retournée en Russie. Craintes pour craintes, souffrances pour souffrances, il vaut encore mieux les ressentir avec les siens.

Louis-Philippe dans son discours imite le langage de Napoléon, cela ne lui sied pas du tout et ne peut qu'aigrir les esprits. C'est en tremblant que j'attends des nouvelles de Paskévitch ; il doit, à l'heure qu'il est, avoir livré son premier combat ; je suis tellement découragée que je n'ose rien présager ; j'attends et ne crois au bien que lorsqu'il arrive. Le comte Pierre sera tout fier de voir la Lithuanie libérée, c'est une bonne chose, nos Courlandais vont respirer, le choléra leur paraîtra un fléau moins terrible.

Quelle singulière idée a le peuple ! Je suis persuadée que l'on a poussé ces braves gens ; j'espère qu'on découvrira les instigateurs et qu'on trouvera parmi eux des étrangers ; j'ai eu, par hasard, à ce sujet des renseignements qui ne me permettent pas d'en douter. Celui qui s'est tant empressé de nous revenir est bien chatouilleux. Qu'aurais-je pu dire si un Français avait été bousculé ? On aurait pu lui demander pourquoi il se trouvait dans la foule. Si on allait les chercher chez eux, ce serait différent. Ils ont une susceptibilité quelque peu arrogante.

### *La même au même.*

Sidmouth, 28 juillet/9 août 1831.

Nous savons depuis hier que les Hollandais ont déclaré la guerre aux Belges. Cela valait bien la peine qu'on se conduisît comme on l'a fait à la Conférence. Nous verrons comment la France et l'Angleterre maintiendront le système de la non-intervention avec les préparatifs qui sont faits de part et d'autre. Ce sont des complications terribles dont je souffre doublement, en songeant à quel moment ces nouvelles arriveront à Pétersbourg où le fléau règne. Enfin, d'année en année, la situation devient pire et je me demande comment tout cela finira. Si Paskévitch encore soutenait sa réputation et réduisait Varsovie.

---

### *La même au même.*

Sidmouth, 30 juillet/11 août 1831.

Pourquoi toutes ces courses que tu fais; à quoi sert de voir des diplomates; à quoi riment vos phrases sur les bords de la Néva? Il fallait que la Conférence de Londres se conduisît autrement; c'est une honte à tout jamais que ces décisions qui n'ont mené à rien, si ce

n'est à humilier le roi de Hollande, qui s'était livré avec confiance aux représentants des Puissances. L'humanité a dégénéré. Je ne comprends rien aux troupes qui vont aider Léopold. Comment les Français qui prêchent la non-intervention expliqueront-ils cette démarche? Pauvre prince d'Orange, il sera chassé!

Les uns prétendent que Pozzo arrive à Londres; d'autres disent que non. Le fait est que les gazettes sont muettes à ce sujet. Comme son poste est devenu désagréable, en cette France où les changements continuels de ministère entretiennent l'agitation! Soult sera le premier à trahir le Roi.

---

*La même au même.*

Sidmouth, 3/15 août 1831.

La question qui se pose maintenant est de savoir si les Français se retireront de la Belgique, et si le gouvernement est assez fort pour remplir ses engagements. L'adresse de la Chambre des députés est détestable, si elle est telle que les gazettes anglaises l'ont traduite, et les réflexions auxquelles se livre la presse sont parfaitement justes. Je conçois qu'on puisse avoir quelque haine pour la France; si j'étais susceptible de ce sentiment, certes, je l'éprouverais pour elle, dont l'arrogance est révoltante; elle ne triomphe que par les doctrines

démagogiques qu'on y propage le plus qu'on peut. On ne saurait assez surveiller les Français qui sont chez nous. Pozzo était prêt à partir lorsqu'il a reçu la nouvelle de la rupture des Hollandais avec les Belges et je crains bien, ce qui me ferait beaucoup de peine, que nous ne finissions par ne point le voir.

Il est arrivé aujourd'hui un compatriote, Antoine Tchitchérine, je ne l'ai pas encore vu, mais il a été faire visite à Mme Swetchine qu'il a entretenue de Capo d'Istria et d'autres personnages intéressants. Comme il ne doute de rien, il était venu ici dans l'intention de s'y établir pour toute la durée de notre séjour, aussi a-t-il été fort surpris, lorsqu'il a appris que nous allions quitter Sidmouth. Celui-là est au moins inoffensif, mais il y a d'autres Russes qui se perdent, Pachkof, le beau-frère de Wassiltchikof, entre autres. Il a quitté Paris, un moment, pour y revenir bientôt, et n'y fréquente que la société la plus pernicieuse qui lui inculque les plus détestables principes. Voilà le danger des voyages. S'il était resté en Russie, il eût été honnête homme et n'en serait pas plus malheureux.

Les conférences qui ont été reprises à Londres, avec ardeur, durent des demi-journées. S'il pouvait en sortir un principe d'équité envers la Hollande qui a été la dupe de sa bonne foi !

Il est impossible de voir un pays mieux constitué, plus perfectionné, mais aussi on n'a jamais vu une nation plus attristante, plus morose. Les figures sont d'une monotomie désespérante et on éprouve à les re-

garder, aussi bien à la promenade que dans les jeux, autant d'ennui que de lassitude. Malgré la liberté que ces Anglais semblent aimer fort, comme ils tiennent aux titres nobiliaires, quel cas ils font des moindres paroles d'une Princesse ! Les enfants même de la Grande-Duchesse ont été longtemps l'objet de la curiosité des habitants de toutes les classes. Dans les habitudes de la mode, il y a des choses risibles qui contrastent absolument avec le caractère de solidité qui se reconnaît ici dans la base de toutes les choses. Cette nation est éminemment religieuse. Il faut voir ce que c'est que le dimanche. Tout le monde va trois fois aux offices ce jour-là et tout est suspendu, même les bains de mer; on ne peut en prendre sans scandaliser les baigneurs ou les baigneuses.

---

5/17 août 1831.

C'est avec une joie bien vive que j'ai appris que les Hollandais ont battu partout les Belges. On assure que le Prince d'Orange a fait preuve de talents et que sa conduite l'a entièrement réconcilié avec les Hollandais. Ce serait un très grand bonheur. On peut de nouveau compter sur la paix; tous les discours des ministres tendent vers ce but, mais comme ils mentent pour en imposer ! Comment ce Casimir Perier a-t-il osé dire que c'est la France qui a empêché que la Prusse et l'Autriche se joignent à nous pour écraser la Pologne ? Tant

que nous avions un soldat sur pied, l'aurions-nous souffert nous-mêmes? Ces hommes ont une arrogance qu'on peut comparer à celle de Napoléon, qui, certes, avait plus de droit qu'eux de tenir un semblable langage. Mme Swetchine dit que c'est incroyable comme ce langage, tout inconvenant qu'il est, fait de l'effet sur la France, où la crédulité et l'aveuglement sont vraiment excessifs.

---

*La même au même.*

Sidmouth, 9/21 août 1831.

Les Français, si chatouilleux, si arrogants, avec leur prétention d'imposer le respect, ont eu, le 15 de ce mois, à la Chambre des députés, une bien jolie conduite. Cette assemblée nous a offert le spectacle répugnant d'une taverne. Comme ils sont méprisables, et ce vieux La Fayette, quel discours il a tenu! Après cette insolence, ils étaient tout doux le lendemain. Ils ont besoin d'être encore humiliés, et certainement que Dieu dans sa justice leur prépare de grands revers.

Que va faire l'Angleterre pour faire sortir les Français de la Belgique! Selon moi, il n'est pas du tout mauvais qu'il y ait entre ces deux pays des sujets de mécontentement, l'intimité commençait à être trop grande. Cette question a déjà influé sur les gazettes

anglaises. Beau début que celui de Léopold, battu sur tous les points! Comme je regrette qu'il n'ait pas été fait prisonnier; il a bien failli l'être!

J'ai reçu une lettre de Mme de Saint-Simon[1] qui n'est pas rassurante sur la France et qui prouve que l'entrée des troupes françaises en Belgique n'est point aussi populaire que les gazettes le prétendent. Casimir Perier, qui passe sa vie, dit-on, à être en colère, doit avoir été hors des gonds, lorsqu'on a manqué le prendre au collet; c'est un beau mouvement de la part de ce député. Comment peut-on ambitionner d'être ministre dans ce pays?

---

*La comtesse Charles de Nesselrode*
*à son fils le comte Dmitri de Nesselrode.*

Sidmouth, 9/21 août 1831

Les Français, si chatouilleux, si arrogants, viennent de compromettre terriblement leur prestige à une séance de la Chambre des députés, où ont eu lieu de véritables scènes de taverne. Les mots les plus injurieux ont été prononcés et l'on a vu le moment où l'on prendrait au collet le Président du Conseil. Voici maintenant qu'ils ne veulent pas retirer leurs troupes de la Belgique, malgré la convention, signée à Londres, par

1. Saint-Simon (Mme de), femme du marquis Henri-Jean-Victor de Rouvroy, duc de Saint-Simon, général français, 1782-1865.

laquelle ils s'étaient engagés à les faire rentrer dans leurs foyers, dès la fin des hostilités. Comme j'ai été contente de voir les Belges battus partout par les Hollandais! Ces succès remportés par les troupes hollandaises ont fait beaucoup de bien au prince d'Orange qui les dirigeait. Ces Français entraîneront encore l'Europe dans de grands désastres et passeront eux-mêmes par de fortes secousses. Il est malheureux que rien ne puisse avoir lieu dans ce pays sans que les autres n'en subissent le contre-coup.

Quand tu auras dix-sept ans, je t'engage à apprendre l'anglais. Pour bien voir ce pays et en bien jouir, il faut absolument en comprendre la langue. Tu te rendras compte de la perfection qui règne ici en toutes choses et de tous les éléments de stabilité qu'on y observe; c'est véritablement surprenant. Il n'y a réellement de grands seigneurs qu'ici. Leurs propriétés sont tout ce que l'on peut voir de beau, et quelles richesses! Ce qui est déplaisant, c'est qu'il faille tant d'argent pour vivre. Une guinée, représentant près de vingt-trois roubles de notre argent, équivaut à cinq roubles de notre argent. On ne peut rien voir sans donner des pourboires; je m'étonne qu'on ne paye pas l'air qu'on respire.

---

## *La comtesse Charles de Nesselrode à son mari.*

Londres, 21 août/2 septembre 1831.

Ce n'est qu'en arrivant ici que j'ai appris les désordres qui se sont passés à Varsovie. Tout en les déplorant, en ce qui touche les malheureux qui en sont les victimes, je n'ai pu m'empêcher d'être de l'avis de ceux qui trouvent que, pour nous, il ne pouvait rien arriver de plus favorable. Les Polonais ont détruit tout l'intérêt qu'ils inspiraient; ils se sont montrés tels qu'ils sont et tels qu'ils ont toujours été. Ceux qui prônaient tant leur cause n'ont plus qu'à baisser la tête. Je présume que cela va vous aider à réaliser tout ce que vous avez projeté de faire dans ce pays. La conduite de Paskévitch a été sage et bien réglée. Comme ses bulletins sont clairs et donnent bien l'idée de ses plans! Il faut entendre le prince Lieven et Matussevitch; c'est très curieux. Comme cet événement a changé la face des affaires! disent-ils; quelle mine piteuse a Talleyrand et combien le ministère d'ici tient un autre langage depuis qu'il espère que, s'il y a guerre, nous pourrons envoyer notre contingent! Enfin les affaires prennent une tournure favorable; je m'en réjouis pour toi, cher ami. L'arrivée de ce courrier déridera ton front.

J'ai beaucoup engagé la princesse Lieven à faire entendre à la Grande-Duchesse qu'elle devait se confor-

mer aux usages de ce pays, quant aux réceptions et à la manière d'être des Princesses qui est ici toute différente de celle qui règne sur le continent. Il faut qu'elle se persuade que tout doit être calculé, que l'opinion est très sévère et que tout se publie dans les gazettes. Je ne réponds pas que nous serons toujours en règle, malgré que, d'accord avec la princesse Lieven, je ne cesserai de prêcher, et certes, si l'on ne se conduit pas comme on le devrait, ce ne sera pas de ma faute, car je ne laisse rien passer. Je dis, comme à mon habitude, toujours la vérité, sans m'inquiéter de savoir si elle plaît ou déplaît; c'est le cadet de mes soucis.

La princesse Lieven a voulu, hier, me faire dîner avec Talleyrand et d'autres personnages, mais la vie retirée que j'ai menée depuis mon départ, toutes les sensations violentes que j'ai éprouvées m'ont rendue si bête, que je l'ai priée de n'inviter personne.

---

*La même au même.*

Londres, 22 août/3 septembre 1831.

Je tremble pour Paskévitch; il serait si urgent qu'il frappât un bon coup, et que notre Empereur reçût une bonne nouvelle. Je n'ose penser à Langeron; quel espoir peut-on garder, à l'âge qu'il a, et sujet comme il l'est aux crampes d'estomac?

Il n'y a pas un seul point rassurant sur toute la surface de la terre. Les grandes journées se sont passées en France, sans scandale. Il faut voir maintenant l'esprit de la Chambre. Pourvu qu'ils se contentent de se manger entre eux et ne sortent point des frontières!

---

*La même au même.*

Dieppe, 24 août/5 septembre 1831.

Cette ville me paraît bien sale, comparée à celles d'Angleterre; elle est bien vide; on n'y rencontre pas un chat. Brighton, où nous avons décidé de passer presque tout l'hiver, ne me plaît pas du tout; on n'y voit pas un arbre et jusqu'à présent il n'est guère habité. Ce n'est qu'après la clôture du Parlement que la Cour y viendra et qu'il sera *fashionable*. C'est un grand mot en Angleterre que celui-là et qui équivaut quasiment à une loi.

---

25 août/6 septembre 1831.

J'ai eu le plaisir, hier, de passer toute la journée avec Pozzo, il est venu me voir le matin; nous avons dîné ensemble et causé jusqu'à plus de onze heures. Je

le trouve voûté, mais pour l'esprit, c'est la même activité. Je jouissais encore aujourd'hui de cette conversation intarissable.

---

27 août/8 septembre 1831.

Après avoir joui de la société de l'Ambassadeur pendant trois jours, nous avons eu le regret de le voir partir, hier matin, et comme il s'accorde des vacances, il doit passer par le Havre qu'il ne connaît pas et sera demain à Paris.

Paskévitch me paraît combiner parfaitement ses plans; il ne se presse pas et il a raison; le gouvernement provisoire est dans un tel état de dissolution qu'il faut le laisser faire; nos affaires ainsi progresseront graduellement, sans que nous ayions à verser inutilement le sang. Je conçois que la première nouvelle de la déclaration de guerre du roi de Hollande t'ait rembruni les idées, mais la suite t'aura amplement consolé, car les résultats en ont été excellents. Tout a concouru à relever le prince d'Orange dans l'opinion, même la découverte des diamants. C'est la justice de Dieu qui se manifeste dans toute sa miséricorde; j'en jouis pour le prince d'Orange, d'autant plus qu'il a montré beaucoup de discernement dans sa conduite et cette noblesse chevaleresque qui le caractérise. J'ai lu une lettre charmante qu'il écrivait à la princesse Lieven, à son retour à La Haye.

---

*La même au même.*

Dieppe, le 1er/13 septembre 1831.

Je suis charmée d'apprendre que nous conserverons encore, cet hiver, Heytesbury et Ludolf[1]. Si je reviens, ce sera pour moi un véritable plaisir que de les retrouver.

Il est fâcheux que le nouveau Roi, qui s'était si bien montré, ait mis tant de précipitation à accepter un ordre de choses présentant aussi peu de garanties. De la part d'un homme de caractère aussi réfléchi, c'est une conduite tout à fait singulière; je suis persuadé que Heeckeren[2] ne le ménage pas. A en croire les journaux, cela irait, de nouveau, mal en Pologne. On a beau ne pas ajouter foi entièrement aux gazettes, ce qu'elles publient fait toujours impression.

---

*La même au même.*

Londres, 10/22 septembre 1831.

C'est à Dieppe que j'ai appris la prise de Varsovie; je n'ai pas besoin de te dire combien cette nouvelle m'a

1. Ludolf (comte de), diplomate autrichien.
2. Heeckeren (baron de), ambassadeur de Hollande en Russie.

fait de plaisir ; j'en suis d'autant plus heureuse que c'est la fin de la guerre et que ce dénouement fait le plus grand honneur à Paskévitch qui a montré autant de talent avec les Européens qu'avec les Asiatiques. J'ai peur, avant de savoir leurs noms, qu'il ne se trouve de nos connaissances parmi les victimes de l'assaut, d'autant plus que le maréchal dans sa dépêche annonce des pertes douloureuses. Tous nos diplomates respirent et Mattussevitch, pour célébrer la fin de la guerre, est parti à la chasse.

---

*La même au même.*

Cheltenham, 13/25 septembre 1831.

On a fait à Talleyrand qui en a été atterré un tableau hideux de Paris; on n'y a plus aucune ressource de société et la misère y augmente journellement. Le mépris pour Louis-Philippe est à son comble, chacun se dit que cela ne peut durer et se demande ce qui adviendra. Les partisans de cette révolution sont les premiers effrayés. Trois mille cinq cents boutiques sont fermées, les omnibus, les fiacres, les cabriolets ont baissé leurs prix; le malaise va toujours grandissant. J'espère que tu ne prends pas à la lettre ce que Pozzo te dit de son découragement; il est si nécessaire où il est qu'il faut l'y maintenir; il est le consultant de tous ces diplomates; le maintenir, c'est rendre ser-

vice à l'Europe entière. Il est si habitué à ce cercle d'activité que malgré le désagrément qu'il éprouve, sous ce régime, je doute qu'il puisse se faire à la vie tranquille. Il a été fort intéressant pendant les trois journées qu'il a passées avec nous. Il n'a pour toute ressource que la maison de Mme Montcalm. Cette dernière m'a fait inviter à dîner à Paris.

---

### *La même au même.*

Cheltenham, 16/28 septembre 1831.

La princesse Lieven m'annonce une forte insurrection en Russie Blanche. Est-ce bête de se victimer, sans espoir de résultat! Quel ennui qu'il n'y ait pas de fin à cette révolte! Paskévitch est lent, mais s'il combine bien, il a raison. Tout dépend de lui. Nicolas m'écrit une bonne lettre, mais lamentable sur le compte de la princesse d'Orange. Je voudrais que l'Empereur lui dise son fait. Comment peut-elle s'attaquer à ses principes politiques, alors qu'il est chaudement dévoué à la cause hollandaise, que nos ambassadeurs à Londres et à Paris ne tarissent pas en éloges sur la manière dont il a agi dans ces temps difficiles, et sans s'être concertés, ils ont dû t'en écrire pour lui rendre justice.

Que dit-on de Louis-Philippe qui poursuit dom

Miguel et protège tant dom Pedro dont le but est de rétablir sur le trône sa fille? N'est-ce pas une critique amère contre lui-même; n'a-t-il pas aussi usurpé le trône d'un enfant?

---

*Lord Palmerston*
*à M. Matuszewic.*

Londres, 6 juin 1832.

Mon cher Matuszewic, j'ai reçu ce matin votre petit billet. Si je ne vous ai pas invité à notre conférence d'aujourd'hui, c'est que nous n'avions qu'à causer et ne devions rien décider encore; cela ne valait pas la peine pour si peu de chose de vous faire venir de la campagne. J'ai communiqué à nos collègues le projet des quelques articles supplémentaires que je crois pouvoir être proposés aux deux parties, mais je dois vous dire bien sincèrement que nous ne pouvons pas aller plus loin que ces articles. Ma proposition est en substance la suivante : que le roi de Hollande ait à évacuer Anvers d'ici au 30 de ce mois, les Belges évacuant ce qu'ils ont à rendre, et que cette évacuation réciproque une fois accomplie, les deux parties aient à négocier ensemble pour voir s'ils peuvent convenir de quelque modification à apporter dans le mode d'exécution des articles 9 et 13 et que toute modification agréée de cette

manière par les deux parties, le 30 août ou avant cette date, ait la même force que les articles primitifs eux-mêmes.

Vous voyez par cela que les principes de ces propositions sont les suivants : que l'évacuation précède la négociation; que les modifications ne soient pas définies par les cinq Puissances ou proposées par elles à une des parties, mais que ce soit les parties elles-mêmes qui règlent ensemble la question, et enfin que si pendant le temps spécifié, le roi de Hollande n'est à même de proposer aux Belges aucune modification ou altération dans la manière d'exécuter les articles en question, que les Belges trouvent à leur avantage d'accepter : ces articles doivent rester comme ils sont et être exécutés sans la moindre altération. Ces modifications ne peuvent être résolues de gré à gré que de cette manière et ne peuvent être faites à aucune autre condition, en considération de la garantie contenue dans le traité de novembre. Cette façon de procéder me paraît être parfaitement conforme à la déclaration faite par le prince Lieven et vous-même, lors de la ratification. La ligne de conduite proposée aujourd'hui a été la suivante : communiquer confidentiellement et simultanément aux deux parties ces articles en tant qu'approuvés par nous et, s'ils étaient acceptés mutuellement, considérer notre besogne comme terminée; déclarer au roi de Hollande que s'il se refuse à accepter ces articles-ci en même temps que les 24, nous tiendrions les Belges quittes des arriérés de leur dette ou qu'autrement les

trois cours déclareraient, suivant la proposition de Metternich, qu'elles ne demanderaient plus aucune modification, mais insisteraient sur l'exécution intégrale des 24 articles tels qu'ils sont. Si nous n'accompagnons pas notre communication à la cour de Hollande d'une intimation de ce genre, nous ferions mieux de ne pas la faire.

Le gouvernement anglais est arrivé ainsi à l'extrême limite des concessions qu'il pouvait accorder. Si ceci ne peut s'effectuer, quelques mesures vigoureuses seront nécessaires pour tenir l'engagement pris, la semaine dernière, de procéder à l'examen des résolutions que la gravité des circonstances impose.

Je puis vous assurer que nous sommes très sincèrement désireux de voir les cinq Puissances marcher d'accord, mais pour atteindre ce but, nous ne pouvons pas sacrifier les intérêts essentiels et l'honneur de l'Angleterre. Nos intérêts exigent que ces troubles belges soient enfin réprimés et notre honneur veut que le traité, garanti par nous, soit fidèlement exécuté. La France partage complètement notre manière de voir sur cette question et est prête à nous appuyer sur terre et sur mer si les circonstances nous obligent à agir. Jusqu'à ce jour (je ne dis pas cela avec un sentiment d'inimitié, je constate simplement le fait), ou du moins pendant les derniers douze mois, toutes nos menues difficultés ont été directement ou indirectement suscitées par la Russie, quoique dans cette affaire, ses intérêts soient moins engagés que ceux des quatre autres

puissances. J'espère qu'elle ne forcera pas, à la fin, chacun des membres de l'alliance à agir séparément. Quant à ce qui regarde l'Angleterre, notre but est de rendre la Belgique indépendante et la Hollande prospère et forte. Nous pensons qu'avec le traité il sera atteint, mais nous ne pouvons consentir à sacrifier l'indépendance de la Belgique à l'obstination et à l'avidité du roi de Hollande. Nous aurions proposé le rétablissement de l'union, mais les événements l'ont rendu impossible, même avant le commencement de la conférence. Nous aurions désiré, en outre, voir un Nassau sur le trône de Belgique, mais nous avons reconnu, après quelques mois d'attente calme et patiente, que cela était également impraticable, surtout, entre autres raisons, par le refus absolu du roi de Hollande de consentir à ce que la couronne de la Belgique, si elle ne lui était offerte à lui-même, le fût à un membre de sa famille. Dans ces conditions, nous avons préféré à tout autre candidat le prince Léopold, parce que nous le jugions, ce qu'il a, du reste, prouvé, tout à fait apte à bien gouverner le pays et à le rendre heureux. Nous ne pouvons pas aider maintenant à détruire l'œuvre accomplie en commun avec nos alliés, et qui s'écroulera si le traité n'est pas promptement exécuté.

Apportez-nous, je vous prie, votre appui dans cette question et marchez aussi loin que vos instructions vous le permettront. Nous ne voulons pas vous demander davantage pour le moment, parce que nous savons que, d'après vos instructions actuelles, il vous

sera impossible de coopérer à notre action, si le moment, où la force deviendra nécessaire, se présente. Mais tâchons d'employer tous les moyens de contrainte morale qui sont en notre pouvoir et voyons si ces moyens employés par les cinq puissances, dont deux, sinon d'autres, sont disposées à recourir à la force, si cela est nécessaire, ne peuvent amener le roi de Hollande à penser que son consentement sera aussi avantageux pour lui qu'un refus. Mon cher Matuszewic, à vous sincèrement.

---

*M. Jean Eynard*
*à la comtesse Charles de Nesselrode.*

Paris, 27 juin 1832.

Il n'y a rien encore de décidé pour le ministère. M. de Talleyrand y travaille, mais les amours-propres sont en présence, et vous savez qu'ils jouent un grand rôle en France; la présidence du Conseil est la pierre d'achoppement; Soult la demande et il ne céderait qu'à M. de Talleyrand; Dupin[1] ne veut pas de Soult

1. Dupin (André-Marie-J.-J.), dit Dupin aîné, jurisconsulte et magistrat français, né en 1783, mort en 1865. Se fit promptement une réputation comme avocat; les causes politiques qu'il plaida sous la Restauration (défense du maréchal Ney, de Béranger, de Jay et Jouy, etc.) le rendirent populaire, et le firent élire, en 1827, membre de la Chambre des députés. Il prit une part active à la révolution de

pour président du Conseil. L'enfantement du ministère sera laborieux; mais, dans tous les cas, les changements, s'ils ont lieu, seront très décidément dans la même couleur et nullement dans les hommes du mouvement.

Je vous ai écrit avec humeur contre la France; d'abord j'en ai beaucoup, à cause des affaires de la Grèce qui ont été si pitoyablement menées par la France, ensuite on ne peut se défendre d'un sentiment de colère contre ceux qui conduisent si mal un si bon pays et, au fond, un si bon peuple, car on ne saurait assez le répéter, la masse est excellente et facile à gouverner; mais les avocats, les écoles, la jeunesse, les rhéteurs et surtout les infâmes journalistes gâtent tout ce qu'il y a de bon en France.

Il est cependant juste de dire que Louis-Philippe s'est fort bien montré dans les journées des 5 et 6; il a eu courage et sang-froid et, aujourd'hui, lui, son fils et toute sa famille sont convaincus que, pour gouverner, il faut de la fermeté et non chercher la popularité. Il est également juste de dire que non seulement la garde

juillet et à l'élection de Louis-Philippe comme *roi des Français*; devint procureur général à la Cour de cassation; fut, de 1832 à 1840, président de la Chambre des députés; protesta, comme président de la Législative, contre le coup d'État du 2 décembre 1851, et donna sa démission de procureur général, à la suite du décret qui confisquait les biens de la famille d'Orléans. Après une retraite de six années, il fut nommé de nouveau procureur général à la Cour de cassation, et fut appelé au Sénat. Il était membre de l'Académie française depuis 1831, et de l'Académie des sciences morales depuis 1832.

nationale de Paris s'est bien montrée, mais encore et surtout que toute celle de la banlieue et des villes voisines s'est empressée d'arriver ou de se mettre en route à la première nouvelle de l'insurrection. Il y a eu réellement un mouvement national très prononcé contre l'anarchie, et si, comme tout doit le faire espérer, la Cour de cassation confirme la validité de l'état de siège et si les coupables sont punis, je veux croire que cette fermeté aura donné le coup de grâce aux émeutes. L'impunité seule rendait courageuse la canaille, j'en ai la preuve évidente par un fait assez curieux : un M. de Chastenay, arrêté par malheur dans une maison où l'on avait tiré sur les troupes, s'est trouvé pendant quatre ou cinq jours enfermé à la Conciergerie avec quatre ou cinq cents hommes des émeutes; tous ces individus, à l'exception d'une vingtaine, étaient de misérables mauvais sujets qui s'étaient laissé entraîner; ils étaient unanimes à dire : « Ah! maintenant que nous savons que la troupe tire sur nous, nous ne nous laisserons plus prendre aux émeutes; autrefois, c'était tout plaisir, on nous donnait de l'argent et les jurés ne nous punissaient pas; aujourd'hui, beaucoup de nos camarades ont été tués ou blessés et on ajoute que nous courons le risque d'être fusillés; ah! si on nous y rattrape jamais! On nous donnerait de l'argent, de l'or que nous n'en voudrions plus, etc. »

J'espère donc, je crois même, malgré la légèreté du peuple français, que nous sommes arrivés au moment le plus mauvais et que l'excès du mal amènera le

bien; tout me paraît disposé pour cela; la seule chose qui m'inquiète c'est le manque d'hommes d'État. Ce pays est celui où il y a le plus d'esprit, le plus d'instruction (même il y a peut-être trop de l'un et de l'autre); mais où il manque dans le cerveau des dirigeants les qualités les plus nécessaires, la fermeté et la persévérance. On trouve en France quantité de bons ouvriers, de gens capables, mais aucun bon chef, cependant, on ne saurait assez le répéter, l'immense majorité de la population est bonne et c'est ce qui sauvera le pays. Je désire donc de tout mon cœur, pour le bonheur de la France et la tranquillité de l'Europe, que les grandes Puissances renforcent la marche actuelle de l'administration, en la soutenant et en évitant de la compromettre. S'il y avait une guerre et que la France fût agressive, ses armées seraient promptement défaites, mais si la France était attaquée et qu'elle fût sur la défensive, je crois que cela réunirait tous les partis et qu'alors la lutte serait bien meurtrière pour toute la nation. Il y a une volonté générale de ne vouloir plus de révolution et de mettre un frein à l'anarchie de fait et de pensée. Tout le monde doit aider la France et son gouvernement à atteindre ce but.

---

28 juin 1832.

La composition du ministère est arrêtée, mais on ne

la fera connaître que dans quelques jours. Il n'y aura, pour le moment, point de président du Conseil. M. Dupin remplace M. Barthe[1], et M. Bertin[2] de Vaux, M. Girod[3] de l'Ain. Thiers entre au Conseil sans portefeuille et Barthe conserve l'entrée au Conseil. Le ministère actuel se trouve donc renforcé par deux habiles orateurs. On dit que Thiers a du caractère et de la décision. Ce changement est donc pour le mieux. Sébastiani conserve son portefeuille.

1. Barthe (Félix), magistrat et homme d'État, né en 1795, mort en 1863. Ministre de l'Instruction publique (décembre 1830), garde des sceaux (mars 1831), premier président de la Cour des comptes, et pair de France (1834). Il occupa encore une fois le ministère de la Justice dans le cabinet Molé, fut révoqué, en 1848, de ses fonctions à la Cour des comptes, réintégré l'année suivante, et appelé au Sénat en 1852. Il avait été dans sa jeunesse affilié à la société secrète des carbonari et avait prêté le serment de haine à la royauté. Membre de la *haute vente*, il avait prêté souvent le secours de son talent à des accusés politiques de son parti, notamment au colonel Caron et aux sergents de la Rochelle. Mais l'ancien conspirateur avait bien oublié le libéralisme de sa jeunesse, et il subit beaucoup d'attaques pour la rigueur avec laquelle il poursuivit les accusés politiques de juin 1832.

2. Bertin de Vaux (Louis-François), publiciste et homme politique, frère de Bertin aîné, le fondateur du *Journal des Débats*, né en 1771, mort en 1842.

3. Girod de l'Ain (baron Louis-Gaspard-Amédée), homme d'État, né en 1781, mort en 1847. En 1830, du 1er août aux premiers jours de novembre, il remplit les fonctions de préfet de police de Paris et présida la Chambre des députés, pendant la session de 1831, reçut le portefeuille de l'Instruction publique et des cultes en 1832, puis un siège à la Chambre des pairs, et la présidence du Conseil d'État. Il fit partie, en qualité de garde des sceaux, du ministère intérimaire de mai 1839. Girod de l'Ain était un des hommes les plus dévoués à la dynastie d'Orléans.

*La comtesse Charles de Nesselrode*
*à son fils le comte Dmitri de Nesselrode.*

De la campagne, 4 juillet 1832.

Paris, d'où toutes les nouvelles ne cessent d'étonner, qui est l'exemple de tout ce qu'il y a de mauvais, n'est plus en état de siège, grâce aux protestations de la Cour de cassation. Cela est un fier soufflet appliqué à Louis-Philippe et qui le jette dans de nouveaux embarras. Ce Roitelet a eu une scène très vive à Saint-Cloud, avec Dupin. Il avait promis à cet avocat de le faire président du Conseil et ne lui offrait plus ensuite qu'un ministère. Il en est résulté que cet ancien ami, après une explication des plus vives où il ne l'a pas ménagé, lui a dit ceci : « Vous manquez à votre parole comme à vos serments » Ce Citoyen-Roi est sorti furieux de son cabinet, en disant qu'il ne souffrirait pas d'être insulté, surtout dans sa propre maison. Les ministres l'ont engagé à revoir Dupin et à lui donner la Présidence. On s'attend tous les jours à la nomination de ce dernier. Les députés libéraux menacent les ministres de les mettre en jugement, aussitôt que les Chambres seront réunies. On écrit que Talleyrand n'est pas content du gouvernement, aussi ne s'arrêtera-t-il pas longtemps à Paris. Il ira aux eaux et de là retournera à son ambassade.

A mon grand regret, le nouvel ambassadeur d'Angleterre est arrivé. C'est dans huit jours que le cher

Heytesbury s'embarquera sur le vaisseau qui a amené son remplaçant ; ce départ me fait une peine que je ne puis exprimer.

---

*Lord Grey*
*à la princesse Lieven.*

East-Sheen, 31 juillet 1832.

Mille remerciements, très chère Princesse, de ce que vous avez bien voulu m'envoyer la lettre d'Orlof. Elle est infiniment satisfaisante pour moi personnellement et exprime des sentiments auxquels je réponds de tout mon cœur. Il fallait s'attendre à l'impression qu'ont dû naturellement produire les débats sur les affaires de Pologne. Vous savez combien j'ai déploré dans le temps la violence de cette discussion et combien j'ai montré d'anxiété en m'efforçant d'en prévenir les effets.

Je n'ai pas encore vu la lettre *particulière* de lord Durham[1] à Palmerston, mais j'ai lu sa dépêche qui rend compte de son entretien avec l'Empereur.

Il paraît que Sa Majesté s'était rendue le 15, au ma-

1. Durham (John-George Lambton, comte de), homme d'État anglais, né en 1792, mort en 1840. Il fut élevé, en 1828, à la pairie sous le titre de baron Durham, et lorsque, en 1830, son beau-père, lord Grey, fut nommé premier ministre, il entra au ministère comme lord du sceau privé. Fut plus tard nommé comte et chargé d'une mission spéciale en Russie.

tin, à Cronstadt pour passer en revue une division de la flotte qui se trouve dans ce port. Immédiatement, dès son arrivée, Sa Majesté envoya un officier à bord du *Talavera* pour exprimer son désir de « recevoir lord Durham en particulier, afin de faire sa connaissance, avant qu'il ne remît ses lettres de créance, comme ambassadeur ». A la suite de ce message gracieux, lord Durham se rendit immédiatement à bord du yacht impérial. (Le fait que l'Empereur s'est rendu à bord du *Talavera* paraît être inexact.) Lord Durham eut avec Sa Majesté un long entretien qui roula principalement sur les affaires de la Belgique. Je n'ai pas le temps de vous en donner les détails.

Rien de plus gracieux et de plus cordial que l'accueil dont l'Empereur a honoré lord Durham. Sa Majesté a eu la bonté de lui dire qu'Elle se plairait à ne mettre aucune réserve à ses entretiens avec lui, et à les dégager de toute étiquette. Elle a bien voulu ajouter que c'est dans cette vue qu'Elle a saisi cette occasion de recevoir lord Durham en particulier. En terminant le rapport qui rend compte de cet entretien, lord Durham observe que Sa Majesté Impériale a daigné le traiter de la manière la plus gracieuse et lui donner la main plusieurs fois, en lui exprimant ses dispositions bienveillantes, tant envers lui (lord Durham) personnellement qu'envers l'Angleterre en général.

En vérité, rien ne peut être plus satisfaisant pour moi, et j'espère, je dirai même, je suis certain que la suite répondra au commencement. Je désirerais que

vous puissiez passer ici un instant pour vous faire lire la dépêche que je suis obligé de renvoyer à Londres.

---

## CONVERSATION

ENTRE

LE PRINCE DE TALLEYRAND ET LA PRINCESSE DE LIEVEN

LE LUNDI 29 OCTOBRE 1832

---

M. de Talleyrand se trouvait seul dans un coin du salon, prenant, comme de coutume, son café auprès d'une petite table (la table figurera dans mon récit). Je vins me placer près de lui, et voici notre dialogue :

MOI. — Eh bien ! mon prince, amusez-moi ; contez-moi quelque chose.

PRINCE T. — Trouvez-vous donc qu'il y a de quoi rire?

MOI. — Beaucoup, si vous voulez bien vous en mêler.

P. T. — Eh bien ! parlons de nos deux armées. Qu'en pensez-vous?

MOI. — Que vous avez pris beaucoup de peine pour quelque chose qui ne durera guère.

P. T. — Ah ! ah ! vous le pensez?

MOI. — Et vous, mon prince?

P. T. — *Je l'espère.*

Moi. — Quoi! vraiment que votre royaume belge et votre roi belge...

P. T. — *Ne dureront pas.* Tenez, ce n'est pas une nation, deux cents protocoles n'en feront jamais une nation ; cette Belgique ne sera jamais un pays, cela ne peut pas tenir.

Moi. — Eh bien! mais après, quoi?

P. T. — Dites-le vous-même.

Moi. — Oh! si vous voulez *mon* opinion, la voici : La Belgique à la Hollande ou la Belgique partagée.

P. T. — Eh bien! partageons; cela nous fera toujours passer la soirée. Arrangez-moi cela.

Moi. — Rien de plus facile; il faut contenter tout le monde.

P. T. — *Qui* est tout le monde?

Moi. — Voici qui n'en est pas; ni nous, ni l'Autriche.

P. T. — Eh bien! reste?

Moi. — *Vous*, un peu; *la Hollande*, beaucoup, et *la Prusse* probablement, et puis...

P. T., *empoignant sa canne.* — Et puis, qui?

Moi. — Oh! à l'Angleterre, quelque chose. Anvers, par exemple.

P. T., *frappe le plancher de sa canne, la table avec son poing, de façon à faire bondir sa tasse et éveiller l'attention de tout le salon.* — Anvers à l'Angleterre? Mais savez-vous bien que c'est révoltant ce que vous dites là. Quoi! l'Angleterre sur le continent? Madame, tant qu'il y aura une France, une France, si petite qu'elle soit, il n'y aura pas, il ne peut pas y avoir l'Angleterre

sur le continent. Vous me révoltez ; cela n'est pas soutenable; ce que vous dites là, c'est abominable.

Moi. — Eh bien ! mon prince, ne lui donnons rien ; cela m'est égal.

P. T., *se remet un peu.* — Allons ! allons ! je vois bien que vous plaisantez.

Moi. — Comment? Vous le découvrez à présent.

P. T. — Mais c'est que tout le reste était si bien. Tenez ! Je vous remercie d'être venue causer avec moi. Je ne vous savais pas si bonne enfant ; je vois qu'on peut s'arranger avec vous.

Moi. — Eh bien ! mon partner, venez ! (*Et nous nous mîmes au whist*).

Tout cela se passait deux jours après la ratification de la convention anglo-française.

---

*Lord Aberdeen*
*à la princesse de Lieven.*

29 octobre 1832.

Vous me demandez s'il faut que le Parlement se réunisse pour me décider à me rendre à Londres et vous me proposez de venir causer avec vous d'affaires, au lieu d'attendre l'époque où j'aurai à les discuter devant la Chambre Haute. Assurément, je n'y trouverai pas autant

d'agrément qu'auprès de vous ; et d'ailleurs, l'un me paraîtrait presque aussi utile que l'autre. Cependant je me vois obligé à garder encore mes opinions pour moi seul pendant quelque temps. Car un voyage de cinq cents milles pour un homme chargé d'une nombreuse famille, n'est pas chose facile à entreprendre à la hâte, Dès que je me trouverai à Londres, n'importe que cela arrive un jour plus tôt ou plus tard, je m'empresserai de vous faire agréer l'hommage de mon respect.

J'avouerai qu'en dépit de mes occupations de campagnard, j'éprouve une certaine impatience, au milieu des graves événements qui se préparent. C'est une tâche indispensable, mais difficile, de distinguer ce qu'il y a de vrai ou de faux dans nos feuilles publiques. Si je dois m'en rapporter à ce qui semble empreint d'un caractère officiel, je suis porté à croire que l'instant critique est arrivé où la France et l'Angleterre sont à la veille de faire la guerre à la Hollande. Nous avons été graduellement conduits vers cette conclusion monstrueuse et contre nature, de sorte que nous nous sommes accoutumés jusqu'à un certain point à cette idée ; mais ce dénouement est si détestable et si odieux que je ne pourrai y croire réellement que lorsque j'en aurai acquis la plus entière certitude. Je ne saurais jamais me persuader que nos ministres et leurs journaux jacobins puissent réussir à imposer silence à l'indignation générale, qu'un pareil résultat est fait pour exciter dans notre pays. L'attitude de la Hollande fait naître en moi un sentiment d'admiration que je ne saurais rendre

avec assez de chaleur. Le langage du Roi et des États-généraux est celui qui convient à une nation de patriotes et de héros.

Vous joignez probablement vos doléances à celles de ceux qui se plaignent de l'obstination des Hollandais, et vous sentez l'embarras de la position dans laquelle vous êtes placée. Mais je suis sûr que le temps n'est pas éloigné où une entière justice sera rendue aux grandes qualités de ce peuple. Il est possible qu'il soit opprimé par la force révolutionnaire de deux états aussi puissants que la France et l'Angleterre. Toutefois il existe encore bien des chances en faveur de la Hollande. Et dans une pareille cause, je ne pense pas qu'il y ait de l'imprudence à résister, même au plus grand déploiement de forces.

Je ne saurais m'empêcher de porter les regards sur votre Empereur, comme sur notre meilleur espoir, pour parvenir à la solution de cette question, aussi bien que de toutes les autres affaires européennes, qui présentent le plus de difficultés. Son caractère personnel, sa fermeté pleine de courage, et ses nobles sentiments me donnent la conviction que ses vues doivent être portées vers un but, qu'il est du devoir d'un souverain légitime de ne point négliger et qui intéresse le repos et le bonheur du monde.

Le jeu de Louis-Philippe me paraît assez facile à deviner. Mais je ne concevrai jamais comment il soit possible qu'un Roi d'Angleterre puisse se précipiter, le premier, dans une lutte qui a pour objet d'attaquer la

maison d'Orange de la manière la plus injuste et la plus arbitraire. Peu de jours suffiront pour nous montrer la tournure que prendra cette affaire. Nous allons voir si nous sommes condamnés à porter la marque d'une honte ineffaçable uniquement pour fortifier le ministère français et pour étayer le trône révolutionnaire de la Belgique.

Il est étrange que, quelque abominable qu'ait été la conduite de notre gouvernement envers la Hollande, celle qu'il a tenue, à l'égard du Portugal, paraisse, s'il est possible, encore plus honteuse. J'ai toujours considéré comme probable que la question portugaise conduirait aux difficultés les plus sérieuses. La prédilection que nos ministres ont pour tout ce qui est révolution les porte à mettre en danger la tranquillité de la péninsule et celle de l'Europe entière; elle les entraîne à recourir même jusqu'aux actes de l'injustice la plus scandaleuse.

Je pense qu'ils trouveront Zéa[1] moins soumis que ne l'a été le gouvernement espagnol. C'est un homme de sentiments honorables, d'un caractère ferme, suffisamment libéral pour un Espagnol, mais dévoué à son Roi, comme aux vrais intérêts de son pays. Si notre malencontreux gouvernement ne s'était mis, à l'égard de l'Espagne, dans une position qui correspond presque à un état de guerre, nous serions maintenant à même d'ouvrir aux deux pays un avenir de prospérité et d'avan-

1. Zea-Bermudez (don Francisco), diplomate espagnol, né en 1771, mort en 1850. Ambassadeur à Londres (1828-1833).

tages matériels, comme il n'y en a pas eu de pareil depuis un siècle.

Quand vous parlez d'affaires extérieures, vous devez vous attendre à ce que l'on ne vous entretienne pas d'autre chose que de la Hollande et du Portugal. Il est difficile de penser à quelque autre sujet.

Je suis bien aise d'apprendre que lord Durham, en rendant compte de sa mission, s'exprime sur votre gouvernement dans un esprit de justice. J'espère qu'il aura la volonté et le pouvoir d'éclairer ses collègues. Mais je ne saurais placer aucune confiance en ceux dont la conduite ne prend pour règle que les passions et non pas les principes.

Il m'est impossible d'entamer le chapitre de nos affaires domestiques, quoiqu'il ait assez d'étendue. Le grand objet qui doit fixer notre intérêt, c'est le caractère que portera le nouveau Parlement. On ne saurait juger, dès à présent, s'il arrêtera notre marche dans la carrière des révolutions, ou bien s'il nous précipitera dans l'abîme. Je serais plutôt disposé à craindre le mouvement. La descente est facile. La difficulté consiste à savoir revenir sur ses pas.

Je n'ai pas eu de nouvelles du Duc depuis quelque temps. Je ne sais pas ce qu'il pense, ni ce qu'il craint; mais je suis bien aise d'apprendre qu'il est en bonne santé.

Croyez, chère Princesse, à mon sincère dévouement.

---

## *M. Matuszewic*
## *à la comtesse Charles de Nesselrode.*

Hambourg, 15 août 1833.

Je ne saurais quitter le continent, chère Comtesse, sans vous exprimer tout l'attachement que je vous porte du fond de mon cœur, toute la reconnaissance dont je suis pénétré pour les témoignages d'amitié que vous m'avez renouvelés d'une manière si touchante pendant mon dernier séjour en Russie. Ces deux sentiments, vous le savez, sont désormais inséparables de moi-même. Ils m'accompagneront dans tous les pays, dans toutes les situations où il plaira au sort de me placer, dans tout le cours de mon existence.

Nous avons eu une traversée longue, difficile et orageuse. Une tempête violente qui nous a assaillis, presque à la vue de Travemünde, a failli nous rejeter au beau milieu de la Baltique. Cependant, grâce à l'habileté de notre capitaine, nous avons fini par arriver sans accident, au bout de cinq jours. La société de notre paquebot était assez comique. Un missionnaire anglais, méthodiste, avec sa femme, qui ne cessait de distribuer des bibles et un récit imprimé de la mort d'un de ses enfants. Un étudiant de Heidelberg, à moitié fou. Buchanan[1], le ministre d'Amérique, homme de grand cœur

1. BUCHANAN (James), homme d'État et diplomate américain, né en 1791, mort en 1868. Élu en 1814, à la Chambre des représentants

et de bon sens, touchant par son attachement pour l'Empereur et la Russie. Mme de S... avec son M. J..., très originale, très amusante, attaquant ma haute Princesse avec infiniment d'esprit et finissant par l'apprivoiser et la maîtriser. La jolie comtesse Pœltzig et son mari, parlant un français inénarrable; un couple de négociants anglais, comme il faut. Finalement la Princesse, elle-même, obligée de s'humaniser peu à peu, de trouver qu'elle s'ennuyait dans sa cabine solitaire, de dîner avec le commun des mortels, de causer familièrement avec Mme de S..., qui n'a pas eu le dessous dans la conversation, et toujours partagée entre la crainte de compromettre sa dignité et celle de faire naufrage. Tous ces contrastes ont été fort piquants et les cinq jours se sont écoulés d'une manière gaie, agréable et rapide. Ici, nous n'avons pas trouvé le bateau royal qu'attendait notre ambassadrice, mais seulement des lettres qui donnaient d'assez mauvaises raisons pour sa non-apparition. Le désappointement a été terrible et la peine d'autant plus vive que nous avons été forcés de passer ici, près de trois jours, dans une mauvaise auberge et que, ce soir, nous nous embarquons, encore une fois, sur un paquebot *ordinaire*, confondus avec *la foule* et probablement forcés de descendre, encore

de Pensylvanie, il fut appelé, en 1820, au Congrès de Washington, où il siégea dix ans, par suite de quatre réélections. Ministre plénipotentiaire à Saint-Pétersbourg (1831), membre du Sénat (1833-1845); ambassadeur à Londres (1853); président des États-Unis (4 mai 1857), il céda, en 1861, la présidence de la République à Abraham Lincoln.

une fois, jusqu'à elle, de peur qu'elle ne se moque de nous. Je vous avouerai que je vois avec un plaisir extrême approcher le terme de mon association et de ce voyage. Non, jamais, ma patience n'a été mise à de telles épreuves. Jamais je n'ai regretté à un tel point de voir tant d'esprit, joint à tant de caprices d'enfant gâtée, tant de hauteur, tant de persuasion, non pas qu'on représente des souverains, mais qu'on est leur égale, qu'on doit être traitée comme eux et, comme eux, ne rencontrer que de l'obéissance et des hommages. Cependant, j'ai pris une forte résolution de ne pas laisser échapper ma patience, un seul instant, et de rendre chrétiennement le bien pour le mal jusqu'au bout. La seule chose que je ne puisse pas me refuser, c'est de vous le dire. Si je ne m'accordais ce répit et cette consolation, je crois vraiment que je finirais par me révolter avant d'atteindre l'Angleterre.

J'ai trouvé à Lubeck de tristes nouvelles. Vous savez que j'ai toujours soutenu qu'on avait eu tort de rattacher des intérêts généraux à la cause de Dom Miguel, que c'était mal placer des fonds précieux et que Dom Miguel nous ferait banqueroute. L'événement n'a que trop justifié cette opinion. Il n'a su ni prendre Oporto, quand il ne s'agissait pour cela que de marcher, ni se défendre ni périr, quand la fortune des armes a tourné contre lui. Mieux aurait valu pour les gouvernements conservateurs. qui ne pouvaient faire la guerre à l'Angleterre pour Don Pedro, exiger que, dans aucun cas, il ne fût Régent, que, dans aucun cas, il n'y eût au

Portugal une charte ou un régime qui fût de nature à compromettre la sûreté intérieure de l'Espagne. C'est encore le seul parti à prendre au milieu des malheurs qui sont survenus. Dieu veuille seulement que ce ne soit pas trop tard! Malgré mes opinions que je viens de vous rappeler, je n'en ai pas moins été profondément affligé de la catastrophe de Dom Miguel, sachant combien elle vous ferait de peine.

D'après tout ce que j'ai vu et entendu dire ici, l'Allemagne paraît plus tranquille pour le moment et même moins menacée qu'elle ne l'était il y a quelques mois.

Vous avez vu dans les gazettes qu'une guerre civile, sanglante, a éclaté en Suisse. Les réfugiés Polonais y sont pour beaucoup. Cependant on espère que les troupes de la Confédération réduiront les rebelles, et que les réfugiés Polonais seront renvoyés en Amérique. Du moins, c'est l'opinion de la bonne ville de Hambourg. Plaise au ciel qu'elle ne se trompe pas!

En France et en Angleterre, il ne semble être survenu rien d'intéressant, ni de nouveau.

Je me permets de vous donner ici quelques nouvelles politiques, parce que le comte de Nesselrode ne sera plus à Pétersbourg et qu'en causant ainsi avec vous, je me fais l'illusion de croire que je suis encore dans votre Cabinet.

Adieu, chère Comtesse. Que Dieu vous bénisse, vous et les vôtres et vous accorde tous les genres de bonheur! Ne m'oubliez pas; veuillez dire de ma part les choses

les plus tendres à Dmitri, à Chreptowitch[1] et à sa Comtesse, comme on dit en anglais, et quand vous voudrez vous rappeler un attachement inviolable, pensez à celui que vous porte votre dévoué, M....

---

*Le comte Charles de Nesselrode*
*à sa femme.*

Dresde, 25 août/6 septembre 1833.

Vingt-deux heures après avoir quitté Berlin, je suis arrivé à Dresde. En descendant les hauteurs de Grossenhague, Sacken, qui était à côté de moi, aperçut de loin une calèche élégante, attelée de quatre magnifiques coursiers. En approchant, nous reconnaissons, chère amie, le ministre de Russie, qui était venu à notre rencontre. Grande joie, grands embrassements! Je passe dans sa calèche et nous faisons ensemble une entrée triomphale à Dresde. Il me mène droit chez lui, où un joli appartement avait été préparé pour moi. Après le dîner, j'ai fait ce que je devais faire, c'est-à-dire une visite à Mme de Ribeaupierre et une autre à

1. Chreptowitch (Michel, comte), diplomate russe, conseiller d'ambassade (1840), devint grand chambellan de la Cour et membre du conseil de l'Empire, fut pendant plusieurs années ambassadeur de Russie à Londres, avait épousé la comtesse Hélène, fille aînée du chancelier, comte Charles de Nesselrode.

Mme de Sabancka. Rentré vers 9 heures à la maison, nous avons fait un whist avec Troubezkoi et Alexandre Strogonof, lequel à toutes ses autres bonnes qualités ajoute celle d'aimer beaucoup le whist. Tout ce monde a l'air d'avoir bu à la fontaine de Jouvence. Troubezkoi est gai comme pinson; il est à mourir de rire lorsqu'il raconte ses conversations avec le maréchal Maison[1], qui l'a pris en grande amitié et lui a fait force confidences très drôles. Il retourne droit à Pétersbourg dans quelques jours. Alexandre Strogonof part dimanche pour Varsovie. J'ai eu une excellente conversation avec lui; plus je le connais, plus je l'aime; il a une justesse de raisonnement qui me frappe toujours d'autant plus qu'elle est si rare partout dans le siècle où nous vivons. Il y a encore ici Mme Ouvarof, la comtesse Léon Rasumovski; je n'ai eu le temps de voir ni l'une, ni l'autre.

Ce qui est désolant, c'est que nous n'avons aucune nouvelle de l'Empereur. En cette occurrence, le public de Berlin s'est très bien montré et à témoigné beaucoup d'intérêt et de sollicitude à notre excellent Souverain. Que Dieu veille sur lui et nous fasse bientôt apprendre son arrivée à Stettin!

Mme de Ribeaupierre sera en octobre à Pétersbourg, avec ses deux filles aînées. J'ai fait chez elle la connaissance de Mme de La Roche Lambert.

1. Maison (Nicolas-Joseph), marquis, pair et maréchal de France, né en 1771, mort en 1840. Ministre des Affaires étrangères sous Charles X, ambassadeur à Vienne, puis à Saint-Pétersbourg (1833), et ministre de la Guerre (1835).

*Le même à la même.*

Reichenberg, à 5 milles de Munchengratz,
10 septembre 1833.

Je t'ai écrit, chère amie, de Lubeck, de Berlin et de Dresde; j'espère que toutes mes lettres te seront exactement parvenues. Celle-ci, je la commence dans un petit endroit, nommé Reichenberg, où je suis allé à la rencontre de l'Empereur et où je l'attends depuis minuit. Je ne saurais mieux employer ce temps d'attente qu'en causant avec toi et en te racontant tout ce que j'ai vu depuis mon départ de Dresde, lequel a eu lieu vendredi, après un bon déjeuner dînatoire.

De Schrœder dans son élégante calèche a voulu m'accompagner jusqu'à la première poste. Ce n'est qu'au milieu de la nuit que je suis arrivé à Gœrlitz où Tatitchef se trouvait établi depuis quelques jours. Pour le voir, force m'a été d'y coucher, mais dès 9 heures du matin j'allai lui rendre visite et passai plusieurs heures fort agréables, avec lui, à causer du passé et du présent. Cela se termina par un déjeuner après lequel je me remis en route. Il y avait 12 000 à faire dans un pays de montagnes et je n'arrivais encore que la nuit à Munchengratz. C'est un petit bourg, appartenant à un comte de Waldstein. Heureusement qu'on a trouvé à me bien loger. Michel est dans la même maison. Après quelques heures de repos, j'ai été voir Metternich que

j'ai trouvé peu changé. Nous avons passé deux heures ensemble et c'est au milieu de notre entretien qu'une estafette de Schwedt et le prince Souvarof sont venus nous tirer des cruelles inquiétudes qui nous absorbaient sur le voyage de l'Empereur. Nous apprîmes son heureuse arrivée à Schwedt, en quatre jours et dix-huit heures, et toutes les contrariétés qu'il avait éprouvées, en mer. J'avoue que j'ai été bien heureux que cette bonne nouvelle soit arrivée avant mon apparition à la Cour. Aussi n'y ai-je trouvé que des visages rayonnants. Mes présentations ont commencé par la grande-duchesse Marie et son époux ; ensuite, j'ai eu mon audience chez l'Empereur François, que j'ai retrouvé tel que je l'ai toujours connu depuis vingt ans : bon, cordial, simple dans ses manières et son langage, beaucoup de bon sens et une grande sensibilité lorsqu'il parle de l'Empereur Alexandre, auquel il conserve un souvenir bien vif et bien profond. L'Empereur ne pouvait, entre autres, lui faire un plus grand plaisir que de lui avoir amené Volkonski. Il m'a dit : « N'est-ce pas qu'il était à Taganrog? Je serai heureux de causer avec lui des derniers moments de l'Empereur Alexandre. » Les audiences finies, on est allé dîner et c'est là que j'ai revu la fameuse Mélanie Zichy, devenue princesse Metternich. Ce dîner est comme tous les dîners de Cour : l'Empereur, l'Impératrice, la Grande-Duchesse, d'un côté d'une longue table, Metternich, moi et Ficquelmont, vis-à-vis. Le soir, à 7 h. 1/2, on se réunit, de nouveau, chez l'Impératrice, pour

prendre le thé; à 9 heures, l'Empereur entre et on va souper; à 9 h. 1/2, tout est fini, et c'est chez Mme Mélanie qu'on va achever la soirée. Là, Metternich se laisse aller à son amabilité ordinaire et lorsqu'on a été longtemps sans le voir, on retrouve du piquant dans sa conversation. Je comprends cependant qu'elle devienne fatigante, à la longue. La Princesse est très agréable et très amusante, quand elle raconte ses histoires avec le maréchal Maison; elle déteste la jeune France, au moins autant que toi et ne s'en cache pas vis-à-vis de ceux qui la représentent. Ces femmes de Vienne sont toujours les mêmes. J'étais hier dans le cabinet de Metternich, lorsque nous entendons de grands éclats de rire dans le salon à côté. Metternich, curieux de savoir ce que c'était, ouvre la porte et je me trouve, devine, en présence de qui? De ton amie intime, la princesse Berthe de Rohan. Grande réjouissance, flux de paroles et force questions sur ton compte. Elle a la meilleure mine du monde; cependant elle a encore engraissé. Elle demeure à 2000 de Munchengratz et nous avons pris avec Metternich l'engagement d'aller passer une demi-journée chez elle. Louis de Rohan y est aussi et nous a déjà fait visite. Hier, dans la matinée, nous avons reçu la nouvelle que l'Empereur allait arriver dans la soirée à Gœrlitz et que, ce matin, il serait probablement à Munchengratz. Comme il m'avait ordonné d'aller à sa rencontre pour le mettre au fait des allures de la Cour d'Autriche et de mes premiers entretiens avec Metternich, à peine le dîner de l'Empereur avalé,

je me suis jeté dans une calèche de poste, pour accourir ici. Chemin faisant, j'ai d'abord rencontré, à la première poste, le prince Pierre qui m'a raconté tous les détails de leur terrible voyage sur mer et ensuite, ici, Orlof et Adlerberg. Michel m'a rejoint le lendemain de mon arrivée à Munchengratz. Il a passé deux jours très agréablement à faire bombance à Hambourg et sait maintenant ce que c'est que les huîtres. Il a dîné, hier, chez l'Empereur d'Autriche, je l'ai recommandé au comte Waldstein[1] qui lui fera tuer des faisans. Il ne dépend donc que de lui de s'amuser beaucoup durant ce voyage. Dès mon arrivée à Munchengratz, les courriers ont plu de tous les côtés. Figure-toi ma surprise en voyant, hier matin, entrer Medem dans ma chambre. Je sais bien gré à Pozzo de l'avoir envoyé, et tu penses bien que je ne manquerai pas de l'exploiter. Metternich l'a tenu, hier, trois heures, sur la sellette. Notre entrevue durera de huit à dix jours, tout au plus; après quoi je m'en retournerai par Dresde et Berlin. Tu me permettras bien de m'arrêter dans chacun de ces endroits, quelques jours, pour prendre haleine et me reposer. Cette lettre sera probablement la plus longue que je t'écrirai pendant l'entrevue, car, à mon retour, les affaires recommenceront et elles seront assez graves et nombreuses pour me laisser peu de loisirs, d'autant plus que la manière dont Metternich les traite absorbe

1. Waldstein (Christian-Vincent-Ernest, comte de), grand écuyer-tranchant héréditaire de la cour d'Autriche, né en 1794, mort en 1858.

beaucoup de temps par les longues dissertations dont il les entremêle. Talleyrand a dit à la princesse Lieven que l'entrevue était peu ou beaucoup. Nous ferons en sorte qu'elle soit quelque chose et la matière ne manque pas pour cela. La Princesse m'a écrit une bien jolie lettre de Londres. De Matusservitch, pas un mot. Ficquelmont va fort bien; il boîte encore un peu cependant et ne peut se tenir debout sans beaucoup de fatigue. Il fera auprès de l'Empereur le service, comme le faisait Stardeck auprès de l'Empereur Alexandre. J'ai trouvé à Munchengratz une lettre de La Ferronnays que la duchesse de Berry a envoyé à Prague pour annoncer à Charles X son arrivée. A son grand regret, il a dû repartir sur-le-champ pour détourner la Duchesse de ce projet. Charles X lui a fait dire qu'il ne pouvait la recevoir avant qu'elle n'eût prouvé son mariage, afin de paraître devant les enfants dans une position qui ne fût ni équivoque, ni scandaleuse. Ils ignorent encore toute la partie honteuse de son roman. On doute que la Duchesse se laisse arrêter, le gouvernement autrichien ne peut pas lui fermer les frontières, car elle serait capable d'arriver à Prague sous quelque déguisement. Les royalistes sont plus que jamais divisés. La duchesse de Berry conserve, malgré ses écarts, une espèce de parti parmi les jeunes gens exaltés. Les sommités, parmi les royalistes, la renient et n'en veulent plus. Il en résulte un gâchis dans lequel personne ne se retrouve. D'un autre côté, les entours de Charles X et de Madame sont comme chiens et chats,

et intriguent les uns contre les autres, comme dans l'Œil-de-bœuf de Versailles. Tous ces Français sont dégoûtants; les meilleurs ne valent rien et Pozzo a fait une observation profonde, en soutenant que le duc de Bordeaux aurait plus de chances de monter sur le trône, s'il n'avait pas de parti du tout. En attendant, Louis-Philippe profite de tous ces mauvais tripotages et se consolide. Tout cela n'est pas très consolant pour l'avenir.

---

Munchengratz, 11 septembre 1833.

Me voilà de retour ici. Vers les 4 heures, l'Empereur est arrivé à Reichenberg, accompagné de Tatitchef, qu'il a fait descendre de la calèche pour m'y faire monter. En route, je lui ai fait un rapport exact de tout ce que j'ai vu et entendu. Vers 7 heures, nous sommes arrivés ici. L'Empereur François était allé à moitié chemin à la rencontre de notre Empereur. Jusqu'à présent, ils paraissent beaucoup se convenir et j'espère qu'ici tout ira à merveille. C'est le 19 septembre que l'Empereur se remettra en route.

---

*Le comte de La Ferronnays*
*au comte Charles de Nesselrode.*

Naples, 3 juillet 1834.

Si vous avez assez de temps à perdre et surtout assez de patience, mon cher comte, pour lire la *Gazette de France*, vous aurez peut-être remarqué que M. Genoude[1], qui, en 1828, nous signalait aux électeurs de France, moi, ainsi que tous mes collègues, comme de très mauvais citoyens, des ministres incapables et infidèles, trouve convenable aujourd'hui de me mettre sur les listes qu'il envoie à ces mêmes électeurs, en appelant leurs suffrages sur les hommes qu'il leur désigne et dont il lui paraît maintenant utile de faire un pompeux éloge. Je n'ai pas besoin, je pense, de vous dire que je n'ai mérité ni cet excès d'honneur, ni cette indignité; et sans ma haine pour le bruit, et mon profond mépris pour les journaux, j'aurais peut-être cédé au désir de désavouer dans la *Gazette*, elle-même, des professions de foi, qui sont contraires aux miennes, des doctrines absurdes, subversives, et que je réprouve, et des démarches que je n'ai point faites, que je n'ai point autorisées, et qui sont entièrement opposées à ma manière de voir et de penser.

1. Genoude (l'abbé Antoine-Eugène), publiciste, né en 1792, mort en 1849.

Je ne crois pas que le duc de Fitz-James use de la liberté que je lui laisse de faire imprimer une lettre immense que je viens de lui écrire. Il trouvera, je pense, que j'attaque avec trop de franchise et trop de rudesse les doctrines de M. Genoude, les engagements que, de son autorité privée, il a l'imprudente témérité de prendre au nom de l'avenir; et surtout cette monstrueuse et scandaleuse alliance des royalistes avec les républicains. Mais me trouvant dans la nécessité de m'expliquer, je n'ai pas hésité à le faire nettement et clairement, et à déclarer que les prétendus raisonnements de M. Genoude sur la question du serment n'étaient à mes yeux que de honteuses subtilités, de pitoyables escobarderies, et que tant que la Loi n'aurait pas aboli le serment, ou qu'elle n'en n'aurait pas changé le texte, je renonçais à l'exercice de toute espèce de droits politiques et qu'aucune considération au monde ne me ferait prêter un serment que je n'aurais pas la volonté de tenir, et qui serait tout semblable à celui que les comédiens de quinze ans se sont si impudemment glorifiés d'avoir prêté à Louis XVIII et à Charles X.

J'ignore, mon cher comte, ce que la Providence nous tient en réserve pour l'avenir; mais, certes, tant que je verrai le soi-disant parti légitimiste dirigé par les extravagants qui s'en font ou s'en disent les chefs, je me tiendrai pour très assuré que ce ne sera, ni par eux, ni par leurs partisans, que la France sera ramenée aux principes d'ordre, de raison, et de justice, qui, seuls

cependant, pourraient calmer ses agitations, lui rendre la tranquillité et assurer son avenir.

Au reste, cette coupable alliance entre les deux oppositions ennemies l'une de l'autre tournera, j'en suis sûr, à la confusion de toutes les deux; elle ne servira qu'à démontrer que dans ce moment, en France, on ne veut ni de l'une ni de l'autre, et cette coalition d'un moment, en révélant l'impuissance et la faiblesse des deux partis, ne pourra qu'ajouter à leur discrédit, et donner, par conséquent, plus de force au gouvernement qui, j'en suis persuadé, aura dans la nouvelle Chambre une majorité plus assurée que dans la dernière. Cela ne me rend pas plus admirateur de Louis-Philippe, de ses mensonges et de son gâchis; je lui reconnais cependant de l'adresse, de l'habileté, et même une sorte de force; il en aurait beaucoup s'il était un principe, mais obligé depuis longtemps déjà, non seulement de désavouer, de renier, mais même de comprimer celui auquel il doit son élévation, ne pouvant en invoquer d'autre; ce n'est que par la ruse et la violence qu'il peut espérer soutenir quelque temps l'édifice sans formes, sans appui et sans nom, sur le haut duquel il se trouve perché; c'est un château branlant et sans bases, que le premier coup de vent peut et doit emporter d'un moment à l'autre. C'est ce qui fait que je me cramponne plus fortement que jamais au seul principe éprouvé par le temps, au seul qui, consacré par l'expérience, présente à ma raison et à ma conviction des garanties d'ordre, de stabilité et de bonheur. Le triomphe de ce principe

se fera longtemps attendre peut-être; je ne vivrai probablement plus assez, pour en être témoin. N'importe, je souffrirai, je serai malheureux, exilé, s'il le faut; mais je ne changerai pas, car je suis sincèrement convaincu que, tôt ou tard, la France reviendra à la vérité. Condamnée peut-être à passer encore par quelques-unes des épreuves que lui font subir les empiriques, qui, tour à tour, prétendent se charger de la direction de ses destinées, elle finira par s'éclairer, par apprécier, à leur juste valeur, les vaines chimères que lui font poursuivre depuis si longtemps des esprits rêveurs, malades et désorganisateurs, et alors elle mettra à la porte ou jettera par la fenêtre cette troupe de jongleurs, de journalistes, *d'utopistes*, qui, depuis quarante ans, font son tourment, lui promettent des merveilles et ne lui donnent que des malheurs. Le bon sens national finira par prévaloir, soyez-en sûr, et c'est à lui seul que nous devrons le rétablissement d'une monarchie véritable, raisonnable, possible, et qui, par conséquent, ne ressemblera en rien à la ridicule et pitoyable monarchie, que le traducteur de la bible promet aux badauds qui lisent sa *Gazette* et à laquelle je préférerais pour mon compte la république impossible de M. Carrel[1], ou le je ne sais quoi, plus impossible encore, du terrible et fougueux abbé de Lamennais[2].

1. Carrel (Armand), publiciste, né en 1800, mort à la suite d'un duel avec Emile de Girardin, en 1836.

2. Lamennais (Félicité-Robert de), abbé, écrivain et philosophe, né en 1782, mort en 1854.

Mais je m'arrête, je m'aperçois que j'allais recommencer les trente-deux pages d'écriture que je viens d'expédier au duc de Fitz-James[1], et je suis déjà honteux de la longueur de cette lettre. Mais M. Genoude m'inscrivant sans mon aveu au nombre de ses prosélytes, j'ai eu peur que vous ne me crussiez malade ou devenu fou ; j'ai voulu vous rassurer et vous répéter, mon cher comte, que, tel vous m'avez connu, tel je suis encore et tel je resterai *usque ad mortem et vitam eternam*.

Je ne sais si j'ose et si je puis vous demander de prononcer mon nom à l'Empereur, je ne voudrais être ni importun, ni indiscret, et cependant les sentiments qui remplissent mon cœur sont si vifs et si vrais, qu'il m'est bien pénible de n'oser les exprimer, et je voudrais pouvoir espérer que les droits de votre auguste maître à mon éternelle reconnaissance me donnent à moi-même celui de pouvoir toujours par votre organe, lui en offrir le pur et bien sincère hommage. Adieu, mon cher comte, etc.

1. Fitz-James (Édouard, duc de), lieutenant-général, pair de France, député, né en 1776, mort en 1838. A la Chambre des pairs, il se signala par son ardeur ultra-royaliste, poursuivit avec un zèle fanatique la condamnation du maréchal Ney, appuya le ministère Villèle et n'en prêta pas moins serment à Louis-Philippe, après la révolution de juillet.

### *Le comte Dmitri de Nesselrode à son père.*

7 août 1834.

Deux jours après mon arrivée à Prague, je me suis rendu au Hradschin chez le comte de Bouillé[1], précepteur de Henri V; je lui ai remis une lettre que m'avait donnée la marquise de Podenas. Il m'a dit qu'on ne pouvait voir le duc de Bordeaux sans avoir été présenté à Charles X et que c'était au duc de Blacas qu'il fallait s'adresser. Je me rendis donc chez lui. Il m'annonça chez le Roi qui me reçut avec beaucoup de bienveillance. Le Roi m'a parlé de la Russie, du souvenir qu'il conservait de l'accueil qu'on lui avait fait, lors de sa première émigration, de toi et m'a chargé de te dire bien des choses. Je fus aussi présenté au duc et à la duchesse d'Angoulême. La Dauphine me semble être celle qui sent le plus la triste position de sa famille. Elle m'a parlé des Français légitimistes, entrés à notre service, de sa reconnaissance envers l'Empereur pour

1. Bouillé (François-Marie-Michel, comte de), né en 1779. Émigra avec sa famille, servit dans l'armée anglaise, aux Antilles et au Canada, revint ensuite se fixer auprès des Bourbons exilés, et fut chargé de diverses missions par Louis XVIII. Sous la Restauration, devint aide-de-camp du comte d'Artois, gouverneur de la Martinique de 1825 à 1827, enfin pair de France. Après 1830, il demeura fidèle au malheur, suivit de nouveau les princes déchus dans l'exil, et présida à l'éducation du duc de Bordeaux. Il est mort en 1853.

l'accueil qu'ils ont reçu; elle m'a surtout demandé des nouvelles de Barante qui est officier au corps des voies et communications; elle m'a dit que le Roi verrait avec plaisir son avancement. Vois donc, cher papa, s'il ne serait pas possible de lui faire donner un grade.

---

*La comtesse Charles de Nesselrode à son fils le comte Dmitri de Nesselrode.*

Bade, 4 juillet 1835.

J'ai dîné chez la princesse d'Orange[1] avec le roi de Wurtemberg et ses deux filles qui sont très jolies et tout à fait charmantes. Il a longtemps causé avec moi. La conversation est tombée sur le mariage d'une de ses filles avec le duc d'Orléans. Quel n'a pas été mon étonnement de l'entendre abonder dans mon sens et dire de ce Prince justement ce que j'en pense. On sait qu'à l'égard des d'Orléans mes sentiments ne sont pas des plus tendres.

Le Grand Duc de Bade, un homme de bien, mais extrêmement timide, va à la même source que moi; je suis persuadée que je le gênerai, mais il aura bien tort, car je lui fais grâce de toutes les prévenances. Plus on

1. Orange (princesse d'). Sœur de l'empereur Alexandre, la grande duchesse Anna Paulowna, avait épousé, en 1816, le prince d'Orange, qui devint roi de Hollande, sous le nom de Guillaume II.

me laisse tranquille et plus je suis contente. Je voudrais bien que sous ce rapport beaucoup de nos compatriotes pussent me ressembler. C'est inouï les prétentions qu'ils ont, dès qu'ils voyagent.

On m'a dit qu'on était fort embarrassé de nous envoyer un ambassadeur de Paris, tellement on le veut représentatif, et tellement il est embarrassant pour le Roi des barricades de trouver du « comme il faut » dans ce qui l'entoure.

---

1er août 1835.

Lorsque j'ai appris le nouvel attentat dont le Roi des barricades a été l'objet, j'ai été saisie de crainte à la pensée qu'un de nos amis a pu se trouver à proximité de l'endroit où a eu lieu l'explosion de la machine infernale. Louis-Philippe en est sorti sain et sauf, mais il n'échappera pas à la fin qu'il mérite. Ce qui est à déplorer, c'est qu'il y ait eu tant d'innocentes victimes, c'est surtout la mort de ce brave maréchal Mortier, qui après s'être illustré sur tant de champs de bataille devait périr de si affreuse façon. A quoi ce Louis-Philippe poussera-t-il? A toutes les lois despotiques, à tout ce qui est l'opposé de ce qu'il a promis, en montant sur le trône.

---

## *Le comte Matuszewic à la comtesse Charles de Nesselrode.*

Londres, 21 juillet 1835.

Je ne vous parlerai pas politique. Le ministère Melbourne[1] ne peut ni vivre, ni mourir. Cependant la session qui peut encore se prolonger ne finira pas sans une crise qui commence aujourd'hui même. C'est un singulier pays que l'Angleterre; la révolution et le gouvernement y paraissent également impossibles à cette heure et malgré mille difficultés, il y a des raisons de croire que les principes conservateurs finiront encore par l'emporter.

On est généralement d'opinion ici que les aventuriers qui vont en Espagne se feront tuer en détail dans les montagnes de la Biscaye et que cette expédition de flibustiers ne fera que couvrir de honte ceux qui l'ont permise, parce qu'ils n'avaient ni la force, ni le courage d'intervenir directement. Mais en revanche, quelle perte que celle de Zumalacarreguy[2]. Les carlistes ne la répareront pas. Deux hommes de cette force ne se trouvent dans aucun parti. C'est un des beaux noms de l'histoire moderne.

1. Melbourne (William Lamb, vicomte), homme d'État anglais, né en 1779, mort en 1848.

2. Zumalacarreguy (Tomaso), général espagnol, né en 1788, mort en 1835.

*La comtesse Charles de Nesselrode*
*à son fils le comte Dmitri de Nesselrode.*

Baden, 7 août 1835.

Que penses-tu de tout ce qui vient de se passer en France? Que de sang innocent a été versé! C'est le diable qui a sauvé pour cette fois cette nouvelle dynastie. Je croirais blasphémer en mêlant le nom de la Providence à celui de Louis-Philippe. Je t'engage beaucoup à lire le *Journal des Débats*, puis la *Gazette de France* qui relève d'une manière remarquable les articles des *Débats*. Ce pays finira mal; il y aura de grandes commotions; ce sont de nouveaux malheurs qui éclaireront cette nation et la rendront plus sage, momentanément du moins. Tout ce que l'on en dit fait frémir, et les propos que les Français tiennent ici prouvent qu'il n'y a pas de frein. L'impression a été forte, mais passagère; les républicains ne sont pas les plus nombreux, mais bien les plus forts en moyens et ténacité.

On assure que Fieschi[1] a reçu une somme énorme pour lancer sa machine. Les enthousiastes croient que le trône de Louis-Philippe se trouve consolidé par ces événements. Il est possible qu'il soit plus stable pour un moment. Voilà donc ce Roi-Citoyen condamné à avoir les allures d'un tyran et à se faire garder par

1. Fieschi (Giuseppe), régicide, né à Murato (Corse), le 13 décembre 1790, décapité le 19 février 1837.

devant et par derrière. La crainte des réactions le maintiendra, mais, tôt ou tard, cela finira mal pour lui.

---

20 août 1835.

On prétend que Fieschi promet de révéler de nouveaux complots, si on lui fait grâce de la vie et dit que celle du Roi et des Princes est constamment menacée. La situation du Roi-Citoyen n'est pas des plus agréables, mais c'est bien celle qu'il mérite; il n'avait qu'à rester duc d'Orléans.

J'ai vu Berryer[1], il est très intéressant et très raisonnable.

1. Berryer (Pierre-Antoine), avocat et homme politique français 1790-1868. Il se fit remarquer surtout dans les causes politiques (maréchal Ney, 1815; Lamennais, 1826; Châteaubriand, 1833; le prince Louis Napoléon, 1840; Montalembert, 1858), et aussi dans plusieurs procès civils et criminels importants; fit partie, depuis 1839, de toutes les législatures, défendit avec éclat la cause légitimiste et les opinions libérales; fut un des membres de l'Assemblée législative qui, après le coup d'État de décembre 1851, proclamèrent la déchéance du président; fut, en 1854, élu membre de l'Académie française.

---

## *La même au même.*

Berne, 25 septembre 1835.

L'ambassadeur que la France a nommé, M. de Barante, est un bon écrivain; en dehors de ses ouvrages, on le dit homme d'esprit et de commerce agréable. Il sera embarrassant de causer avec lui. Je ne sais si le choix de Lagrené[1] est bon pour la Grèce, avec son caractère remuant, il peut faire beaucoup de mal; je veux espérer qu'il a changé.

---

13 octobre 1835.

J'ai été passer quelques jours à Genève pour voir Mme de La Rochejaquelein qui est souffrante. C'est

1. Lagrené (Théodore-Marie-Melchior-Joseph de), diplomate français, né en 1800, mort en 1862. Attaché successivement aux ambassades de Russie (1823), de Constantinople (1825), et de Madrid (1826); il revint en 1828, comme deuxième secrétaire d'ambassade, à Saint-Pétersbourg, où il fut nommé premier secrétaire en 1831. Nommé ministre résident en Grèce, il y resta de 1835 à 1843. A cette époque. il fut envoyé en mission en Chine et fit signer aux Chinois le traité de Nankin (1844), qui assurait à la France les avantages obtenus par les Anglais au traité de Nankin (1842), après la guerre de l'opium. Pair de France en 1846. Élu en 1849, membre de l'Assemblée législative, il fut du nombre des représentants qui tentèrent de s'opposer au coup d'État de 1851. Arrêté, puis bientôt remis en liberté, il se retira de la vie politique et devint l'un des administrateurs du chemin de fer du Nord.

une femme admirable dont le caractère dans les temps anciens eût été porté aux nues, mais qu'on qualifie aujourd'hui d'exagéré et qu'on tourne volontiers en ridicule. Plût à Dieu qu'il y en eût beaucoup de cette trempe, la légitimité ne serait ni bafouée, ni culbutée. Plus que jamais, il ne faut pas compter voir l'opinion se baser sur le mérite.

---

9 décembre 1835.

Vous allez voir l'ambassadeur de France. Autant il était flatté de ce poste, autant il est parti découragé, après certains articles du *Journal des Débats*. Fais-moi le plaisir de n'avoir aucune intimité avec les jeunes gens de sa suite; il en pourrait résulter pour toi, dans ta position, de sérieux désagréments.

---

*Le prince de Metternich*
*au comte Charles de Nesselrode.*

Prague, 12 octobre 1835.

Mon cher comte, je vous envoie ci-joint les exploits de Vienne en original et en copie. Quatre cinquièmes du travail appartiennent à notre cabinet et un cin-

quième à M. de Struve. Ce n'est que la première partie du travail. On me promet le reste pour le nouvel an ou peut-être même plus tôt.

Le comte de Ficquelmont vous communiquera quelques pièces que j'envoie ce soir à Paris et à Londres. Je me flatte que vous en serez content. Le passage de l'Empereur Nicolas par ici depuis son retour de Vienne m'a fourni l'occasion de porter ces mêmes pièces à sa connaissance. Vous retrouverez dans ma dépêche aux deux ambassades, et votre propre esprit et l'accomplissement de notre engagement réciproque. Je désire que M. Ancillon ne délaye pas les questions que nous avons administrées en extrait à nos diplomates.

Jamais un succès plus complet n'a couronné un voyage, que celui qu'a remporté l'apparition de votre Empereur à Vienne. Il en est revenu très satisfait et sa conduite là-bas a été parfaite. La surprise a été grande dans la ville quand on a su que l'Empereur avait fait vingt et une postes pour aller voir l'Impératrice-mère et pour aller prier sur la tombe de feu l'Empereur. L'enthousiasme du peuple s'est emparé de la noble pensée de S. M. I., et il a manqué être étouffé en sortant de la ville dans laquelle il s'était glissé vingt-quatre heures avant, sans être reconnu par personne. L'Empereur a mis vingt-cinq heures pour aller d'ici à Vienne et vingt-quatre pour en revenir; il y a passé vingt-huit heures, et dans ces vingt-huit heures il a dîné deux fois à Schœnbrun et y a fait une longue visite; il a passé une soirée toute entière chez ma

femme et lui a fait encore deux visites, une à la comtesse Tchernitchef et à la princesse Charles Lichtenstein; il a tout vu : Saint-Étienne, le Prater, tous les faubourgs, toute la ville; il a été dans onze ou douze boutiques où il a fait des emplettes; il a longtemps conféré avec l'archiduc Louis et le Palatin; il a, en un mot, fait ce que nous autres communs martyrs ferions avec peine dans huit jours. Il a tout vu et il parle de tout comme s'il était un vieil habitué de Vienne. Arrivé ici, hier, à cinq heures du soir, il en est reparti à neuf heures et demie pour Fishbach où il comptait dîner aujourd'hui. Votre Empereur ne perd pas son temps et tous ceux qui prétendraient le contraire mentiraient. Mais il fait mieux encore que de ne pas perdre le temps, il l'emploie bien. Le talent véritable réside dans ce fait.

Tœplitz et Prague ont été une grande et surtout une fort bonne conception. Je commence à recueillir l'effet que le *fait de la réunion* des monarques a produit en Allemagne. Il est tel que je l'avais désiré.

---

### *Le même au même.*

Vienne, 3 novembre 1835.

J'ai reçu la lettre que vous m'avez adressée, mon cher comte, au moment de votre départ de Berlin. M. de

Tatichtchef vous enverra le protocole signé par moi ; j'ai établi mes rapports avec M. de Tengoborski[1] et nous nous entendons très bien. L'affaire offre de bien réelles difficultés dans son exécution ; il faut donc la conduire avec un soin particulier, et comme Tengoborski est à la fois un homme consciencieux et qu'il connaît bien la question, je vous remercie de nous l'avoir envoyé. On ne s'avise jamais de tout, mais il est certain que décidées à faire ce à quoi elles avisent aujourd'hui, les trois Cours auraient mieux fait de ne point *reconstruire* ce qui est destiné à périr.

Le comte de Ficquelmont vous portera une collection de pièces que je vous prie de lire et de soumettre même à S. M. I. Vous vous convaincrez de nouveau que j'use de mon droit à l'égard de Louis-Philippe et que je ne serai point noté sur la liste de ses flatteurs. Je ne m'attends à rien relativement à la démarche qu'il a désiré nous voir tenter envers M. Thiers. Les hommes se trouvent souvent dans des situations données qui ne leur permettent pas de faire le bien, même le plus ordinaire.

1. Tengoborski (Louis), (1796-1857), diplomate et économiste russe, prit part en 1820 au congrès de Troppau pour le règlement des questions financières du grand-duché de Varsovie avec les États avoisinants ; en 1828, consul général à Dantzig ; en 1832, membre de la commission relative à l'annexion de la république de Cracovie à l'empire d'Autriche ; fut le principal auteur du nouveau tarif douanier promulgué en Russie, en 1850. Depuis 1848, membre du Conseil de l'empire. Parmi ses principaux ouvrages, à signaler : *Des finances et du crédit public en Autriche* (Paris, 1843) ; *Essai sur les forces productives de la Russie* (Paris, 1852-1854). Il est en outre l'auteur de nombre d'ouvrages financiers et politiques et était un des principaux collaborateurs du journal *Le Nord*.

Thiers est évidemment placé dans une situation pareille et ses promesses à *Grandvaux* ne l'habiliteront pas davantage. Quelle bêtise, que Grandvaux et quel abrégé d'une situation gouvernementale! Le pays modèle commence à tourner en un modèle de sotte nullité et ce fruit *des progrès* n'est guère encourageant pour les amateurs de fruits pareils.

Je viens dans ce moment de recevoir des rapports de Berlin qui renferment la preuve que lord Palmerston s'est moqué de M. Adair et qu'il se serait moqué de nous tous si nous avions donné dans le panneau. Tenons-nous tout bêtement dans *le rien faire* et nous embarrasserons lord Palmerston au même degré auquel nous eussions facilité son jeu, si nous avions accepté une seule de ses propositions.

Nous avons ici, en ce moment, une fournée de dames russes. Je suis peiné qu'elles aient choisi la morte-saison pour venir nous voir. Vienne est ennuyeux comme peste au mois de novembre; la société est encore à la campagne, pas une seule maison n'est ouverte, les promenades sont nulles et les spectacles mauvais. Il y a de quoi faire prendre la fuite à ceux qui ont le devoir de rester. La princesse Sophie Volkonski est arrivée ici, il y a deux jours. Tout ce beau monde dînera chez moi aujourd'hui et les dîners ne sont pas de bien chauds plaisirs.

---

### *X... au comte Ch. de Nesselrode.*

Paris, 28 février 1836.

Quand on fréquente les divers salons de Paris, où l'on entend parler politique, quand on suit assidûment les séances des Chambres et qu'on juge avec impartialité les événements, parce qu'on est étranger et qu'on ne tient à aucun parti, voici l'idée qu'on se forme du nouveau ministère et de son avenir.

Dans tout ce qui s'est passé, M. Thiers a été fort adroit, fort habile et fort heureux. Il a quitté loyalement le ministère avec ses anciens collègues et a laissé le champ libre à tous ceux qui ont voulu succéder aux doctrinaires. Plus les difficultés ont augmenté et moins M. Thiers a recherché le pouvoir. Les circonstances l'ont admirablement servi; M. Dupin et le tiers-parti ayant échoué, M. Thiers s'est encore tenu plus en arrière, et toujours, ami de ses anciens collègues, il ne s'est opposé à aucun des *mezzo-termine* qu'on a essayés pour reconstruire l'ancien ministère.

Enfin, lorsque toutes les combinaisons possibles ont manqué, chacun s'est tourné vers lui, comme le seul qui pût en proposer une admissible.

Il s'est donc fait prier par tout le monde et n'a paru accepter le pouvoir qu'avec une extrême modestie et à contre-cœur. Il résulte donc de ces faits

que M. Thiers reste ami de MM. de Broglie et Guizot et que le tiers-parti le préfère de beaucoup aux doctrinaires.

En résultat, tout le monde est mécontent parce que tous ont fait des fautes. De là vient que les discours de M. Thiers, quoique fort habiles, ont dû être accueillis froidement, parce qu'aucun parti n'avait à se réjouir. Cependant tout annonce que si M. Thiers continue avec habileté la marche qu'il s'est tracée, il aura dans la Chambre une *majorité de nécessité*, plus forte que le ministère précédent.

Ceux qui disent: « Mais pourquoi a-t-on changé le ministère, si on suit le même système ? » ont parfaitement raison; mais la réponse est toute simple. La Chambre ne voulait point renverser le ministère, c'est le ministère qui s'est retiré, *sans motifs réels*, *quoiqu'ayant une majorité assurée dans toutes les questions importantes* : la partie a donc été quittée lorsqu'elle était gagnée et M. Thiers n'a qu'à suivre la route toute tracée, en mettant un peu plus d'aménité dans la forme, ce qui lui assure tout l'appui de ses prédécesseurs et, en outre, celui de la majorité dont l'amour-propre était quelquefois blessé par ce ton de supériorité souvent reproché aux doctrinaires.

On ne peut nier que, dans l'opinion générale, française ou étrangère, il n'y ait un fond de regret, car comme notabilité et considération publique, le ministère actuel est descendu de plus d'un échelon et, sous ce point de vue, il y a mécontentement et malaise; mais

au fond et dans l'avenir le Roi y gagnera encore, *personnellement, comme réputation d'habileté.*

Les journaux se sont souvent disputés sur ces mots : *le Roi règne et ne gouverne pas*, et le *Roi gouverne et règne.*

Le fait est que, dans tous les pays, qu'il y ait une constitution ou non, c'est l'homme habile qui gouverne, et, certes, personne ne peut nier aujourd'hui en France et en Europe que Louis-Philippe ne soit un des hommes les plus habiles de son royaume et, comme il défend sa propre cause et celle de sa famille, je peux vous certifier de la manière la plus positive que c'est lui, *dans toute la force du terme, qui gouverne et qui gouvernera.*

Lorsque M. de Broglie était à la tête du ministère, la position du Roi était plus difficile, parce que souvent un incident imprévu ou une parole trop prompte échappée à M. de Broglie pouvait venir déranger toutes les combinaisons, comme dans l'affaire actuelle des Rentes. Mais M. Thiers, étant d'un caractère moins irritable et plus conciliant ne brisera rien, sans s'être consulté et entendu avec le Roi ; d'ailleurs comme antécédent et comme position sociale, M. de Broglie était plus indépendant et, par conséquent, moins lié avec le Roi que M. Thiers qui doit tout à fait son élévation aux événements de 1830 et à l'amitié de Sa Majesté. L'accord et l'intimité du Roi avec son président du Conseil sont donc des choses certaines et ce fait seul (outre le talent et l'habileté de M. Thiers) donne l'assurance que rien d'im-

portant ne sera proposé par le président du Conseil, sans que tout ait été examiné et combiné par le Roi ; et comme il y a chez Louis-Philippe prudence, habileté et *savoir-faire, au plus haut point*, tout fait présumer que le ministère Thiers se soutiendra et continuera, sans déviation, le système passé qui est le *système du Roi*.

Le tiers-parti, l'extrême-gauche et la droite se trompent complètement, s'ils croient avoir gagné au changement. Quant aux deux premiers, ce n'est pas connaître les hommes que d'avoir l'idée que le pouvoir puisse rendre plus libéral ; M. Thiers continuerait plutôt à faire un pas de plus dans le système contraire, mais la sagesse du Roi le maintiendra dans le *juste milieu*, fondé par la volonté de Louis-Philippe, car la pensée et le mot sont de lui.

Les différents journaux ne vous donnent pas une juste idée de la position du nouveau cabinet, parce que tous sont mécontents. Le *Journal des Débats*, quoique disant du bien de M. Thiers, ne peut dissimuler l'humeur qu'il éprouve de ce que ses anciens amis ne sont plus ministres, et l'aigreur se cache d'autant moins qu'il ne peut justifier ces mêmes amis d'avoir abandonné le pouvoir, lorsqu'il leur était si facile de le conserver et que *c'était leur devoir*. Vous verrez pendant quelque temps des oscillations et des escarmouches dans les questions peu importantes, parce que, je le répète encore, personne n'est satisfait ; mais dans toute discussion majeure, relative à la tranquillité publique et de nature à augmenter la force du gouvernement, vous

pouvez être assuré que M. Thiers sera soutenu par une forte majorité.

J'ajoute encore que, pour les affaires à traiter, les ministres étrangers ont vu sans peine l'élévation de M. Thiers, mais le corps diplomatique élégant et surtout les dames sont tout à fait désappointés et il y a unanimité de regrets de ne plus être reçu chez Mme la duchesse de Broglie, et de voir qu'elle sera remplacée par Mme Thiers. Du côté de la dignité, le changement est donc immense.

---

### *La comtesse Charles de Nesselrode à son fils le comte Dmitri de Nesselrode.*

De la campagne, le 9 septembre 1836.

Lord Londonderry[1] a débarqué sur l'Ijora; pendant cinq heures, il s'est promené, dans sa voiture, sur le quai anglais, avant de trouver un logement. Ce couple

1. Londonderry (Charles-William Stewart, marquis de), général et homme d'État anglais, frère de lord Castelreagh. né en 1778, mort en 1854. Il fit la campagne d'Égypte où il fut blessé, combattit en Portugal, sous John Moore, et se distingua en Espagne comme lieutenant de Wellington. Devenu lieutenant général, puis nommé plénipotentiaire au Congrès de Vienne, en 1815, il siégea à la Chambre des lords, à partir de l'année suivante, et ne cessa de s'y montrer le champion de l'aristocratie, l'adversaire systématique de toutes les réformes. Possesseur d'une immense fortune, il a fait ouvrir à ses frais le port de Seaham. On a de lui plusieurs ouvrages empreints d'une haine passionnée contre la France.

dîne chez nous demain, en illustre société; ils iront dimanche à Tzarskoé, d'où ils se rendront à Moscou. A leur retour, ils s'installeront ici pour deux mois; j'espère pour eux qu'ils trouveront le moyen de se mieux loger. Lord Durham dit avoir demandé à sa Cour un congé pour la durée de l'hiver, vu l'impossibilité où il est de se loger à Pétersbourg. Il a offert pour l'ancienne maison Lewachof trente-trois mille roubles, mais il ne veut pas en donner deux mille de plus. Il n'a qu'à partir, je ne regretterai pas ce couple. Il compte aussi aller à Moscou.

Boulgakof, de Moscou, se plaint de la conduite, aux postes, de deux Français, l'élégant Montessus et l'horrible de Flagiac. J'aurais voulu qu'on leur ripostât et que ceux qu'ils ont maltraités se fussent défendus de belle façon, afin de leur apprendre à vivre.

---

12 septembre 1836.

Jeudi, nous avons eu à dîner le tory avec sa femme, et le whig sans son épouse; la réunion de ces personnages était assez singulière. Lady Londonderry est encore bien; elle a une tenue très noble; elle fait difficilement connaissance, mais lorsqu'elle se met un peu à l'aise, elle parle bien et s'exprime en français avec beaucoup de facilité.

Je vais demain à Tzarskoé pour revenir bien vite,

lundi. Les illustres anglais y seront, ainsi que l'ambassadeur avec sa femme. Ce matin, je vais chez lady Londonderry admirer ses pierreries que l'on dit être, en effet, admirables, entre autres les turquoises qui sont telles que personne, paraît-il, n'a les pareilles. J'en serai jalouse.

Le fils de Barante est joliment laid, mais sa figure est spirituelle. C'est Flagiac qui est hideux; je déteste les visages ignobles.

---

*Le prince de Metternich*
*au comte Charles de Nesselrode.*

Vienne, 14 décembre 1836.

Vous aurez appris depuis le départ de votre courrier plus d'un fait qui vous confirmera dans l'opinion que l'heure paraît s'approcher où la vérité triomphera en Espagne. Le père Cobourg à Vienne ne regarde plus d'un œil aussi favorable la position de son fils en Portugal. Que Dieu confonde les entreprises matrimoniales de cette famille !

Vous lirez ce que j'écris aujourd'hui à Ficquelmont. Vous y verrez que je compte sur une année importante. Cette année ne finira rien, mais elle éclaircira bien des positions. Maintenons-nous dans la nôtre, c'est tout ce que nous pourrons faire de mieux.

Ma femme vous dit mille belles choses. Elle conserve de Münchengratz un bien bon souvenir. Veuillez offrir par contre mes hommages à Mme de Nesselrode. Vous voyez que je vis tout en réciprocités. Veuillez étendre celle-ci à mon ancienne amitié.

---

*La duchesse Clara de Rauzan*
*à la comtesse Charles de Nesselrode.*

(1836).

Permettez-moi, chère comtesse, de recommander à vos bontés deux aimables jeunes gens de nos amis, le comte Alfred de Falloux[1] et le vicomte de la Bouillerie; ils désirent passer quelque temps à Pétersbourg et seraient bien heureux d'être accueillis et protégés par vous.

Ma sœur est à la veille d'être jugée; je pars pour Orléans et lundi, j'assisterai à son procès; j'en suis toute troublée et vous le concevez, avec votre bon cœur; nous avons toute sorte d'espérance que le jury la renverra libre, mais, je vous avoue que je voudrais bien que tout fût fini.

M. de Falloux et M. de la Bouillerie vous parleront, en détail, de notre chère Mme de Swetchine; ils la voient très souvent et elle les aime beaucoup. Ce sont

1. Falloux (Frédéric-Alfred-Pierre. comte de), publiciste et homme politique, né en 1811, mort en 1886.

vraiment deux excellents et aimables jeunes gens, pleins d'esprit, de bonne éducation et de bons sentiments.

Mon mari vous offre mille hommages, et moi, je vous demande de recevoir l'expression de mes plus tendres sentiments.

---

### *Madame de Swetchine à la comtesse Charles de Nesselrode.*

*Paris, le* 30 *novembre* 1838.

. . . . . . . . . . . . . . . . .

.... Cela m'amène, chère amie, tout droit à la grande affaire du moment, sur laquelle vous voulez savoir toute ma pensée que je vous dirai avec candeur, prenant à la lettre la sommation que vous me faites d'être franche. La nouvelle de ce mariage[1], que j'ai mis en doute le plus longtemps possible, m'a fait une vraie peine; dans cette circonstance comme dans toutes celles qui intéressaient le pays, je me suis trouvée plus Russe que je ne l'aurais été probablement en Russie et de la nature de ces amis sincères qui si souvent risquent de déplaire. Quand je pense que c'est là le premier mariage qui se fait dans la famille impériale, que c'est la fille chérie de l'Empereur, un ange de beauté et de vertu, qui des-

1. Il s'agit du mariage de la grande-duchesse Marie, fille aînée de l'empereur Nicolas, avec le prince de Leuchtemberg.

cend au fils d'un simple particulier, pris dans les rangs très secondaires de l'aristocratie et uniquement élevé par l'usurpation, mon orgueil national se contriste et cherche vainement à pallier ce choix. Rien ne me paraît plus naturel, plus respectable, plus digne d'eux, que la volonté de la grande-duchesse Marie, de ne point se séparer de sa famille et de se marier en Russie; mais les Princes de maisons souveraines manquent-ils en Allemagne et ailleurs? Et, du reste, les hautes positions dont les avantages sont si enviés n'ont-elles pas leurs charges, peuvent-elles cumuler la liberté de la classe inférieure et obscure avec toutes les prospérités du rang suprême, et n'est-il pas vrai qu'à chacun son fardeau, ses sacrifices, ses privations, s'il veut rester dans le devoir? Sous le rapport politique cette alliance me frappe d'une manière beaucoup plus grave encore. Ne la jugera-t-on pas comme une sorte de sanction donnée au principe révolutionnaire? Vous me dites, chère amie, que c'est encore comme *une étincelle de la gloire de Napoléon*, mais alors suffira-t-il du prestige laissé par un *soldat heureux* pour se réconcilier avec le contact de toutes les illégitimités? Le duc de Bordeaux eût sûrement été pour la grande-duchesse Marie un mauvais mariage, mais en honorant, en rendant, en lui, hommage au principe, au droit, à l'ordre, à une haute infortune, on se serait placé admirablement comme régulateur et gardien des saintes bases sur lesquelles repose l'édifice social. Jamais peut-être rien n'eût été plus moral et plus grand que cette protestation contre le *fait*

arbitraire et triomphant, et cette manifestation en action de toute l'importance qu'on met aux principes. Ce que je dis là, chère amie, est libre de tout intérêt pour la branche aînée ; en épousant la Grande-Duchesse, M. le duc de Bordeaux aurait eal l p uus magnifique position que puisse lui faire l'exil, mais loin de favoriser sa rentrée dans ses droits, ce mariage les eût compromis davantage par la menace d'une intervention étrangère. Mes impressions ne viennent donc, je vous le répète, que de mon attachement au pays, et la distance où j'en suis contribue à ne me faire mettre que des idées là où s'agitent les sentiments. Cela ne m'empêche nullement de concevoir l'influence qu'a dû exercer sur vous la scène touchante dont vous avez été témoin et son effet sur votre intelligence même ; les émotions présentes ont leurs imprescriptibles droits, je reconnais leur puissance, je conçois par quelle insidieuse logique un cœur ému peut se rendre raison satisfaisante de ce qui ne blesse ni la morale, ni le sens intime. Des motifs plus ou moins valables, pris dans la nature des caractères, dans les rapports établis entre eux, viennent s'y joindre, on s'en pénètre, on se familiarise avec les résultats qui viennent à paraître plausibles. Vous aurez su, d'ailleurs, que le mariage avait inquiété ici, inquiétude assurément des plus bizarres. Quelqu'un qui les connaît beaucoup me disait qu'ils en étaient de très mauvaise humeur ; *ils sont envieux*, ajouta-t-on ; il me paraît si évident que la politique n'entre dans aucune des considérations qui font faire le mariage qu'il me

paraît absurde de l'y faire entrer. Qu'est-ce donc qui peut animer contre l'ambassade française? Il me semble qu'à leur place je m'en trouverais fort honorée, car enfin, c'est l'*élément français* qui empêche le duc de Leuchtenberg[1] de se perdre dans la foule des Princes d'Allemagne.

A distance. chère amie, les informations manquent et il est presque impossible de se faire une idée juste sur une foule de questions; aussi M. l'Archevêque[2], qui vous a semblé *faiblir*, ne s'est peut-être pas assez gardé de pencher de l'autre côté. Un archevêque, pas plus que tout autre prêtre, ne peut refuser un acte de son ministère; on l'a fait demander pour l'ondoiement, et il s'y est rendu comme il était de son devoir. Tout le monde, et parmi les plus pieux, n'a pas été si content que vous de son discours, surtout de sa circulaire aux curés, où il ne parle *que de l'héritage éternel*, bien le seul à mon avis qui soit désirable. On a trouvé dans cette circonstance comme dans beaucoup d'autres que le *gen-*

1. Leuchtenberg (Maximilien-Eugène-Joseph-Napoléon, prince d'Eichstaedt, duc de), fils d'Eugène de Beauharnais, né en 1817, mort en 1852. En 1837, son oncle, le roi de Bavière, l'envoya assister aux grandes manœuvres de cavalerie exécutées par ordre de l'empereur Nicolas. Il y fut des mieux accueilli par la famille impériale, et, l'année suivante, il se fiança avec la grande-duchesse Marie, fille aînée de l'empereur. Ce mariage fut célébré le 14 juillet 1839, et le lendemain parut un manifeste impérial, accordant au duc, petit-fils adoptif de Napoléon, le titre d'Altesse impériale, le grade de général-major dans l'armée russe, et constituant à la jeune duchesse et à ses descendants un superbe apanage.

2. Le comte Hyacinthe-Louis de Quelen, archevêque de Paris, pair de France, membre de l'Académie-française.

*tilhomme breton* n'était pas en lui suffisamment *absorbé dans le prêtre* et que ceux qui sont appelés à défendre la Religion ne doivent s'occuper que d'elle. Le Pape donne aujourd'hui cet exemple-là d'une manière bien haute et bien méritoire; il n'a sûrement que de l'éloignement pour le caractère de Louis-Philippe, mais il fait taire ses répugnances comme ses sympathies dans l'intérêt unique et souverain de l'Église. Vous me demandez, chère amie, ce que Louis-Philippe a fait pour la religion — d'abord, tout ce qu'il n'a pas fait contre elle, et je sais qu'il n'y a pas de gré personnel à lui en avoir, que c'est son intérêt habilement reconnu qui l'y engage et qu'il a appris avec la France, depuis la révolution de 1830, que quelque gouvernement régulier qui s'établisse, il ne saurait vivre sans elle. Louis-Philippe est donc un fort médiocre et douteux ami, mais la France n'en est pas moins encore un des pays où la Religion jouit de plus de liberté, seule chose qu'il lui faille, car pour de la protection séculière, elle n'en veut pas, tout étant relatif en ce monde, et un homme qui vous laisse passer votre chemin vous servant mieux que celui qui vous le barre. Je ne sais pas trop sous quel prétexte le Pape eût refusé à Louis-Philippe le titre de très chrétien, donné à ses prédécesseurs, dont ce titre, comme tous les titres affectés aux postes, ne s'adresse nullement aux vertus personnelles. Le gouvernement du Roi des Français n'est, non seulement pas hostile à la Religion, mais, sans la peur des gens qui, s'ils étaient les maîtres, brûleraient encore les églises et égorgeraient les prêtres,

s'y montrerait encore plus favorable ; malgré ses timides fluctuations, il faut encore lui savoir gré d'une protection dont il se cache et qui n'en est pas moins efficace. Ainsi, jamais ni avant, ni après la Révolution, le choix des évêques n'a été meilleur ; jamais plus d'attention et de conscience n'y a été apporté ; le Conseil d'État se rend le plus facile du monde à l'acceptation des dons et legs religieux qui s'élèvent à des sommes énormes et n'iraient pas moins qu'à refaire la richesse de l'Église, si la volonté des fidèles rencontrait une entière liberté. La protection que reçoivent les établissements des Frères de la Doctrine chrétienne pour l'éducation du pauvre s'étend d'un bout du royaume à l'autre et ils ont augmenté en nombre depuis la Révolution de 1830 de la manière la plus notable. De tous côtés s'élèvent des maisons religieuses de femmes ; l'accroissement en est prodigieux. On compte sur le sol de France plus de trois mille Sœurs de la Charité, seulement de l'ordre de saint Vincent-de-Paul, dites *sœurs grises*, sans compter une foule d'hospitalières qui rivalisent de zèle et de charité. Malgré toutes les entraves de la loi, on fait revivre pour les hommes les ordres anciens ; on compte en France des Chartreux, qui viennent de fonder un second établissement central en Lorraine dans l'ancienne et magnifique chartreuse de Blosserville, des Chartreux, dis-je, des Jésuites en quantité, des Trappistes, des Capucins, des Lazaristes, des Bénédictins et, s'il plaît à Dieu, bientôt des Dominicains, M. Lacordaire[1]

1. Lacordaire (Jean-Baptiste-Henri), célèbre prédicateur et domini-

n'ayant d'autre désir que de faire revivre cet ordre célèbre ; tout cela, chère amie, est sûrement peu de chose à comparer à ce qui était, mais vu le malheur des temps, la terrible menace de la Révolution de 1830, qui frappait les esprits de terreur comme devant réaliser la pensée, qui était dans la tête de beaucoup de gens, que la Religion en France n'existait que par les Bourbons ; tout cela, au milieu d'entraves et de peines, est encore bien consolant et mérite bien que le Pape ne fasse acception que de la face religieuse, ainsi que c'est son premier devoir. La nature du bon vouloir n'est pas chose qui s'apprécie dans les affaires, c'est des effets qu'il s'agit; et il n'est pas même toujours question de ce que les gouvernements font, mais de ce qu'ils laissent faire; cela seul que l'Église peut et veut réclamer quand sa voix est entendue, c'est la liberté d'action ; qu'on voie ce qui se passe en Angleterre, l'accroissement du nombre de ses églises et chapelles catholiques qui depuis quarante ans s'est élevé du modeste chiffre de 47 à 519, sans en compter 47 en construction. Je ne me serais pas permis de vous répondre par des raisonnements, mais les faits et les chiffres ont toujours le droit d'être allégués.

Je crois, chère amie, qu'il est moins vrai que jamais qu'une masse, un corps, une société quelconque se rapproche des Tuileries; il y a toujours un certain

cain, né en 1802, mort en 1861. Il était le directeur spirituel de Mme Swetchine, et ce fut sur les instances de celle-ci que Mgr de Quelen, archevêque de Paris, lui ouvrit la chaire de Notre-Dame.

nombre d'individus qui, par différents motifs, se donnent au pouvoir existant, mais tout ce qui fait nombre compact s'éloigne toujours davantage du gouvernement et de son chef, qui n'ont à ses yeux que le mérite d'empêcher jusqu'ici une nouvelle révolution. Le faubourg Saint-Germain n'est pas de ceux qui compromettent sans profit leur vanité; il leur envoie bien en échantillon quelques-uns de ses grands noms et même ces démonstrations puériles sont loin de se multiplier.

---

### *Le comte Charles de Nesselrode au baron de Meyendorff.*

Saint-Pétersbourg, 24 juillet 1839.

Je profite d'un courrier que j'expédie à Medem [1], pour vous mettre, mon cher baron, au fait des dernières communications échangées entre nous et les cabinets de Londres et de Paris sur les affaires de l'Orient. Le premier fait consolant que vous y trouverez est celui que la mort du Sultan, loin d'être *jusqu'ici* un malheur, a, au contraire, beaucoup simplifié cette affaire compliquée. En effet, les hommes que le nouveau Sultan a appelés à la tête des affaires se sont hâtés d'adopter spontanément un plan d'arrangement à peu près con-

1. Comte Alexandre Medem, consul général à Alexandrie, plus tard ministre en Perse.

forme à celui sur lequel on s'agite depuis deux mois beaucoup trop à Vienne, Londres et Paris. En même temps, ils ont envoyé à Hafiz-Pacha l'ordre de suspendre les hostilités, et au Capitan-Pacha de ne pas faire sortir la flotte du détroit des Dardanelles. Malheureusement cet ordre est venu trop tard, tout aussi bien que le contre-ordre que Méhémet-Ali a expédié à Ibrahim-Pacha par le capitaine français Colier. Ibrahim a attaqué, le 24 juin, l'armée turque, entre Alep et Bir, l'a complètement battue et forcée de se retirer jusqu'à Malatia. Les détails de cette malencontreuse bataille, vous les connaîtrez mieux que nous par les rapports des officiers prussiens que le baron Werther[1] aura, sans doute, l'obligeance de vous communiquer. Ce succès aura pour conséquence de rendre Méhémet-Ali plus difficile sur les conditions de l'arrangement définitif, et je ne pense pas que, sans l'emploi des moyens coercitifs de la part des flottes combinées, on parvienne à le faire renoncer dès à présent à la possession de la Syrie, ainsi que le propose le Cabinet anglais. Quant à l'ordre envoyé par la Porte au Capitan-Pacha, il n'a pas été exécuté du tout. Au lieu de rester aux Dardanelles avec sa flotte, ce fou d'Ahmed a mis à la voile et s'est dirigé vers le Midi. On ne sait où il est allé. Il a dit au capitaine d'un vaisseau français qu'il voulait se réunir à Hafiz pour délivrer le jeune Sultan que le vieux Hosren et Halil tenaient enfermé. C'est une véritable démence que cette défection. Elle obligera probablement les escadres anglaise et

1. Werther (Charles, baron de), diplomate prussien.

française d'agir contre la flotte turque, afin de la forcer de rentrer dans les Dardanelles.

Vous verrez, mon cher Meyendorff, que l'idée d'une conférence à Vienne, sur les affaires turco-égyptiennes, n'est pas de notre goût. Nous devons cette conception qui, certes, n'est pas une conception bienveillante pour la Russie, à notre bon prince Metternich qui, de gaieté de cœur, a embrouillé une affaire devenue très simple et placée sur le meilleur terrain, par la raison que tous les cabinets sont tombés d'accord, aussi bien sur les mesures à prendre pour préserver le trône du Sultan d'une chute inévitable dans cette crise, que sur les bases de l'arrangement à conclure entre la Porte et le pacha d'Égypte. Ce qu'il y avait à faire a été fait sans conférence et peut-être tout juste parce qu'il n'y a pas eu de conférence. Je ne sais, en vérité, ce que l'on pourrait faire de plus à Vienne, à moins qu'on ne veuille s'occuper des futurs contingents et lier les mains à la Russie, ce qui ne saurait nous convenir d'aucune manière. Notre refus de participer à cette conférence fera beaucoup de bruit dans le monde et excitera de nouvelles méfiances en Angleterre. Il m'a paru utile que vous fussiez informé des motifs qui nous l'ont dicté.

---

*Le comte Charles de Nesselrode au baron de Meyendorff.*

Saint-Pétersbourg, 8 octobre 1839.

L'envoi de Basile Dolgorouki[1], à Nassau, m'offre, mon cher Meyendorff, une occasion sûre de vous écrire. Il ne vous portera toutefois pas de dépêche. Dans ce moment, je serais vraiment embarrassé de vous en écrire. Il faut pour cela que je sache ce que Brunnow[2] est parvenu à régler définitivement à Londres. Sa dernière expédition était du 24 ; accueil parfait, dispositions excellentes, meilleure volonté de s'entendre avec nous, nos propositions goûtées, prises en sérieuse considération, l'idée absurde d'une réunion navale dans la mer de Marmara abandonnée, les liens de la funeste alliance des cours maritimes très affaiblis. Tel est le résumé des dépêches de notre ami. L'Empereur en a été très content ; il est vrai que Brunnow a été à la fois très habile et très positif dans ses explications avec Palmerston, Melbourne et surtout avec Esterhazy qui l'a un peu remis à sa place et qui, après avoir avalé quelques bonnes vérités, est redevenu excellent pour nous. Au total, les informations que Brunnow me mande ont

1. Plus tard, ministre la guerre.

2. Brunnow (Ernest-Philippe, baron de), diplomate russe, né en 1797, mort en 1875, ambassadeur à Londres (1839), il conclut, en 1840, avec lord Palmerston, le traité des Dardanelles.

surpassé mon attente, mais jusqu'à présent les conclusions, les résultats positifs me manquent. Un conseil de cabinet devait se réunir le lendemain du départ du courrier et arrêter enfin des déterminations définitives, opter entre le plan de lord Palmerston qui veut enlever toute la Syrie à Méhémet-Ali et employer contre lui les mesures coercitives les plus prononcées, et celui de Soult qui ne veut enlever au Pacha rebelle que le district d'Adana et les défilés du Taurus et partager le reste de la Syrie en quatre pachaliks, entre les fils de Méhémet; idée assez biscornue que Palmerston a rejetée d'emblée. Si le plan de Palmerston est adopté, l'alliance franco-anglaise est *ipso-facto* dissoute et remplacée, dans les affaires d'Orient, par un accord entre les deux cours impériales et l'Angleterre. Ne prenez pas en mauvaise part si je prends la Prusse en considération. Le Roi, Werther et Wittgenstein feront ce que fera le prince de Metternich. Au reste, je suis loin de croire encore que les choses ne viennent aux extrémités que je viens de vous signaler; il faut voir de pareilles choses, noir ou blanc, pour y croire. Si chacun fait des concessions, on peut peut-être un résultat complet, au lieu d'un demi-résultat; la France pensera à deux fois avant de se détacher de l'Angleterre, et celle-ci ne voudra pas *répudier* ENCORE tout à fait sa maîtresse, quoiqu'elle ait perdu pour elle la plupart de ses charmes. Pour moi, je vous avoue que j'aimerais assez le plan de lord Palmerston; il vise au moins à un résultat digne de la médiation des cinq puissances et plus solide pour l'avenir; tandis

que celui de la France n'a d'autre but que d'obtenir quelque faible avantage pour ne pas nous attirer un ridicule aux yeux du monde, et surtout de ménager les journaux qui, de jour en jour, se montrent plus favorables à la cause de Méhémet-Ali. Telle est mon opinion sur la valeur intrinsèque des deux plans. Mais le diable m'emporte si je sais comment on fera pour enlever la Syrie au vice-roi d'Égypte. C'est là où réside encore aujourd'hui la difficulté principale, et malheureusement les longues discussions de Palmerston et de Brunnow ne sont pas parvenues à la résoudre. Dans tous les cas, notre coopération sera indispensable; et après avoir tout fait pendant quatre mois pour l'empêcher, on viendra nous la demander à genoux, au mois d'octobre, dans une saison où il nous sera très difficile et peut-être impossible d'agir dans ces parages, soit par terre, soit par mer. Et voilà comment notre ami Metternich a entendu sauver l'empire ottoman. Heureusement qu'il résiste encore aux dangers d'une crise si longtemps et si gratuitement prolongée.

J'ai reçu hier des dépêches de Constantinople, du 24 septembre. Elles sont rassurantes quant au maintien de la tranquillité aussi bien dans la capitale que dans les provinces. Même Méhémet-Ali tient un langage plus conciliant. Il a dit à Medem que son intention n'était pas de faire marcher Ibrahim sur Konieh, mais de faire occuper Diarbékir et Ourfa pour étendre ses cantonnements et de faire vivre son armée. C'est la seule circonstance intéressante que me mande Boutenief. Reste à

savoir en quelle mesure on pourra se fier aux paroles de cet astucieux vieillard.

Merci, mon cher Meyendorff, pour tous les détails que renferme votre lettre par Labenski, sur les diverses mésalliances qui se projettent dans le monde. Que voulez-vous, c'est le siècle des mariages biscornus, et dans les régions supérieures et dans celles qui viennent immédiatement après. Celui du roi des Pays-Bas est cependant le plus ridicule de tous. Ce que vous me dites de la santé du Roi ne m'étonne pas. A son âge, il faut s'attendre à tout. Je crois qu'on exagère un peu les dangers que peut amener un changement de règne. La nation est sage, il y a dans le gouvernement des hommes éclairés et positifs. L'exaltation poétique du prince royal devra céder aux conseils de la raison, et quand une fois on a soi-même la main à l'œuvre, on ne tarde pas à s'apercevoir qu'on ne va pas loin avec le romantisme.

Je n'ai pas de bonnes nouvelles à vous donner d'ici. L'Impératrice n'est pas bien; il y a des hauts et des bas faits pour inquiéter; elle allait très bien, hier et avant-hier, mais l'état général de sa santé est loin d'être rassurant.

Ne parlez pas trop de tout cela à Berlin. La grande-duchesse Olga a la fièvre; le grand-duc héritier est tombé malade à Mohileff. Tout cela n'est pas fort gai. L'Empereur heureusement se porte à merveille.

Il a paru à Leipsick un livre intitulé *La Pentarchie*; tâchez de découvrir qui en est l'auteur. Cette brochure est écrite toute en notre faveur, chose rare dans les

temps où nous vivons. Mais ce que je lis avec beaucoup plus d'intérêt encore, c'est la « Correspondance de Jean de Muller avec Gentz », où nous sommes loin d'être bien traités. Il est vrai qu'elle remonte à une époque où, certes, nous valions moins qu'aujourd'hui. Il y a dans les lettres de Gentz deux pages sur le progrès et le système stationnaire qui sont admirables. Envoyez-moi ce livre, car je ne possède pas l'exemplaire que je lis. Toutes mes amitiés.

---

### *Le comte Charles de Nesselrode au baron de Meyendorff.*

Saint-Pétersbourg, 19 novembre 1839.

L'expédition que j'envoie à Paris par ce courrier n'a aucune valeur politique. Notre chancellerie était encombrée de paquets et il a fallu déblayer. Voilà pourquoi, cher baron, vous ne recevrez aucune dépêche. Je serais, en effet, fort embarrassé de vous en écrire. Les affaires d'Orient sont toujours *in statu quo*. L'Angleterre et la France se brouillent plutôt qu'elles ne s'entendent et personne ne se presse d'arriver à une conclusion. Il est fort heureux qu'en Turquie un grand calme continue à régner et qu'Ibrahim-Pacha, au lieu d'avancer, se voie forcé, par la saison et les circonstances, de reprendre les cantonnements qu'il avait occupés avant

la bataille de Nézib. Les flottes anglaise et française prennent des stations d'hiver dans le golfe de Smyrne. Louis-Philippe est même impatient de faire rentrer la sienne à Toulon. Voilà à quoi a abouti cet appareil de forces si hostilement déployé au printemps contre la Russie. Convenez que nos soi-disant amis et alliés ont fait là une pitoyable campagne.

J'ai lu avec beaucoup d'intérêt votre dépêche sur la fermentation religieuse qui agite la Prusse. On se croirait vraiment au temps de Luther et de la Réforme. Tenez-nous au courant de tout ce qui se rapportera à cette question.

Adieu, mon cher baron, je n'ai rien de plus à vous dire pour aujourd'hui et vous renouvelle mes amitiés que vous connaissez si bien.

---

*Le comte Charles de Nesselrode*
*au baron de Meyendorff.*

Saint-Pétersbourg, 27 novembre 1839.

L'expédition que je vous adresse aujourd'hui, mon cher baron, vous intéressera; ma dépêche à Kisselef[1]

1. Kisselef (Nicolas, comte de), diplomate russe, né en 1800, mort en 1869, débuta comme secrétaire de légation à Berlin, se rendit en la même qualité à Paris, en 1829, suivit à Londres, avec le titre de conseiller d'ambassade, de Pozzo di Borgo, en 1838, et revint à

expose tous les motifs qui ont porté l'Empereur à se rendre au vœu de l'Angleterre. Vous pourrez montrer cette dépêche au baron de Werther, mais je ne voudrais pas que les Français en eussent connaissance. Si donc Werther vous demandait une copie de la dépêche, pour la mettre sous les yeux du Roi, priez-le de n'en pas faire d'autre usage. Elle vous apprend que Brunnow va retourner à Londres.

J'ai lu avec beaucoup d'intérêt et de plaisir les détails que renferme votre lettre du 16 novembre sur votre attitude à Berlin. Ils sont on ne peut pas plus satisfaisants et me sont journellement confirmés par tout ce qu'on écrit à Liebermann et à Rauch. Tout cela prouve, mon cher ami, que vous avez été créé pour Berlin, comme le nez pour le milieu du visage. Lorsque l'occasion s'en présente, je ne manque pas d'insinuer aux deux diplomates sus-mentionnés que vous cherchez dans vos rapports à démontrer que les Prussiens ne sont pas aussi Français que beaucoup de personnes le croient chez nous. J'espère que ce petit commérage réagira favorablement sur leurs rapports avec vous. Ils ont tort de s'inquiéter sur nos relations avec l'Autriche. La visite de Brunnow à Johannisberg a tout ramené dans la bonne voie, et le prince de Metternich accepte toutes nos propositions. Si le diable ne

Paris en 1839. Lors du rappel du comte de Pahlen (1841), le comte de Kisseleff resta en France comme chargé d'affaires, et eut mission particulièrement de négocier le prêt que le gouvernement russe fit à la Banque de France, en 1846.

s'en mêle donc point, il y aura sûrement une transaction entre la Russie, l'Angleterre et l'Autriche, à laquelle vous n'aurez certes pas de peine à faire accéder la Prusse, attendu qu'un appui moral n'a encore jamais fait sortir un écu d'un trésor et n'empêchera pas le Roi de suivre ses douces et paisibles habitudes. Quant à la France, vous saurez avant moi ce qu'elle pensera et ce qu'elle fera. J'ai toujours le pressentiment qu'elle ne s'isolera pas.

---

### *Le comte Charles de Nesselrode au baron de Meyendorff.*

Saint-Pétersbourg, 3 décembre 1839.

André Schouvalof m'a remis hier matin, mon cher Meyendorff, votre expédition du 25 novembre. Je l'ai envoyée tout de suite à l'Empereur, et au bout d'une heure, elle m'est revenue avec une apostille au crayon annonçant que Sa Majesté vous accordait tout ce que vous demandez pour la maison. Voilà, à peu près, ce que j'ai de plus important à vous confier par ce courrier. Je ne vous dirai pas un mot sur l'affaire d'Orient, car j'ai épuisé la matière par le feldjaeger parti, il y a huit jours. Mes communications officielles se réduisent à une dépêche sur l'Espagne. Nos relations commerciales avec la Prusse ne sauraient subir de changement;

c'est un inconvénient qu'il faut supporter; je ne crains pas les représailles de la Prusse, car elle nous fait déjà aujourd'hui tout le mal qu'elle peut, en imposant de droits énormes notre transit par Dantzig. Ce que la Pentarchie a produit est de l'eau sur mon moulin; vous savez que j'ai toujours été d'avis qu'il ne fallait pas répondre aux diatribes des journaux étrangers. Je n'ai pas vu encore que les livres et articles écrits en notre faveur aient ramené personne; la russophobie fera son temps comme toutes les autres folies du siècle, et le moment viendra où on nous aimera autant qu'on nous déteste aujourd'hui; il ne faudra pour cela qu'attendre et vivre.

Je vous remercie beaucoup de tout ce que vous me dites de satisfaisant sur mon fils; il ne peut assez se louer des bontés que vous avez pour lui.

C'est par la poste que vous recevrez une dépêche officielle sur la maison. En attendant, faites préparer les devis et les dessins pour les meubles du premier étage. Consultez un peu pour cela le goût anglais; évitez le bariolage et les formes lourdes de Pétersbourg. Les Zawadoffski viennent d'arranger leur maison avec des meubles et des étoffes venus de Londres et de Paris, et ont tué tous les appartements réputés ici pour leur élégance et la richesse de leur ameublement.

Adieu, mon très cher baron, je vous renouvelle toutes mes amitiés.

---

## *Le comte Charles de Nesselrode au baron de Meyendorff.*

Saint-Pétersbourg, 20 décembre 1839.

Le courrier que j'envoie aujourd'hui à Londres porte à Brunnow un petit complément aux instructions que je lui avais envoyées à Stuttgard. En ruminant sur celles-ci, plusieurs doutes se sont présentés à son esprit, quant à diverses éventualités qui pourraient se présenter dans le cours de sa négociation. C'est pour les résoudre que je lui envoie le présent courrier. J'y ajoute une dépêche relative à la réponse de Soult à la fameuse dépêche de Palmerston du 29 octobre. Vous en recevez une copie. Je vous prierai seulement de ne la communiquer à Werther que quelques jours après le passage de mon courrier. Comme, sans nul doute, le cabinet français aura communiqué cette réponse à Berlin et à Vienne, il nous a paru indispensable d'y faire connaître aussi la manière dont nous envisageons cette sortie si gratuitement dirigée contre nous. Comme de raison, Barante s'est gardé de me montrer cette pièce. Il a donc fallu choisir également une voie indirecte pour y répondre. C'est un incident fâcheux. Sans lui, l'affaire était en bon train, et je crains que la France, par vanité, ne nous suscite encore beaucoup de difficultés sur le terrain de Londres. Tout dépendra de la fermeté de Palmerston. Si lui et surtout ses collègues

tiennent bon, le procès sera gagné, et la France reculera. Dans le cas contraire, tout s'embrouillera de nouveau et Dieu sait comment la Porte s'en tirera. D'après les dernières nouvelles de Kisseleff, Brunnow n'était pas encore arrivé à Londres et Palmerston était allé faire son mois de miel à la campagne. J'ignore donc s'il a répliqué à Soult, ce qui me paraît tout à fait nécessaire. Je ne l'apprendrai probablement qu'à l'arrivée de lord Clanricarde, qui ne pourra guère être ici avant trois ou quatre jours.

Ici, rien de nouveau. Tout le monde se porte bien, et la famille impériale est tout à fait remise des différentes indispositions dont elle était affligée, il y a quelque temps. Elle le doit surtout au calme de son existence. Il n'y a pas eu un seul bal à la cour et pas même de sortie solennelle le matin. Si cela pouvait continuer ainsi tout l'hiver, l'Impératrice gagnerait le printemps et ferait une provision de forces suffisantes pour entreprendre un voyage que les médecins lui recommandent avec insistance. Il n'a jamais été question d'un départ en hiver, et je ne sais ce qui a pu donner lieu au bruit qui a couru à Berlin, à ce sujet.

Parmi les objets confiés à ce courrier, vous trouverez une petite boîte renfermant une paire de boucles d'oreilles en diamants pour le roi de Hanovre, et une lettre de Schrœder donnant des instructions précises sur la manière de la lui faire parvenir.

Il y a un ouvrage qui a paru à Berlin sur la dernière guerre de Pologne, d'un nommé Schmidt. On se

l'arrache ici, et il n'y a pas moyen de s'en procurer un seul exemplaire. Ces sortes de livres, j'aime à les posséder pour pouvoir les lire à mon aise. Veuillez donc, mon cher baron, m'en envoyer un exemplaire par le premier courrier qui traversera Berlin.

---

### *Le comte Charles de Nesselrode au baron de Meyendorff.*

Saint-Pétersbourg, 25 décembre 1839.

Je profite, mon cher baron, pour vous remercier de votre bonne lettre du 15 décembre, du départ du prince Lobanof, que l'Empereur envoie à Copenhague pour complimenter le nouveau roi de Danemark. Sa mission n'a pas d'autre but, et vous pouvez en assurer vos diplomates qui ne sont que trop disposés à chercher midi à quatorze heures.

Je vois par la Staats-Zeitung que Clanricarde[1] est revenu à Berlin, mais sans sa femme, ce qui, à mon vif regret, retardera son retour à Pétersbourg. Le cour-

1. Clanricarde (Ulrich-John de Burgh, marquis de), homme politique anglais, né en 1802, mort en 1874. Il épousa, en 1825, la fille de Georges Canning et fut appelé l'année suivante à siéger à la Chambre des lords. Il a été successivement sous-secrétaire des affaires étrangères (1826-1827), ambassadeur de Russie (1838-1840), directeur général des postes (1846-1852) et, pendant quelques mois, lord du sceau privé, en 1857.

rier que Palmerston lui a adressé est arrivé ce matin seulement, et ce n'est que demain que je saurai ce qu'il apporte. Je suis surtout curieux de savoir si l'Angleterre nous communiquera la réponse de la France à la fameuse dépêche de Palmerston, à Granville, du 29 octobre. Celle-ci, qui était faite pour brouiller les deux amis, ne paraît pas avoir produit cet effet, et je crains que la France ne suscite beaucoup d'entraves à la négociation de Brunnow. Je serai dans le cas de lui expédier un courrier dans cinq à six jours pour résoudre différentes questions sur lesquelles il me demande des instructions additionnelles.

Le bruit qui a couru à Berlin et qui faisait arriver toute la famille impériale pour le nouvel an dans cette capitale n'a aucun fondement; je ne comprends même pas ce qui a pu le faire naître, car, ici, il n'en a jamais été question. Le départ du grand-duc héritier pour Darmstadt reste toujours fixé pour le mois de février. Il s'y rendra par Varsovie et Dresde et ne touchera pas Berlin.

Adieu, mon cher baron, j'ai été désolé d'apprendre que vous aviez été de nouveau souffrant; de grâce, soignez votre santé si précieuse pour vos amis.

---

# ERRATUM

Au lieu de la note publiée page 118, tome VI, lire la suivante :

« Le comte (alors baron) Grégoire Stroganoff, né en 1770 à Moscou et décédé en 1857 à Saint-Pétersbourg, remplit les fonctions de ministre plénipotentiaire à Madrid, puis à Stockholm, et d'ambassadeur à Constantinople, où il se signala auprès du Divan par la fermeté de son attitude en faveur des Grecs. Il donna sa démission peu après et fit à l'étranger un voyage dont il revint en 1825; l'année suivante, il reçut de l'empereur Nicolas Ier le titre de comte et rentra en 1827 dans le service actif, devint membre du Conseil de l'Empire et assista en 1838, en qualité d'ambassadeur extraordinaire, au couronnement de la reine Victoria d'Angleterre. »

La correction de l'erratum doit naturellement s'étendre dans la « Table des noms cités » sur les pages 118, 124, 148 et 169.



# TABLE DES NOMS

## CITÉS DANS LE TOME VII

62870. — Imprimerie Lahure, rue de Fleurus, 9, Paris.



